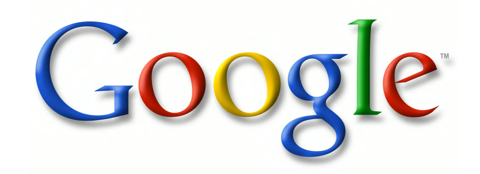
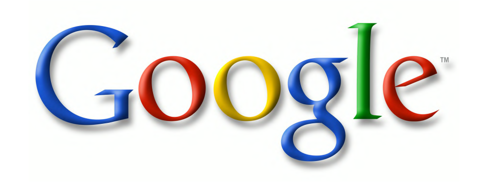
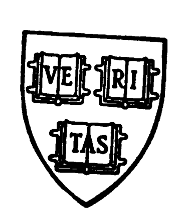
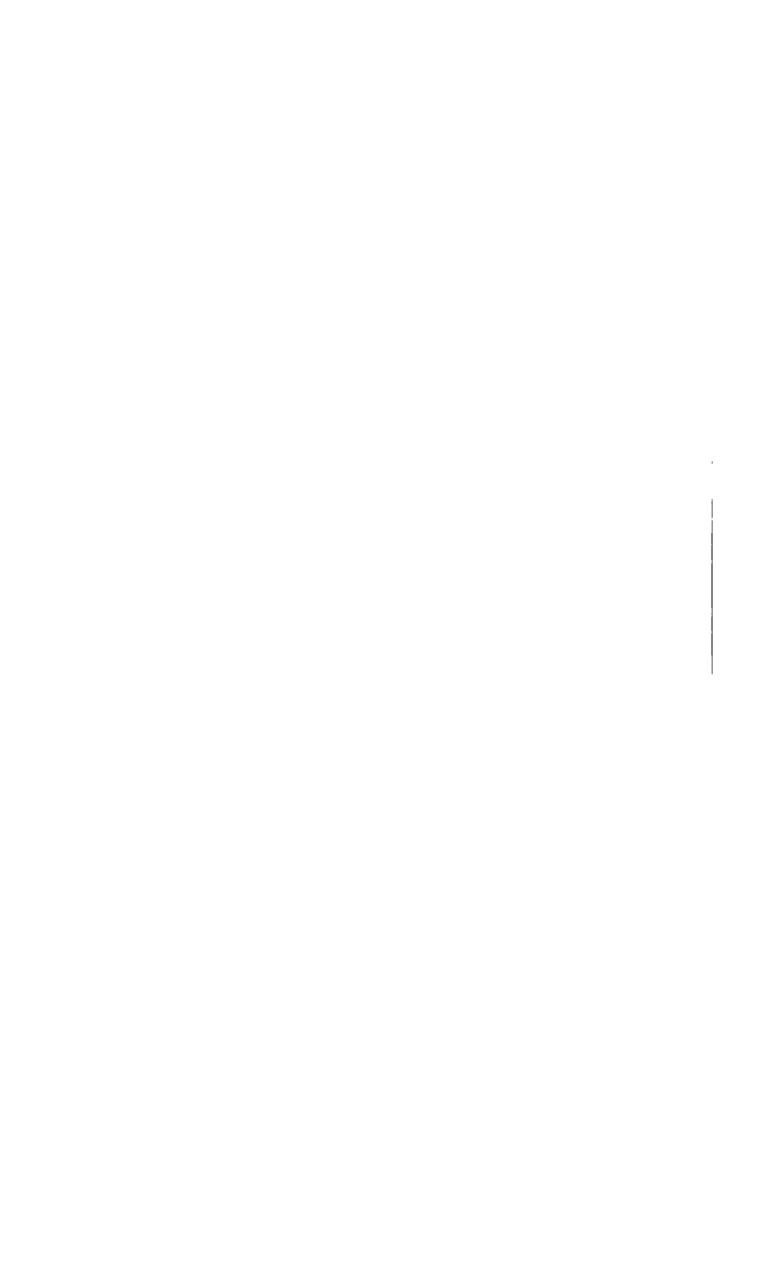
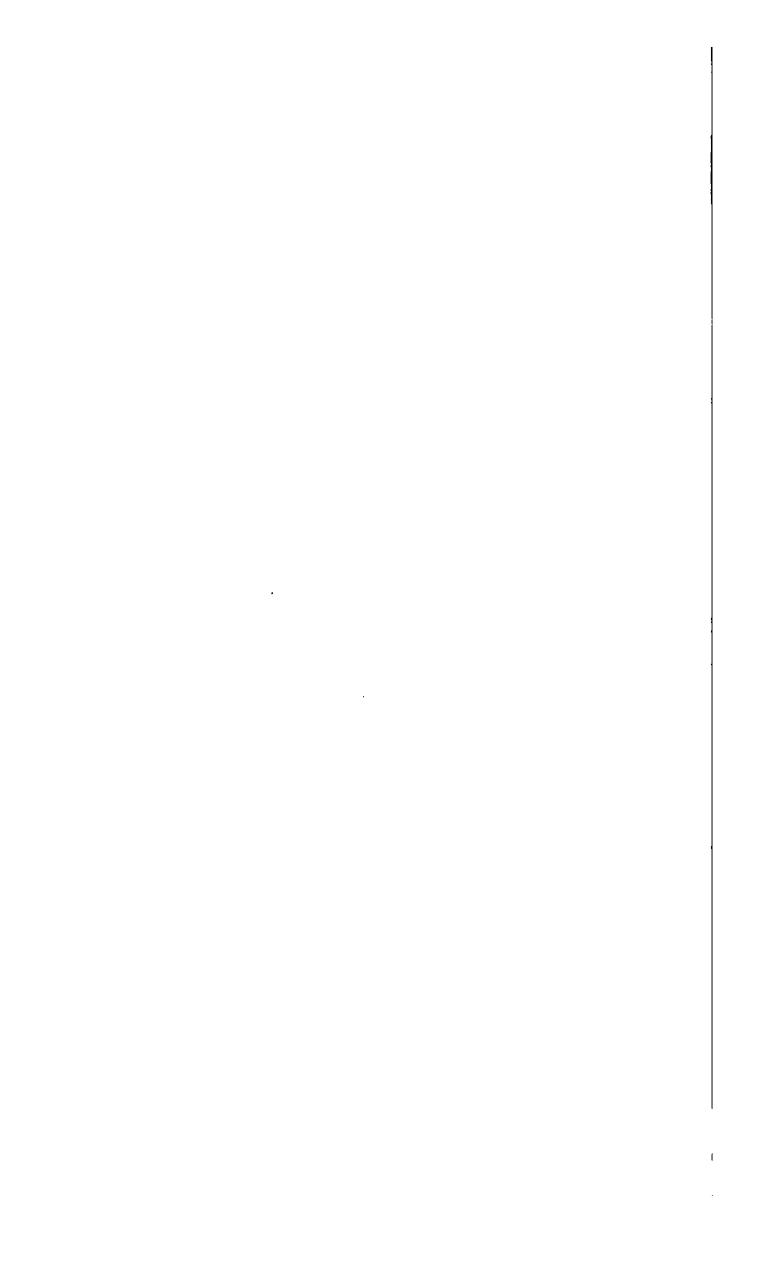





VE RI
TAS





HISTOIRE

DE LA

MONJA-ALFEREZ,

DOÑA CATALINA DE ERAUSO.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
Hôtel des Fermes.

HISTOIRE

DE LA

MONJA-ALFEREZ,

DOÑA CATALINA DE ERAUSO,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME, ET ENRICHIE DE NOTES ET DOCUMENS,

FERRER

Par don Joaquin Maria de Ferrer.

Humantesa izâteco jâyó-ninzan
Bañan bídé gaitzean galdu-ninzan.

Je naquis pour être héroïne, mais je me trompai dans un si difficile chemin.



PARIS,

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE RICHELIEU, 60.

1830.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Si ceux qui accusent la nature d'uniformité et de monotonie dans son action, l'étudiaient dans ses prodiges, sans avoir besoin de recourir aux sphynx et aux hippogryphes, ni d'amettre les contes puérils qu'a recueillis la crédulité d'un Polydore-Virgile, ils trouveraient qu'elle a consigné dans ses œuvres la preuve du contraire, et en même temps le témoignage de tous les attributs de son divin auteur, que parvient à peine à concilier la faiblesse de notre raison. Ils verraient que si, par la reproduction générale et périodique des mêmes phénomènes, elle semble nous dire :

Sa force ne vieillit pas, et ses lois sont immuables, à ses fréquentes aberrations, si nous pouvons les nommer ainsi, elle a attaché la preuve de la liberté de son action et celle de sa toute-puissance, en nous montrant que, si l'univers est, par son choix, ce que nous le voyons, il aurait pu être de mille millions de manières différentes; et qu'agissant sans autre obstacle que celui de se reproduire elle-même, aucune des manières que nous pouvons concevoir, et exprimer par une innombrable série de chiffres, n'est hors de la possibilité de son action.

Si l'ordre physique de la nature se prête à ces observations, que dirons-nous de l'ordre moral, où les anomalies et les prodiges sont si multipliés, qu'ils rendent souvent équivoque et douteuse la règle générale? Pour chaque monstre à deux têtes qu'a produit la nature, combien de milliers de phénomènes analogues l'histoire morale de l'homme ne présente-t-elle pas? Com-

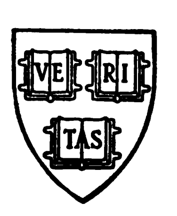
bien en auraient eu, à en juger par leur vaste capacité et la sublimité de leur intelligence, Aristote et Newton, Lope de Vega et le philosophe de Ferney? Et, dans un autre sens, si les courtes annales de la vertu nous offrent des héros qui paraissent plus que des hommes, de combien de tigres à figure humaine la longue chronique du crime n'est-elle pas remplie? La nature, dans l'ordre moral, abonde en exemples de singularités dont l'ordre physique n'a jamais produit aucun. Les acéphales, les androgynes ou hermaphrodites, ces chimères du naturaliste, sont, pour ainsi dire, un événement commun dans l'histoire morale de l'espèce humaine. Quant aux premiers, des tribus sans nombre, des nations entières couvrent la terre qui justifieraient, par l'excès de leur stupidité, l'emploi de cette expression; car il vaut autant manquer d'un organe, que l'avoir paralytique et dans un état de marasme complet. Quant aux seconds, l'histoire des

femmes-hommes, que tant d'auteurs ont écrite, quoique immensément moins étendue que celle des hommes-femmes, que personne ne s'est avisé d'écrire, ne laisse aucun doute à l'évidence de cette vérité. C'est à cette histoire, déjà si intéressante par elle-même, que je me propose d'ajouter quelques pages non sans intérêt, en mettant au jour cet ouvrage.

Je voudrais en vérité que mon héroïne eût mérité ce nom par ses vertus; qu'elle eût utilisé les grandes qualités dont l'avait douée la nature; que de la rare intelligence et de la singulière capacité qu'elle déploya dans les diverses situations de sa vie, elle eût fait un emploi sage et noble, illustrant son sexe par la supériorité de sa raison; que son courage mâle et indomptable, exempt de la tache des délits et renonçant à la triste célébrité des spadassins et des crânes, ne se fût employé qu'au champ d'honneur à joindre de nouvelles palmes aux gloires de sa patrie. Mais, par malheur,

doña Catalina de Erauso est bien loin d'être un modèle à imiter. Mélange étonnant de grandeur et d'inclinations funestes, son courage n'est le plus souvent qu'une colère aveugle et féroce, son esprit que de l'adresse, et, sans mériter le nom de grande, elle doit se contenter de celui de femme extraordinaire. Mais elle ne saurait réclamer cette admiration, cette espèce de culte que les générations reconnaissantes n'accordent qu'à l'usage utile des talens, à l'emploi juste et bienfaisant de la force, à l'héroïsme de la vertu.

Cependant j'ai cru que son histoire devait être publiée, et sa mémoire transmise à la postérité, comme un nouvel exemple propre à augmenter la collection de ces rares phénomènes qui méritent d'exciter la curiosité du physiologiste et du philosophe comme celle de l'homme d'état. En remarquant, par exemple, que, dans cette femme étonnante, la force des muscles, la vigueur de l'organisation, et des qualités


VE
RI
TAS



HISTOIRE

DE LA

MONJA-ALFEREZ,

DOÑA CATALINA DE ERAUSO.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
Hôtel des Fermes.

HISTOIRE

DE LA

MONJA-ALFEREZ,

DOÑA CATALINA DE ERAUSO,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME, ET ENRICHIE DE NOTES ET DOCUMENS,

FERRER

Par don Joaquin Maria de Ferrer.

Humantesa izâteco jâyó-ninzan
Bañan bídé gaitzean galdu-ninzan.

Je naquis pour être héroïne, mais je me trompai dans un si difficile chemin.



PARIS,

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, 60.

1830.

Il y a déjà quelques années que, parmi divers manuscrits curieux que possédait mon intime ami don Felipe Bauza, ex-directeur du dépôt hydrographique de la marine, à Madrid, se trouvait un cahier intitulé : *Vie et aventures de la* MONJA ALFEREZ *doña Catalina de Araujo, naturelle de Saint-Sébastien de Guipuzcoa, écrite par elle-même.* Ce cahier avait été copié sur un autre qui existe à l'académie royale de l'histoire, dans la collection des manuscrits des Indes du savant auteur de l'histoire du Nouveau-Monde, don Juan Bautista Muñoz, lequel, à ce qu'indique une note signée de lui-même à la fin de ce cahier, le copia à Séville, le 24 mai 1784, d'un tome in-4° de divers papiers que possédait dans ce temps le poète don Candido Maria Trigueros.

La singularité de l'histoire de cette femme extraordinaire dont j'entendis parler à M. Bauza, et la circonstance qu'elle était de mon pays, m'engagèrent à lui demander le

manuscrit pour satisfaire la curiosité que sa relation m'avait donnée. Mon ami me le prêta, et j'avoue sincèrement qu'après l'avoir lu, il me parut une fable, un roman composé sous le nom d'un personnage imaginaire qui n'avait jamais existé dans le monde, regardant comme impossible que l'héroïne fût restée dans une telle obscurité, si les étranges aventures qu'elle raconte d'elle-même eussent été vraies. Je ne fus pas seul de cet avis, car d'autres amis communs qui lurent alors la relation de la *monja alferez*, partagèrent mon opinion. Mais depuis, une *Histoire de la Vie et gestes du célèbre monarque don Philippe III*, par le maestro Gil Gonzalez Davila, m'étant tombée entre les mains, j'y lus, au sujet de notre héroïne, le passage que je vais transcrire :

« Une femme naturelle de Saint-Sébastien dans la province de Guipuzcoa, laissant sa patrie, changeant son habit et son nom de Catalina de Arauso, pour prendre

à l'armée celui de Pedro de Orive (1), et suivant le destin de son état, se trouva à l'affaire que soutint aux Salines d'Araya don Luis Fajardo; passa au Pérou, cachant son sexe par sa valeur, et guerroyant

(1) Cette différence de nom ne doit pas faire douter de l'identité de la personne. Nous verrons plus loin doña Catalina de Erauso s'appeler, dans la maison de D. Juan de Idiaquez, secrétaire du roi, Francisco de Loyola, et, dans une information sommaire faite à Pampelune et présentée par elle à Philippe IV, Antonio de Erauso ; nom dont elle se servit depuis dans le royaume de Mexique, comme le constate une des notes finales de cette histoire, écrites par don Candido Maria Trigueros. Nous voyons en outre que les certificats des chefs militaires qu'elle présenta au roi à l'appui de ce mémoire, déclarent que dans le Pérou elle fut connue sous le nom de Alonzo Diaz Ramirez de Guzman. C'est sous ce même nom qu'elle est citée dans l'abrégé historique de la province de Guipuzcoa (manuscrit de l'année 1625), par le docteur don Lope Isasti, chanoine bénéficiaire de Lezo, où il signale les maisons illustres de ce pays, et les personnes qui se sont distinguées dans les lettres, les armes, la navigation, etc., comme on peut le voir au n° 4 de l'appendice. L'habitude de faire un rôle d'homme, et de croire peut-être qu'il y aurait une tache à son courage de passer pour femme, ou tout autre motif que cache un mystère impénétrable, l'ont obligée à se servir de tous ces noms.

avec un rare courage, parvint à être enseigne, ou lieutenant (*alferez*) du capitaine Alonzo Rodriguez, prit part à la bataille de Païcabi, à toutes les expéditions qui eurent lieu en cinq ans de guerre, et enfin à la fameuse bataille de Puren. Elle demanda ensuite la permission de quitter les armes, mécontente de ce que le gouverneur ne lui donnait pas une compagnie. Elle vint à Lima, monta au Potosi, passa au pays des Chiriguanos avec le gouverneur don Pedro Escalante y Mendoza, et fut un de ceux qui peuplèrent la ville de Sainte-Catherine de Sena, où elle reçut son lot, un troupeau et des terres à planter des cannes à sucre et des vignes, dont elle prit possession (1). Elle prit part à l'affaire de *los Chunos*, quand le mestre-de-camp Juan

(1) On ne sait où le maestro Gil Gongalez Davila a trouvé cette circonstance que Doña Catalina fut un des fondateurs de la ville de Sainte-Catherine de Sena, où elle eut son lot, etc.; elle ne résulte ni de sa relation, ni d'aucun des documens et certificats qu'elle présenta à Philippe IV, et qui sont indiqués dans l'appendice, au n° 3.

de Alava battit les révoltés, et au combat naval que don Rodrigo de Mendoza livra aux Anglais dans le Callao (1). Elle revint

(1) Cet historien se trompe encore quand il suppose que le combat naval livré par D. Rodrigo de Mendoza près du Callao de Lima ait eu lieu contre les Anglais. Il est fait mention de ce combat non seulement dans l'ouvrage cité à la note, pag. ....; mais dans celui intitulé : *Navigantium atque itinerantium Bibliotheca. Or a complete collection of Voyages and Travels*, etc., *by John Harris. D. D. an F. R. S.* 2 tom. in-folio, Londres, 1744, lib. cap. 1, sec. 8, pag. 46. Il résulte de cette relation que ce fut l'escadre hollandaise, commandée par l'amiral Georges Spilbergen, qui, le 17 juillet 1615, battit, dans les environs du Callao de Lima, l'escadre espagnole commandée par Don Rodrigo de Mendoza. Celle-ci se composait suivant Harris, de deux grands vaisseaux, deux moyens et quatre petits, savoir : le vaisseau amiral, nommé le *Jesus-Maria*, de vingt-quatre canons de bronze, et quatre cent soixante hommes d'équipage; du vice-amiral, le *Saint-Anne*, ayant trois cents hommes d'équipage; le *Carmélite*, de huit canons et deux cents soldats ou marins; le *Saint-Jacques*, d'égale force; le *Rosaire*, de quatre canons et cent cinquante hommes; le *Saint-André*, sans artillerie, avec quatre-vingts mousquetaires et vingt-cinq matelots; le *Saint-François*, avec soixante mousquetaires et vingt matelots; un autre plus petit dont on ignore la force.

L'escadre hollandaise, suivant le même auteur, se composait de cinq navires et un bâtiment léger, nommé le

en Espagne, et entra à Madrid au mois de décembre 1624, où elle vint dans ma maison en habit de soldat. J'ai vu ses blessures, et j'ai entendu son histoire de la bouche de ses capitaines. Un d'eux me dit qu'elle était des premiers dans toutes les occasions. Elle sollicitait du roi une récompense conforme à la qualité de ses services, et me dit que s'il l'honorait du titre de capitaine réformé, elle reprendrait le métier des armes jusqu'à mourir en com-

Chat-de-mer. Les cinq vaisseaux étaient : le *Grand-Soleil*, vaisseau amiral ; la *Pleine-Lune*, l'*Étoile-du-matin*, le *Chasseur* et l'*Éole*. Il ne rapporte pas la force de ces bâtimens en artillerie et équipages.

La même escadre alla depuis croiser sur les côtes du Pérou et du Mexique, et passa ensuite dans les mers de l'Inde. Il est probable que c'est le même *Grand-Soleil* celui qui, dans l'histoire des Iles Philippines de Fray-Joaquin de Zuniga, s'appelle le vaisseau amiral le *Soleil-de-Hollande*, et que, le 14 avril 1617, coula à fond le mestre de camp Don Juan Ronquillo, à la célèbre victoire qu'il remporta près de Playa-Honda, avec sept galions et deux galères, contre une escadre de dix vaisseaux hollandais, dont deux furent en outre brûlés et le reste dispersé avec de grandes avaries. *Hist. de Filip.* cap. 14, pag. 223.

battant pour le service de Dieu et de son roi. »

La lecture de ce passage me rappela, malgré les années écoulées, le manuscrit mentionné plus haut, et me fit écrire à M. Bauza, de cette capitale à Londres, où, pour les mêmes motifs que moi, il se trouve émigré, si, parmi les papiers précieux qu'il a pu sauver avec lui, ne se trouverait point celui-là, le priant dans ce cas de me l'envoyer. Ma démarche ne fut pas vaine, car ce digne ami me répondit aussitôt, avec la franchise et la générosité qui le caractérisent, qu'effectivement il l'avait en son pouvoir et à ma disposition, et qu'il me l'enverrait, ce qu'il fit, par la première occasion sûre qui se présenterait. Persuadé qu'il ne s'agissait plus d'un être imaginaire, je le relus avec plus d'attention, et par le langage simple dans lequel il est écrit, par la multitude de faits historiques qu'il contient, par la correspondance des époques et des personnes qu'il cite, je me suis con-

vaincu qu'il portait le sceau de la vérité avec tous ses caractères, bien que l'impéritie du copiste eût mutilé déplorablement quelques parties du texte, eût défiguré plusieurs noms de pays et de personnes, et presque toutes les dates de la relation que fait de ses propres aventures cette femme intéressante : erreurs qui n'ont pu se corriger qu'à la vue des documens authentiques dont cette relation est appuyée, et que, me trouvant hors d'Espagne, je n'ai pu me procurer qu'à grande peine.

La première pensée qui me vint, à la seconde lecture du manuscrit, fut que le nom d'Araujo, ni d'Arauso, dont parle l'historien de Philippe III, n'appartenant à aucune des maisons distinguées de ma province, et par conséquent de la ville de Saint-Sébastien, où doña Catalina affirme être née d'une famille noble, ce nom avait pu être altéré, tant par le copiste que par l'historien déjà cité, qui en auraient sub-

stitué un autre à peu près semblable, comme il arrive très souvent aux noms basques, bien que celui-là ne fût pas aussi dur et aussi particulier que la plupart de ceux des trois provinces et de la Navarre. Cherchant donc auquel pouvait se mieux rapporter celui de doña Catalina, je m'arrêtai sur-le-champ à la pensée que son véritable nom était Erauso, si facile à confondre avec ceux de Araujo et Arauso, parce que c'est celui d'une des plus illustres familles de cette ville, dont la maison a sa souche au bourg peu distant d'Urnieta, et qu'il paraissait satisfaire à toutes les conditions, à toutes les circonstances dont doña Catalina suppose que sa naissance fut entourée.

Fortifié dans mon opinion par diverses réflexions et des souvenirs qui me revinrent alors, je chargeai un de mes amis de Saint-Sébastien de faire, avec l'assistance de quelque ecclésiastique distingué, les démarches indiquées dans une instruction

que je rédigeai à cet effet, et que je joignis à ma lettre; elle se réduisait à un court extrait de la vie de doña Catalina, et à l'indication des familles et personnes citées par elle, afin qu'au moyen de cette indication et des avis que j'ajoutais, il pût compulser les actes baptismaux de l'ancienne paroisse de Saint-Vincent, martyr de cette ville, de 1585 à 1595, pour tâcher d'y découvrir ceux de notre héroïne et de ses frères. Je le priais, dans ce cas, d'en tirer copie, et de faire les mêmes recherches dans les livres, écritures et registres du monastère des religieuses dominicaines de Saint-Sébastien, dit le Vieux, situé hors des murs de la ville, et dans lequel, suivant sa relation, demeura doña Catalina depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de quinze, époque de sa fuite.

Un religieux dominicain, aussi instruit qu'actif, se chargea de ces démarches, et, dans le registre premier des baptêmes de

cette paroisse de Saint-Vincent, trouva en effet l'acte baptismal de Catalina de Erauso, et ceux de ses différens frères et sœurs. Ce document précieux est celui qui porte le n° 1 dans l'appendice placé à la fin de ce livre. La conservation de ces registres de Saint-Vincent est en quelque sorte un prodige, tous ceux de la paroisse principale de Sainte-Marie ayant péri dans l'affreux incendie qui dévora et fit disparaître de la face de la terre cette illustre et antique cité, lorsqu'au mois d'août 1813, les Anglais la prirent d'assaut sur les Français commandés par le général de l'empire Rey ; celui-ci, ramenant ses troupes et disputant chaque rue pied à pied jusqu'au fort de Lamota, obtint une capitulation en vertu de laquelle la garnison fut considérée et traitée comme prisonnière de guerre, tandis que les innocens et malheureux habitans espagnols qui n'avaient fait autre chose que de souffrir malgré eux ce qu'ils n'avaient pu éviter, furent les victimes

immolées à la féroce brutalité des assiégeans. Ceux-ci effacèrent ou plutôt déshonorèrent leur triomphe, en faisant retomber la vengeance sur ceux qui n'avaient eu aucune part à l'injure, si l'on peut appeler ainsi, entre braves militaires, la défense héroïque d'une place forte jusqu'à la dernière extrémité (1).

(1) La ville de Saint-Sébastien, dont les flammes n'épargnèrent que quelques maisons adossées au mont Orgullo, sur le sommet duquel est la forteresse, a été rebâtie dernièrement par les habitans et à leurs frais, sur un plan d'une grande élégance, sans qu'ils aient obtenu du gouvernement anglais, pour l'horrible et injuste dommage causé par ses troupes, aucune espèce d'indemnité, nonobstant les nombreuses et énergiques instances que la ville, la province de Guipuzcoa et le gouvernement espagnol ont faites à ce sujet en différentes occasions. Jusqu'à-présent les habitans avaient conservé l'espérance qu'un jour leur juste réclamationt serait accueillie; mais quand ils ont vu récemment le gouvernement espagnol indemniser avec profusion les sujets britanniques des dommages et préjudices que ceux-ci prétendent avoir éprouvés de nos croiseurs dans les mers d'Europe et d'Amérique, et qu'ils ont été oubliés dans cette affaire, ils ont dû perdre enfin l'idée flatteuse qui les soutenait, de voir réparer en partie, au moment d'une liquidation générale entre les deux états,

Le digne religieux dont j'ai fait mention procéda immédiatement à la vérification des registres d'entrées et de professions du couvent des religieuses dominicaines de Saint-Sébastien-le-Vieux, et le lecteur verra, par le document n° 2 de l'appendice, qu'on trouva par ce moyen toutes les notions désirables sur l'entrée de doña Catalina dans ce monastère, et son séjour jusqu'à l'année 1607, époque de sa fuite. Il y verra aussi les notes relatives à l'entrée, à la profession et au décès de ses trois sœurs, doña Maria Juana, doña Isabel, et doña Jacinta de Erauso y Galar-

les maux causés par une si atroce violation des droits de la paix et de la guerre. Un jour, devant le tribunal sévère de l'histoire, il se fera une liquidation plus équitable. Quoique tardive, justice sera rendue à tant de familles malheureuses, condamnées à l'abandon et à la misère par suite de l'épouvantable tragédie que souffrit cette ville illustre et infortunée. Son souvenir douloureux passera des pères aux enfans à la postérité la plus reculée ; mais non pour conserver la reconnaissance des héritiers de leurs infortunes et de leurs larmes, ni la gloire des auteurs de tels désastres.

raga, ainsi que de la religieuse doña Catalina de Aliri, avec laquelle notre *Monja Alferez* suppose avoir eu cette querelle qui lui fit prendre, à ce qu'elle dit, une résolution si étrange et si déterminée pour une jeune fille d'un âge si tendre, puisqu'à cette époque elle n'avait pas plus de quinze ans.

A la suite des notices tirées du registre des professions, se trouvent copiés différens extraits du livre de caisse du même couvent, constatant les pensions et les dots payées par Miguel de Erauso et sa femme Maria Perez de Galarraga, pour ses quatre filles déjà nommées. L'extrait concernant doña Catalina, et qui porte la date du mois de janvier 1608, est, à mon avis, très digne de remarque. Il est ainsi conçu : « De plus, reçu de Miguel de Erauso » quarante ducats en cidre, à compte sur » la pension de sa fille Catalina Perez de » Erauso, de l'année 1606, qui s'acheva en mars 1607. » C'est la véritable époque

de sa fuite du couvent, et son nom ne se trouve plus en aucun endroit de ce livre de caisse.

Des livres cités il résulte de la manière la plus certaine : 1° qu'une doña Catalina de Erauso exista effectivement au couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux, et qu'*elle y fut novice*, puisque, dans le reçu du mois d'avril 1605, on l'appelle *soror Catalina*; 2° que le 20 novembre de la même année, fit profession au même couvent soror Catalina de Aliri, avec qui notre héroïne raconte qu'elle eut la querelle dont nous avons déjà parlé ; 3° que ladite Catalina de Erauso ne devint point professe, puisqu'il n'est pas fait mention d'elle aux registres des professions, ni au livre de caisse pour le reçu de sa dot ; 4° que dans les années 1602 et 1603 elle était au couvent, puisque, dans la première partie des reçus de 1604, il est dit : « Nous avons reçu.... pour pension de ses trois filles.... » et que doña Catalina devait en être une,

car la dernière de cette famille qui prit le voile, soror Jacinta de Erauso, n'entra que beaucoup plus tard, puisqu'elle ne fit profession qu'en 1615 ; 5° enfin que cette doña Catalina demeura au couvent, comme on l'a dit, jusqu'en mars 1607, et qu'ensuite il n'est plus fait mention d'elle en aucun registre, tandis qu'on y trouve la notice détaillée des professions et décès de ses trois autres sœurs.

Assuré par ces antécédens de l'existence incontestable de doña Catalina de Erauso, et regardant comme prouvée son identité avec la *Monja Alferez*, il me restait à faire d'autres recherches non moins importantes dans les archives des Indes, à Séville, relatives à d'autres événemens qu'elle rapporte dans sa vie. Pour cela, je recourus à la complaisance d'un de nos littérateurs les plus distingués, dont certaines raisons de délicatesse et de prudence m'obligent à taire le nom, ainsi que celui du digne religieux de Saint-Sébastien, en dépit de la

vive gratitude que je porte à tous deux. Ces démarches me procurèrent la pièce portant le n° 3 dans l'appendice où se trouve le mémoire que notre héroïne, à son retour d'Amérique, présenta au roi Philippe IV, pour lui rappeler ses éclatans services, justifiés par les certificats de différens chefs militaires qui se trouvaient à la cour et qui avaient été témoins des actions sur lesquelles elle fondait sa demande d'une récompense proportionnée à leur mérite.

La même pièce contient aussi l'information sommaire de six témoins et la pétition faite à Pampelune, sous le nom de l'Alferez Antonio de Erauso, qui prouvent qu'en allant à Rome, pour affaires indispensables, doña Catalina fut arrêtée comme espion par des soldats français d'une garnison du Piémont, que ceux-ci la retinrent prisonnière plusieurs jours, et ne la lâchèrent qu'après lui avoir pris son argent et les habits qu'elle portait, la laissant en

chemise, ce qui l'obligea à revenir en Espagne, comme le dit son mémoire à don Nicolas de Plazaola, gouverneur de Pampelune, qui lui fournit ce qu'elle demandait, le 28 juin 1625. Ce document sert à prouver un des faits que notre héroïne rapporte dans son histoire, et les notes historiques et géographiques dont j'ai tâché de l'enrichir conspirent toutes à mettre hors de doute la vérité de sa relation.

Sous les numéros 5 et 6 de l'appendice, se trouvent les extraits de divers documens relatifs à l'amiral Tomas de Larraspuru, et à ses services sous les ordres du général de la flotte de la Nouvelle-Espagne, don Juan de Benavidès, ainsi que la relation de la défaite de celui-ci, à qui les Hollandais prirent une riche flotte, dans le port de Matanzas, le 8 septembre 1628; et qui, par suite de cette affaire, ayant été ramené en Espagne sous escorte, fut jugé, condamné à mort, et exécuté sur la place San-Francisco de Séville, le 18 mai 1634.

Après ces documens et ces notices si indispensables à l'appui de cette histoire, il me restait à découvrir à Rome le portrait de cette femme singulière, que Pedro del Valle Peregrino, dans une de ses lettres familières à Mario Schipano, imprimées à Boulogne en 1677, affirme avoir été fait par le célèbre peintre François Crescencio. Pour cela, j'eus recours à S. E. le duc de San Fernando; et quoiqu'il mît à cette affaire le plus grand intérêt, jusqu'à commissionner dans cette capitale une personne intelligente et active, qui pût déterrer ce portrait dans quelqu'une des nombreuses collections de tableaux où se trouvent des ouvrages de cet artiste, toutes les démarches qu'on fit restèrent sans succès. Mais quand j'avais perdu toute espérance de me procurer le portrait de doña Catalina de Erauso, et dans le lieu où je devais le moins le supposer, un de ces heureux hasards, que la singularité m'oblige à rapporter, me mit entre les mains, non pas celui

de Crecencio, mais un autre non moins précieux, et dont on n'avait aucune notion.

Je me trouvais l'été dernier dans la ville d'Aix-la-Chapelle, avec le dessein de rétablir ma santée délabrée, par le secours de ses célèbres eaux minérales, et parmi les personnes distinguées dont je méritai les attentions, fut le colonel Berthold Shepeler, qui avait servi en Espagne pendant la guerre de l'indépendance, dont il écrit actuellement l'histoire, et qui fut ensuite, jusqu'à l'année 1823, chargé d'affaires de S. M. le roi de Prusse auprès de notre cour. Il m'avait un jour invité à voir sa collection de tableaux, l'une des plus complètes qu'il y ait dans ce pays, sous le rapport de la belle école espagnole; et après avoir admiré plusieurs ouvrages excellens de nos plus illustres peintres, je prenais congé de lui pour retourner à la maison, lorsqu'il lui vint à l'idée de me rappeler, depuis la porte, pour me faire voir le por-

trait de la célèbre héroïne espagnole, doña Catalina de Erauso. Le lecteur peut concevoir quelle agréable surprise dut me causer cette offre. Je rentrai bien vite, et me plaçant devant le tableau, j'observai avec une indicible satisfaction que le célèbre Pacheco, qui en est l'auteur, avait écrit à la partie supérieure, en lettres majuscules, de couleur d'or et d'un demi-pouce de haut : *L'Alférez doña Catalina de Erauso, naturelle de Saint-Sébastien;* et plus bas, en lettres cursives, à droite : *Ætatis suæ* 52 *anno;* et à gauche : *Anno* 1630 (1).

Au plaisir que me causa une découverte si inespérée, succéda la curiosité qu'elle

(1) C'est précisément l'année où Doña Catalina se trouvait à Séville, prête à s'embarquer pour la Nouvelle-Espagne, sur la flotte aux ordres du général Miguel de Echezarreta, et notre célèbre Pacheco profita de l'occasion pour la peindre. Ce portrait est lui seul une preuve additionnelle de l'identité de notre héroïne avec la *Monja-Alferez*, par l'heureuse idée qu'eut le peintre d'y écrire son nom, qui ne diffère du nom véritable que parce qu'il ajoute au commencement une *h*, pour l'accommoder à la prononciation andalouse.

devait naturellement produire en moi, et, pour la satisfaire, je demandai à M. Shepeler où et de qui il avait acheté un tableau si précieux. Il me répondit qu'il l'avait acheté à Madrid d'un commissaire des guerres de Séville, et pour très peu d'argent. Je le priai de m'en laisser tirer une copie pour le faire graver et le mettre en tête de l'histoire de cette femme singulière, que j'allais publier, afin de compléter ainsi tous les matériaux, dont je lui donnai une idée succinte. Il eut alors la bonté d'en faire le sacrifice et de l'envoyer chez moi, ajoutant, par ce trait de générosité, un nouveau motif à mon éternelle gratitude.

Sur ce tableau, qui a 22 pouces de haut et 18 de large, a été copié avec la plus scrupuleuse exactitude par M. Fauchery, artiste honorablement connu, le portrait gravé qui orne le frontispice de cet ouvrage, que je publie appuyé des documens et témoignages irrécusables dont j'ai fait mention. Tous, à la vérité, sont nécessaires

plus qu'en aucun autre cas, pour présenter au public l'histoire de cette étrange héroïne qui, transformée de religieuse en officier de la milice espagnole, sut démentir l'ordinaire timidité et la délicatesse de son sexe, sinon en agissant avec la prudence et le jugement qu'exigeaient son état et sa naissance, à cause des habitudes vicieuses prises entre des marins, des soldats et des gens de mauvaise vie, au moins avec l'énergie et la valeur que lui inspirait le noble sang qui coulait dans ses veines; offrant en outre au monde un des monumens les plus rares de l'histoire espagnole aux XVIe et XVIIe siècles.

Mais si l'histoire d'une femme auteur de tous les prodiges que contient cette relation, d'une femme original du portrait de Francisco Pacheco, de celle dont la valeur est attestée par ses chefs, qu'ils désignent sous le nom de doña Catalina de Erauso, et qui reçut sous le même nom une pension de 800 écus, est, dans mon opinion, aussi

incontestable que celle de Charles-Quint et de Ferdinand VI, il me paraît aussi non moins certain, par la confrontation des documens rapportés, et l'impossibilité de les faire autrement concorder avec les événemens chronologiques, que cette femme étrange n'est pas la véritable doña Catalina de Erauso, mais qu'elle en a connu l'histoire et qu'elle en a usurpé le nom.

La véritable doña Catalina de Erauso naquit en 1592, comme le constate son acte de baptême; elle entra au couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux à l'âge de quatre ans, y resta jusqu'à quinze, et ne s'enfuit qu'en 1607, tandis que celle qui prit son nom naquit, suivant sa propre relation, en 1585, et depuis l'année 1602, où elle partit de San-Lucar de Barrameda, jusqu'en 1624, où elle revint en Espagne, elle resta constamment en Amérique, théâtre de ses exploits. Quoique la différence de sept ans soit déjà trop forte pour se prêter à une équivoque d'âge, on pourrait cepen-

dant admettre que, lorsqu'elle écrivit sa vie, partant de l'erreur de se croire née en 1585, toutes les autres erreurs ne seraient que la conséquence de cette première et fondamentale. Mais la date historique des batailles où elle se trouva, la correspondance de tous les événemens de sa vie avec les époques où elle les place, et où il nous est prouvé qu'ils arrivèrent en effet, empêchent, détruisent cette interprétation, déjà si peu vraisemblable d'elle-même. La femme qui guerroya en Amérique, après avoir couru la plupart des villes de cette contrée, se trouva à la bataille de Puren, en 1608, avait déjà été faite *alferez* à celle de Païcabi, et s'était trouvée avant cela près de trois ans aux côtés de Miguel de Erauso. La sœur de celui-ci, doña Catalina, enfuie du couvent de St-Sébastien, y était restée pour le moins jusqu'au delà de mars 1607, suivant les registres du même couvent qui contiennent une série de pièces d'une authenticité irréfragable, et d'accord avec

l'acte baptismal auquel on ne pourrait soupçonner une erreur de date que s'il était seul et non appuyé par elles.

La *Monja Alferez* arriva au port de la Conception tandis qu'Alonzo de Ribera en était gouverneur, et lorsque ensuite elle tua *l'alferez son ami et l'auditeur Francisco de Parraga, et prit asile dans l'église San-Francisco*, ce fut le gouverneur Alonzo Garcia Remon qui *accourut, fit cerner l'église et l'y retint six mois.* Cette femme arriva donc à la Conception pendant le premier gouvernement de Ribera, car il est indubitable qu'il n'eut pas Remon pour successeur au second, puisqu'à la mort de Ribera, ce fut le licencié Fernando Talaverano, doyen de l'audience de Santiago, qui lui succéda par intérim, jusqu'à ce que le vice-roi, qui était alors le prince d'Esquilache, nomma don Lope de Ulloa, que S. M. confirma depuis. Or, à quelle époque finit le premier gouvernement de Ribera? A la fin de 1605 ou au commencement de

1606, lorsque, disgracié et retiré au Chili, il passa à Tucuman, et fonda cette même année, dans la vallée de Londres, la ville de San-Juan de la Ribera (1). Il paraît donc incontestable que tandis que la véritable héroïne de cette histoire était déjà *alferez* dans les troupes d'Amérique et couverte de blessures, reçues les unes au champ de bataille, les autres en duel, la novice doña Catalina de Erauso était encore au chœur, accompagnant sa tante dans ses exercices de piété et ses dévotes oraisons (2).

(1) Funès, hist. del Tucuman, cap. 16, liv. 2.

(2) La *Monja Alferez* nous fournit elle-même, dans sa relation, une preuve évidente de la contradiction qui autorise nos doutes, lorsqu'elle suppose qu'en mars 1600, elle eut une querelle, dont on a déjà parlé, avec la religieuse doña Catalina de Aliri, tandis qu'il résulte des registres du couvent que cette dame ne fit profession que le 20 novembre 1605. Comment notre héroïne put-elle se quereller avec une religieuse qui ne le fut que cinq ans après l'époque dont elle parle? Cet anachronisme est trop notable pour qu'on puisse l'attribuer à une erreur matérielle, et l'on doit chercher son origine dans un motif bien différent.

Le portrait de Pacheco lui-même favorise cette opinion. Il n'est pas probable que le peintre, pour déterminer son âge, se fût abandonné à des conjectures, tandis qu'il lui était si facile de le savoir de la bouche même de son modèle. Ce ne fut donc point Pacheco qui lui donna les 52 ans; elle-même se les donna, et sans doute elle paraissait les avoir. La véritable doña Catalina de Erauso, dans l'année 1630, date du portrait, n'aurait pas eu plus de 38 ans, différence immense, surtout dans la vie des femmes. Le peintre, d'ailleurs, n'aurait pu se tromper à ce point, ni elle le tromper, car on ne voit pas quel intérêt elle pouvait avoir à augmenter son âge. En le faisant, au contraire, elle risquait beaucoup qu'on ne découvrît son imposture, car elle se mettait en contradiction avec la chronologie qu'elle avait adoptée et suivie dans ses papiers, et avec celle qui devait résulter de sa vie imprimée en 1625, où elle se suppose née, non en 1585, mais

en 1578. Ne serait-il pas possible que ce fût la véritable époque de sa naissance, et qu'elle se fût résolue à la découvrir à Pacheco, ayant déjà un pied dans la barque pour mettre à la voile et laisser l'Europe pour toujours; qu'ensuite, dans la chronologie de sa vie et de tout le reste, pour s'approcher davantage de l'âge de la personne dont elle usurpait le nom, elle eût coupé la différence par la moitié, comme il était nécessaire pour l'accommoder à ses aventures, c'est-à-dire à son arrivée en Amérique, entre 1602 et 1603, et à tous les faits postérieurs? On peut trouver à cela bien de la subtilité et de la méfiance; mais cette femme extraordinaire avait assez de talent pour s'élever à ces combinaisons.

S'il en est ainsi, quelle est donc cette femme singulière? Quels motifs a-t-elle eus pour prendre un nom étranger, et pourquoi de préférence celui de doña Catalina de Erauso? Quel a été le sort de celle-ci?

Voilà trois questions qui doivent exciter la curiosité du lecteur, qui ont long-temps tourmenté la mienne, auxquelles je voudrais pouvoir satisfaire complétement, mais que par malheur il ne m'est pas donné de résoudre.

Il paraît assez certain que la véritable héroïne, auteur de la vie que nous publions, était Biscaïenne, tant par la connaissance qu'elle montre du pays, que parce qu'elle en parlait la langue. Quant aux raisons qui purent la décider à cacher son véritable nom, comment est-il possible de les deviner? Mais en étudiant le caractère irrascible de cette femme, dont on pourrait dire avec Ovide, comme de la terrible furie de Colchos :

Dum ferrum flammæque aderunt, succusque veneni,
Hostis Medeæ nullus inultus erit (1),

serait-il invraisemblable de présumer que, souillée de quelqu'un de ces crimes

(1) Med. à Jas. v 179 et 180.

dont l'atrocité ne trouve ni pardon devant les lois, ni compassion parmi les hommes, elle crut nécessaire de le cacher pour toujours ? Cette idée admise comme hypothèse, n'est-il pas probable que l'événement ayant fait du bruit, elle aura cru qu'en tout temps son véritable nom en réveillerait le souvenir et mettrait sa vie en danger? Tant qu'elle passa pour homme, et n'eut ni désir ni intérêt de révéler son sexe, elle pouvait sans péril s'appeler Pedro de Orive, ou Francisco de Loyola, ou Alonzo Diaz Ramirez de Gusman ; elle n'excitait la curiosité de personne, et personne n'avait celle de vérifier quels étaient son pays, sa famille, son nom, ni si elle mentait ou disait la vérité. Même, depuis que son courage la fit remarquer en Amérique, tant qu'elle conserva son *incognito*, ni ses prouesses, ni ses allées et venues, communes alors à tant d'aventuriers qu'amenait comme elle le désir de s'élever par la gloire militaire, ou de s'enrichir, ou de

trouver dans un autre hémisphère l'impunité des crimes commis dans celui-ci, ne pouvaient lui donner une célébrité telle, que son nom fixât l'attention publique, qu'il s'étendît de toutes parts, que partout où elle s'établît ou voyageât, elle excitât le désir de la voir, de l'accabler de questions sur sa naissance, sa famille et les particularités de sa vie ; toutes choses qu'elle devait attendre le jour où ses exploits acquerraient le relief que devait leur donner la singularité, le prestige de son sexe. En supposant donc ou la nécessité de ses révélations à l'évêque de Guamanga, ou peut-être un dessein antérieur de revenir en Espagne, de s'y promener, de paraître à la cour, de demander des récompenses, et d'exciter ainsi l'admiration de son siècle, il ne lui devenait plus possible ni de changer de nom, ni d'en adopter un chimérique, qui, trompant les investigations de la curiosité générale, fît naître le soupçon. Pour satis-

faire donc à toutes ces idées, non moins que pour égarer dans ses recherches l'opinion qu'elle pouvait donner avec le sien, il lui convenait de prendre un nom étranger, mais qui fût réel. Dans le cours de son histoire, on voit qu'un heureux hasard vint lui en offrir un dont elle pouvait s'emparer sans risque, qui augmentait le prestige de femme par celui de religieuse, et lui offrait pour les cas pressans, sans l'exposer à la réclusion perpétuelle et aux peines canoniques, le recours d'un privilége bien précieux dans ce temps, et qui lui fut si utile à l'affaire de Guamanga. Elle vécut trois années, mangeant à la même table et dans la plus étroite familiarité avec Miguel de Erauso, et ses relations avec lui dans cet état d'intimité durèrent bien davantage, c'est-à-dire jusqu'au moment où elle le tua sans le connaître, ce qui arriva pendant le second gouvernement de Rémon. Elle put donc savoir de lui toutes les particularités de sa famille, et

la fuite de sa sœur du couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux, et l'inutilité des recherches pour la découvrir; peut-être même, car on ne peut trop supposer de sa prévoyance et de sa perspicacité, que, se proposant dès lors d'usurper le nom de cette sœur, elle continua ses investigations jusqu'à acquérir la certitude que jamais on n'était parvenu à rien savoir de son sort.

Le plus grand danger que sa supercherie pouvait courir, elle sut l'éviter; et vraiment, quoique cette observation ne soit que de force négative, elle ne me semble pas sans poids, ajoutée aux autres. Au retour d'une si longue absence de son pays, il était bien naturel qu'elle eût le désir de revoir sa famille, le théâtre et les amis de son enfance; de savourer, pour ainsi dire, là plus qu'ailleurs sa propre célébrité, qui était assez grande pour qu'on imprimât sa vie (en 1625), pour qu'elle excitât la verve poétique de Montalban,

qui devait étendre sa renommée en la traduisant sur le théâtre, pour qu'elle fût enfin de toutes parts recherchée et fêtée par des potentats, des princes, des cardinaux. Cependant on voit qu'elle ne revint point à Saint-Sébastien, le seul lieu où elle pût craindre de rencontrer des personnes qui, à force de la presser de questions, ou de rappeler d'anciens souvenirs, n'arrivassent enfin à soupçonner et à découvrir la fraude. Elle se promène à Cadix, à Séville, à Madrid, à Pampelune, à Barcelone; elle va à Rome et à Naples, revient à Séville et s'embarque de nouveau pour l'Amérique, sans penser, après tant de peines et de dangers, à finir paisiblement ses jours dans son pays, que les Biscaïens préfèrent à tous les autres, et dans sa famille, dont elle parle, à cette époque comme dans toutes les autres de sa vie, le moins qu'elle peut, avec une sobriété suspecte.

Voilà tout ce que je puis dire à mes lec-

teurs au sujet des doutes que je propose; c'est à eux de les apprécier à leur juste valeur. Mais ceci même doit être considéré comme une espèce de confidence à laquelle m'oblige mon amour de la vérité, malgré les illusions ordinaires à un éditeur, et mon désir que d'autres plus heureux dans leurs recherches ultérieures, ou plus ingénieux dans leurs conjectures, démontrent l'erreur des miennes, ou en présentent d'autres plus favorables à mon héroïne; car je dois confesser, en bon éditeur et en père adoptif, que, par sa bravoure et son énergie, et par le travail qu'elle m'a coûté à ressusciter, pour ainsi dire, je n'ai pu, malgré ses horribles défauts, m'empêcher de prendre affection à cette femme singulière. Ainsi, celui qui me démontrera qu'elle fut en effet la véritable doña Catalina de Erauso, et qu'elle n'a pas plus fait de péchés qu'elle n'en confesse, me rendra un véritable service.

De toutes manières, il ne m'était pas

permis, en qualité d'éditeur, de dépouiller mon héroïne du nom dont l'a mise en possession, ou sa naissance, si je me trompe, ou son usurpation, si j'ai deviné juste; du nom enfin sous lequel l'a connue son siècle, et sous lequel, par droit de prescription, elle sera dorénavant désignée dans les fastes militaires de l'Espagne, et particulièrement dans ceux des guerriers *qui, au sommet de l'Arauco indompté, mirent le joug par leur épée* (1).

Il est à regretter que cette histoire n'aille pas au delà de l'année 1626, et la laisse à Naples. On voit, par les notes finales du manuscrit, que le 21 juillet 1630 elle se trouvait à Séville avec l'intention déjà rapportée, et qu'en 1645, le capucin Fray Nicolas de la Renteria la vit à la Vera-Cruz; ce fut même elle qui transporta son bagage à Mexico, avec l'attelage de mulets

(1) Que á la cerviz de Arauco no domada
Pusieron duro yugo por la espada.
Araucana. Alonzo de Ercilla.

et les nègres esclaves qu'elle possédait, car c'est à ce trafic qu'elle s'occupait alors, vêtue en homme, et se faisant appeler don Antonio de Erauso. Il est à supposer qu'elle mourut dans ce royaume, puisqu'il n'est pas probable que, si elle fût revenue en Espagne, on ne trouvât plus nulle part son nom, devenu, comme nous avons vu, si célèbre. Toutes mes diligences ont été vaines pour découvrir un exemplaire de sa vie, imprimée en 1625, qui est devenue extrêmement rare, si elle n'a pas entièrement disparu. Il est à remarquer qu'elle ne se trouve en aucune des bibliothèques de Paris, de Bruxelles et de quelques villes d'Allemagne et de Suisse, où je l'ai cherchée avec le plus grand soin.

Dans le même temps que paraissait cette vie, notre poète dramatique don Juan Perez de Montalban, prenant pour argument les aventures diverses et extraordinaires que présente l'histoire de cette femme étonnante, écrivit à Madrid une comédie

intitulée *La Monja Alferez*, qui est devenue de nos jours excessivement rare, et que, pour cette raison, j'ai cru devoir réimprimer à la fin de ce livre, non seulement comme une preuve nouvelle de l'existence de ce singulier personnage, aujourd'hui si peu connu, mais encore comme un témoignage de la renommée que lui acquirent dans le temps ses aventures et ses prouesses, tant dans l'Amérique méridionale qu'en Europe, et surtout aux cours de Madrid, de Rome et de Naples, où elle se fit connaître personnellement.

HISTOIRE

DE

LA MONJA ALFEREZ,

DOÑA CATALINA DE ERAUSO.

CHAPITRE PREMIER.

Sa patrie, ses parens, sa naissance, son éducation, sa fuite et ses excursions dans diverses parties de l'Espagne.

Je naquis, moi, doña Catalina de Erauso, en 1585 (1), dans la ville de Saint-Sébastien de Guipuzcoa, fille du capitaine don Miguel de

(1) Il résulte de son extrait de baptême (n° 1 de l'appendice) qu'elle est née en 1592. Lorsque je reçus ce document, remarquant une différence de sept années, qui

Erauso, et de doña Maria Perez de Galarraga y Arce, bourgeois de cette ville (1). Mes parens m'élevèrent dans leur maison, avec mes autres frères et sœurs, jusqu'à l'âge de quatre ans. En

se continue à toutes les citations du manuscrit jusqu'en 1603, je soupçonnai quelque erreur dans cet extrait, et, pour m'en assurer, je fis vérifier de nouveau le registre premier des baptêmes de Saint-Vincent-Martyr, où il se trouve au folio 21. Mais comme on reconnut qu'il est en effet le trente-septième de ladite année 1592, il est évident qu'il n'y a point de conformité entre la relation de la *Monja Alferez* et ce document authentique, où ne paraissent aucunes ratures ou corrections qui puissent le rendre suspect.

Par la vérification scrupuleuse qu'on fit une seconde fois de ce livre qui, étant le premier des registres baptismaux depuis qu'on bâtit cette paroisse, commence en 1588, il a été reconnu qu'on y baptisa aussi, en 1590, Joanes de Erauso, en 1591, Isabel de Erauso, et en 1592, Catalina de Erauso, tous enfans de Miguel de Erauso et de Maria Perez de Galarraga, sa femme, et par conséquent frères germains. On n'y trouve point les extraits des autres frères et sœurs qu'eut doña Catalina, et particulièrement Maria Juana, et Jacinta de Erauso. On ne peut cependant douter de leur existence, puisqu'elle est attestée par les registres d'entrées et de professions du couvent de Saint-Vincent-le-Vieux; elles furent sans doute baptisées dans une autre paroisse, comme leur frère Miguel.

(1) La ville actuelle de Saint-Sébastien s'intitula *Villa*

1589, ils me mirent au couvent des dominicaines de Saint-Sébastien-le-Vieux (1) dont ma tante doña Ursula de Unza y Sarasti, cousine germaine de ma mère, était prieure (2), et où je fus élevée jusqu'à quinze ans, époque à laquelle on s'occupa de ma profession.

de temps immémorial. Lorsqu'en 1660, Philippe IV y passa avec sa fille Marie-Thérèse d'Autriche, pour aller célébrer les épousailles entre elle et Louis XIV, après la paix des Pyrénées, ce monarque, reconnaissant de l'accueil que lui firent les habitans, donna de son propre mouvement à leur ville le titre de cité (ciudad). Cependant le diplôme ne fut expédié que le 7 mars 1662.

(1) Ce couvent, qui est joint à la paroisse de Saint-Sébastien-le-Vieux, comme on le dira plus tard, porte ce nom, parce qu'il est de tradition dans le pays qu'à la place qu'il occupe furent élevées les premières habitations de cette ville.

(2) Dans le manuscrit, cette religieuse se nomme doña Urzula de Sarauste, mais il y a certainement erreur à l'appeler ainsi, et à lui donner le titre de prieure. L'unique religieuse d'un nom semblable qui se trouve sur les registres du couvent, est doña Ursula de Unza y Sarasti, qui professa en 1581. Mais rien n'indique qu'elle eût été jamais prieure. Ce qui a pu arriver, c'est qu'au temps dont parle doña Catalina, elle était peut-être présidente, par l'absence de la prieure et de la sous-prieure, à cause de quelque maladie régnante, comme il arriva en 1603, où, pour cette raison, beaucoup de religieuses quittèrent le couvent.

Dans l'année, et presqu'à la fin de mon noviciat, j'eus une querelle avec une religieuse professe, nommée doña Catalina de Aliri (1), qui était entrée veuve, et qui étant robuste et moi jeune, me maltraita rudement, ce que je ressentis. La nuit du 18 mars 1600 (2), veille de Saint-Joseph, le couvent s'étant levé à minuit pour les matines, j'entrai dans le chœur, où je trouvai ma tante agenouillée ; elle m'appela, et me donna la clef de sa cellule, pour que j'allasse lui chercher son bréviaire. J'y allai, j'ouvris la

(1) Dans le manuscrit, cette religieuse se nomme doña Catalina Alizi ; mais c'est une erreur manifeste du copiste, car il est hors de doute que son nom était Aliri, comme l'attestent les registres du couvent. Elle professa en 1605, et mourut en 1657, après avoir été prieure quinze ans, comme on peut le voir au document n° 2 de l'appendice.

(2) L'année de la naissance de la *Monja Alferez* une fois établie en 1585, il était nécessaire que toute la relation continuât cette erreur, comme il arrive au cas présent. Notre héroïne étant née indubitablement en 1592, elle n'avait, à la date de l'évènement qu'elle rapporte, pas plus de huit ans, quand, d'une autre part, elle nous assure qu'elle en avait quinze, et qu'elle était prête à prendre le voile. Nous avons en outre un témoignage incontestable dans le livre de caisse du couvent, d'où il résulte qu'elle y demeura jusqu'en 1607, comme on peut voir au n° 2 de l'appendice.

cellule, et je vis les clefs du couvent pendues à un clou. Je laissai la cellule ouverte, et je revins donner à ma tante la clef et le bréviaire. Lorsque les religieuses furent dans le chœur, et les matines commencées avec solennité, au premier verset, je lui demandai permission de me retirer, parce que j'étais malade. Elle me frappa doucement sur la tête, en me disant : « Eh bien, retourne à ton lit. » Je sortis du chœur avec une lumière, j'allai à la cellule de ma tante, j'y pris des ciseaux, du fil et une aiguille, quelques pièces de monnaie qui se trouvaient là, et les clefs du couvent. Puis, je m'en allai, ouvrant et fermant les portes jusqu'à la dernière, qui était celle de la rue, où je laissai mon scapulaire, et je sortis dans la rue que je n'avais vue de ma vie, sans savoir par où me diriger, ni où j'allais. Je pris à l'aventure, et j'allai donner dans un bois de châtaigniers, qui est hors de la ville, derrière le couvent. Je m'y réfugiai, et j'y passai trois jours, taillant et cousant mes habits. D'une basquine de drap bleu que je portais, je me fis des hauts-de-chausses; d'un jupon de dessous en laine verte, un pourpoint et des guêtres. Quant à l'habit, je le laissai là, n'en pouvant

faire aucun usage. Je me coupai aussi les cheveux que je jetai ; puis, je partis la troisième nuit, ne sachant où j'allais, côtoyant les chemins, et passant les lieux habités pour m'éloigner plus vite. J'arrivai enfin à Vittoria, distant de Saint-Sébastien d'environ vingt lieues, à pied, rendue de fatigue et de faim, n'ayant vécu que des herbes que je trouvais sur ma route.

J'entrai à Vittoria, sans savoir où me gîter. A peu de jours de là, je trouvai le docteur Francisco de Cerralta, professeur de belles-lettres, qui me reçut facilement à son service sans me connaître, et m'habilla. Il était marié avec une cousine germaine de ma mère, comme je le sus bientôt, mais je ne me fis pas connaître. Je fus avec lui environ trois mois, pendant lesquels, me voyant bien lire en latin, il se prit d'affection pour moi, et voulut me faire étudier. Je refusai; il insista, jusqu'à vouloir m'y forcer par les coups. Je me décidai dès lors à le quitter, et je le fis ainsi : après lui avoir pris quelque argent, je m'arrangeai avec un muletier qui partait pour Valladolid, et se chargea de m'y mener moyennant douze réaux.

Arrivé à Valladolid, où se trouvait alors la

cour, j'entrai bientôt comme page chez don Juan de Idiaquez (1), secrétaire du roi, qui me fit aussitôt vêtir. Je m'y fis appeler Francisco Loyola, et j'y passai sept mois tout à mon aise. Une nuit que j'étais à la porte avec un autre page, je vis venir mon père qui nous demanda si le seigneur don Juan était chez lui. Mon camarade répondit que oui, et mon père lui dit d'aller l'avertir de son arrivée. Le page monta, nous laissant mon père et moi sans nous dire un mot, et lui sans me connaître. Le page revint lui dire de monter; ce qu'il fit, moi le suivant. Don Juan sortit sur l'escalier, et le serrant dans ses bras : « Seigneur capitaine, lui dit-il, quelle heureuse arrivée est la vôtre? » Mon père répondit de manière à faire entendre qu'il avait quel-

(1) Don Juan de Idiaquez, fils de don Alonzo, dont on parlera plus tard, était naturel de Saint-Sébastien, et fut secrétaire-d'état des rois Philippe II et Philippe III, commandeur de Léon, président du conseil des Ordres, et ambassadeur près des républiques de Gênes et de Venise. C'était un homme d'une grande probité et de mœurs sévères. Il mourut à Ségovie, le 12 octobre 1614, et son corps fut transporté au couvent de St-Elme, à Saint-Sébastien, où il repose dans un cercueil de marbre, à côté du maître-autel, et en face de son père don Alonzo.

que chagrin. Ils entrèrent; don Juan congédia une visite qui se trouvait chez lui, et s'étant assis avec mon père, lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. Mon père raconta comment sa fille s'était sauvée du couvent, ce qui l'obligeait de courir à sa recherche dans les environs. Don Juan montra beaucoup de regret, tant à cause du chagrin de mon père, que parce qu'il m'aimait beaucoup, et pour l'intérêt qu'il portait au couvent dont il était le patron par fondation de ses ancêtres, et au pays où il était né. Moi, qui entendis la conversation et les regrets de mon père, je sortis et montai dans ma chambre, où ayant pris mon petit bagage et environ huit doublons que je possédais, je m'en fus coucher cette nuit à une auberge où se trouvait un muletier qui partait le lendemain pour Bilbao. Je m'arrangeai avec lui, et nous partîmes au matin, sans que je susse où aller, ni que faire, sinon me laisser aller au vent comme une plume.

Après une longue route, qui me sembla d'environ quarante lieues, j'entrai à Bilbao, où je ne trouvai ni gîte, ni condition, et ne savais que devenir. Sur l'entrefaite, quelques polissons vinrent m'entourer et me harceler, jusqu'à ce que

nnuyé de leurs agaceries, je ramassai des pier-
·es pour les leur jeter. Je dus sans doute en blesser quelqu'un, quoique je ne m'en sois pas ıperçu, car on m'arrêta et l'on me tint en prison un grand mois. Quand il fut guéri, on me lâcha; mais j'y laissai quelque argent, outre ma dépense. Je quittai aussitôt la ville, et je passai à Estella en Navarre, qui en peut être distante de vingt lieues. Je m'y accommodai pour page de don Carlos de Arellano, chevalier de Saint-Jacques, au service duquel je restai deux ans, bien traité et bien vêtu. Passé ce temps, et sans autre motif que mon goût, je quittai cette condition pour venir à Saint-Sébastien, ma patrie, qui n'est éloignée d'Estella que de dix lieues, et j'y restai, sans être connu de personne, me promenant en beaux habits. Un jour, j'allai entendre la messe à mon couvent; ma mère s'y trouvait aussi; je vis qu'elle me regardait, mais elle ne me reconnut pas; et à la fin de la messe, quelques religieuses m'ayant appelé au chœur, sans paraître les comprendre, je leur fis beaucoup de saluts, et m'en allai. C'était au commencement de l'année 1603 (1). Je me rendis de là

(1) Le manuscrit dit 1602, mais ce doit être 1603, car,

au port du Passage, qui n'est qu'à une lieue, et j'y trouvai le capitaine Miguel de Berroïz prêt à partir avec son vaisseau pour Séville. Je lui proposai de m'emmener; nous convînmes de quarante réaux, je m'embarquai, et nous arrivâmes bientôt à San-Lucar.

Débarqué là, j'allai voir Séville, et quoiqu'il m'eût convenu d'y rester davantage, je n'y fus que deux jours, et revins à San-Lucar. Je trouvai dans ce port le capitaine Miguel de Echazarreta, naturel de mon pays, qui occupait son grade sur une galère commandée par don Luis Fernandez de Cordóba, dans la flotte de don Luis Fajardo (1) qui partait pour la pointe d'Araya. J'entrai, en qualité de mousse, dans le galion du capitaine Estevan Eguiño, mon oncle, cousin de ma mère, qui demeure aujourd'hui à

selon la relation de la *Monja Alferez*, il s'était passé trois années depuis sa sortie du couvent, comme on peut le voir au calcul de l'appendice n° 7.

(1) Don Luis Fajardo, un des plus célèbres capitaines de son temps, fit, en 1605, une expédition aux salines d'Araya, y brûla dix-neuf vaisseaux hollandais qui volaient le sel et tenaient en consternation tout le pays, et passa toute la garnison au fil de l'épée.

Sabau y Blanco, *Tab. cron. de la Hist. de España.*

Saint-Sébastien. Je m'embarquai, et nous partîmes de San-Lucar le lundi saint de l'année 1603.

CHAPITRE II.

Elle part de San-Lucar pour la Pointe d'Araya, Carthagène, Nombre-de-Dios et panama.

J'eus à souffrir bien des peines pendant la traversée, pour être neuf dans le métier. Mon oncle, sans me connaître, mais en apprenant d'où j'étais et les noms supposés des parens que je me donnais, me prit en amitié, me rendit des services, et m'offrit quelque appui. Arrivés à la pointe d'Araya, nous y trouvâmes une escadre ennemie, fortifiée à terre, que notre flotte chassa de cette position (1). Nous arrivâmes enfin à

(1) Araya, pointe de terre sur la côte de la Nouvelle-Andalousie, gouvernement de Cumana. Dans le temps où se fit cette expédition, il y avait en cet endroit des salines fameuses, pour la défense desquelles on construisit un fort, qui fut ensuite abattu, parce que l'eau vint à couvrir ces salines.

Carthagène des Indes, où nous restâmes huit jours. Je me fis rayer du cadre des mousses, et j'entrai au service du capitaine Eguiño, mon oncle. De là nous passâmes au Nombre-de-Dios, où nous restâmes neuf jours, pendant lesquels nous perdîmes beaucoup de monde, ce qui fit promptement hâter le départ. Lorsque l'argent fut embarqué, et que tout était prêt pour mettre à la voile et retourner en Espagne, je pris à mon oncle cinq cents piastres, et, à dix heures du soir, tandis qu'il dormait, je sortis en disant aux gardes que le capitaine m'envoyait à terre pour affaire de service. Comme ils me connaissaient, ils me laissèrent passer ; je sautai à terre, et ils ne me virent plus. A une heure de là, on tira le canon de partance, et on mit à la voile.

La flotte partie, je m'accommodai avec le capitaine don Juan de Ibarra, facteur des caisses royales de Panama, qui vit encore aujourd'hui. Quatre ou cinq jours après, nous partîmes pour Panama où était sa demeure. J'y fus avec lui environ trois mois. Il me traitait assez mal, car il était avare, et je fus obligé de dépenser tout ce que j'avais pris à mon oncle, jusqu'à ce qu'il ne me restât pas un maravédi. Après quoi, il

fallut le quitter pour aller chercher ailleurs meilleure condition. En faisant mes diligences, je découvris un marchand de Truxillo, nommé Juan de Urquiza avec lequel je m'arrangeai, et me trouvai très bien pendant trois mois que nous restâmes à Panama.

CHAPITRE III.

De Panama, elle passe avec son maître Urquiza, marchand de Truxillo, au port de Païta, et delà à la ville de Saña.

De Panama, je partis sur une frégate avec mon maître don Juan de Urquiza, pour le port de Païta (1) où il avait une grande cargaison. En arrivant au port de Manta (2), nous fûmes as-

(1) Le petit port de Païta, situé vers les 5° de latitude sud, sur la côte du Pérou, est très fréquenté par les navires de cabotage. Sa distance de Lima par terre est d'environ deux cents lieues. C'est un pays où il ne pleut jamais, non plus qu'à Lima et sur les côtes voisines. Mais le phénomène contraire étant arrivé en 1728, la plus grande partie de la ville fut détruite, les édifices n'étant point destinés à se défendre contre la pluie.

(2) Port de la mer du sud, situé à 1° de latitude, qui prend son nom de l'abondance de *Mantas*, poisson de proie

fallut le quitter pour aller chercher ailleurs meilleure condition. En faisant mes diligences, je découvris un marchand de Truxillo, nommé Juan de Urquiza avec lequel je m'arrangeai, et me trouvai très bien pendant trois mois que nous restâmes à Panama.

CHAPITRE III.

De Panama, elle passe avec son maître Urquiza, marchand de Truxillo, au port de Païta, et delà à la ville de Saña.

De Panama, je partis sur une frégate avec mon maître don Juan de Urquiza, pour le port de Païta (1) où il avait une grande cargaison. En arrivant au port de Manta (2), nous fûmes as-

(1) Le petit port de Païta, situé vers les 5°. de latitude sud, sur la côte du Pérou, est très fréquenté par les navires de cabotage. Sa distance de Lima par terre est d'environ deux cents lieues. C'est un pays où il ne pleut jamais, non plus qu'à Lima et sur les côtes voisines. Mais le phénomène contraire étant arrivé en 1728, la plus grande partie de la ville fut détruite, les édifices n'étant point destinés à se défendre contre la pluie.

(2) Port de la mer du sud, situé à 1° de latitude, qui prend son nom de l'abondance de *Mantas*, poisson de proie

saillis par un si gros temps, que notre navire fut jeté à la côte, et qu'il n'y eut que ceux qui savaient nager, comme moi, mon maître et quelques autres, qui purent gagner terre; tout le reste périt. Dans ce port de Manta, nous nous embarquâmes de nouveau sur un galion du roi que frêta mon maître, et nous arrivâmes au port de Païta. Mon maître y trouva, comme il l'attendait, toutes ses marchandises chargées sur un navire du capitaine Alonzo Carreto, et m'ayant donné l'ordre de les faire débarquer par numéros, et de les expédier ainsi, il s'en alla. Je me mis aussitôt à l'ouvrage; je fis débarquer et partir toutes les marchandises par ordre; mon maître alla les recevoir dans la ville de Saña, distante de Païta d'environ soixante lieues, et à la fin, je partis moi-même avec le dernier envoi.

Arrivé à Saña, mon maître me reçut avec beaucoup de tendresse, se montrant satisfait de la manière dont tout s'était passé par mes soins;

qui a la figure d'une couverture ronde, de trois à quatre aunes de long, si ennemi des hommes, que s'il en tombe un dans l'eau, il le couvre aussitôt, et l'entortille si bien qu'il le fait périr, sans lui laisser faire usage de ses mains et de ses pieds pour se sauver.

il me fit faire aussitôt deux bons habillemens, un noir et un de couleur, et me combla de bons traitemens. Il me mit dans une boutique à lui avec une grande quantité de marchandises de diverses espèces dont la valeur s'élevait à plus de cent trente mille piastres, en me donnant par écrit dans un livre les prix auxquels chaque chose devait être vendue. Il me laissa deux esclaves pour mon service et une négresse pour la cuisine, et m'accorda trois piastres pour la dépense journalière. Cela réglé, il fit charger le reste de ses marchandises, et les conduisit à la ville de Truxillo, distante de trente-deux lieues.

Il me laissa aussi écrits dans le même livre les noms des personnes à qui je pouvais donner des marchandises à crédit, comme lui étant particulièrement connues, et jusqu'à quelle valeur. Il y nota spécialement doña Beatriz de Cardenas, dame dont il faisait grand cas. Je restai donc à Saña, dans ma boutique, vendant selon ses instructions, touchant les prix de toutes choses que j'écrivais sur son livre par jour, mois, année, espèce, poids et mesures et noms des acheteurs, de la même manière que les cho-

ses vendues à crédit. Doña Beatriz commença à venir prendre des étoffes, et finit par user si largement de la permission, qu'il me vint quelques doutes. Sans lui en témoigner aucun, j'écrivis tout à mon maître en détail. Il me répondit que c'était bien, et que pour cette dame, me demanderait-elle la boutique entière, je pouvais la lui livrer. Je gardai cette lettre, et ne fis plus de difficulté.

Qui m'aurait dit que cet état tranquille devait durer si peu, et que je devais si vite passer à de grandes peines! J'étais un jour de fête à la comédie, sur un siége que j'avais pris, quand, sans plus d'attention, un certain Reyès vint se placer devant moi si près qu'il m'empêchait de voir. Je lui demandai de s'écarter un peu; il me répondit impertinemment, et moi à lui. Il me dit alors de m'en aller, sinon qu'il me couperait la figure. Me trouvant sans autre arme qu'une dague, je m'en allai plein de dépit, et quelques amis, qui s'en aperçurent, me suivirent et m'apaisèrent. Le lendemain matin, tandis que j'étais à vendre dans ma boutique, Reyès passa et repassa devant la porte. Je m'en aperçus, je fermai la boutique, je pris un couteau, et j'allai

chez un barbier où je le fis repasser comme une scie; puis, je pris mon épée, qui fut la première que je ceignis. Je vis Reyès qui se promenait avec un autre devant l'église. Je fus à lui par derrière, et je lui dis : « Holà, seigneur Reyès! » Il se retourna et dit : « Que voulez-vous? » Je lui dis : « Voilà la figure qu'on coupe », et je lui donnai avec le couteau une estafilade de dix pouces (1). Il jeta les mains à sa blessure; mais son ami tira son épée et s'en vint sur moi, et moi sur lui avec la mienne. Nous nous attaquâmes, et je lui portai un coup de pointe dans le côté gauche, qui le traversa, et il tomba. J'entrai aussitôt dans l'église près de laquelle nous étions; mais au même instant y entra le corrégidor, don Mendo de Quiñones, de l'ordre d'Alcantara, qui m'en arracha en me traînant, et me conduisit à la prison, la pre-

(1) Cette espèce de blessures, que les spadassins appellent couper ou rayer la figure, et les matelots, peindre un *javeque* (espèce de vaisseau à voiles et à rames), passe entre eux pour un grand affront. La même chose arrive chez quelques autres nations de l'Europe, où les gens du peuple se servent, au lieu d'un couteau en scie, d'une monnaie de cuivre affilée.

mière où j'entrai (1) ; on m'y attacha des menottes, et on me jeta dans un cachot.

J'avisai aussitôt mon maître Juan de Urquiza qui se trouvait à Truxillo, à trente-deux lieues de Saña. Il vint sur-le-champ, parla au corrégidor, et fit d'autres démarches qui me valurent ma sortie de prison. Mais la cause fut continuée. On me restitua à l'église d'où j'avais été enlevé, après trois mois de procédure et de poursuites de l'évêque (2). La chose étant en cet état, mon maître me dit qu'il avait trouvé un moyen bien convenable pour moi de me tirer d'affaire, sans quitter le pays, et de sortir de la crainte qu'ils me tuassent ; et que c'était d'épouser doña Beatriz de Cardenas, dont la nièce était mariée à ce Reyès auquel j'avais coupé la figure, et qu'ainsi tout s'apaiserait. Il faut sa-

(1) Dans ce pays ; car elle y avait déjà passé un grand mois à Bilbao, selon qu'il est rapporté au chapitre 1er.

(2) Elle réclamait sans doute l'immunité ecclésiastique, par le moyen de l'évêque, et nous la verrons plus loin s'en servir dans d'autres cas pressans. Cette immunité, qui était alors illimitée en Espagne et en Amérique, a été réduite à de plus justes bornes, depuis le règne de notre bon monarque Charles III, qui a fait tant de bien à la nation espagnole pendant son mémorable règne.

voir que cette doña Beatriz de Cardenas était la maîtresse de mon maître, et qu'il cherchait à nous avoir paisiblement, moi pour son service, elle pour son plaisir. Il paraît même qu'ils s'étaient concertés ensemble à ce sujet, car depuis que je fus rendu à l'église, je sortais de nuit pour aller à la maison de cette dame; elle me comblait de caresses, et sous prétexte de la crainte de la justice, elle me demandait de ne pas retourner de nuit à l'église et de rester chez elle. Une nuit même, elle m'enferma, et me déclara qu'en dépit du diable il fallait que je couchasse avec elle; elle me pressa si fort, que je fus obligé d'employer la violence pour sortir. Je dis aussitôt à mon maître qu'il était inutile de parler davantage de ce mariage, parce que je ne le ferais pour rien au monde. A quoi il s'obstina pourtant, me promettant des monts d'or, et me faisant remarquer les charmes et les qualités de la dame, ainsi que l'arrangement de mon affaire, et d'autres convenances. Mais cependant je persistai à ce que j'avais dit. Mon maître, voyant ma décision, me proposa de passer à Truxillo avec ma boutique et le même emploi, ce que j'acceptai.

CHAPITRE IV.

De Saña elle passe à Truxillo. — Elle tue quelqu'un.

Je passai à la ville de Truxillo, évêché suffragant de Lima, où mon maître m'avait préparé une boutique. J'en pris possession, et je me mis à vendre de la même manière qu'à Saña, et avec un livre semblable, où j'inscrivais les ventes et les crédits. Il s'était passé deux mois environ, quand un matin, sur les huit heures, tandis que je payais dans ma boutique une traite de mon maître de vingt-quatre mille piastres, un nègre entra et me dit qu'il y avait à la porte des hommes qui paraissaient porter des boucliers. Cela me donna du souci, et je dépêchai le porteur de la traite qui me donna quittance. J'envoyai ensuite appeler Francisco Zeraïn, qui vint aussitôt, et reconnut en

entrant que trois hommes qui se trouvaient là étaient Reyès avec cet ami que je renversai d'un coup d'épée à Saña, et un autre. Nous sortîmes dans la rue, en chargeant le nègre de fermer la porte, et aussitôt ils se jetèrent sur nous. Nous les reçûmes, et nous nous mîmes à escarmoucher; mais presque aussitôt ma mauvaise étoile voulut que je portasse à l'ami de Reyès un coup de pointe, je ne sais où. Il tomba, et nous restâmes à batailler deux à deux, avec perte de sang de chaque part.

Dans ce moment arriva le corrégidor don Ordoño de Aguirre, avec deux records, et il mit la main sur moi. Francisco Zeraïn se servit de ses pieds pour gagner un lieu saint. Tandis que les records s'occupaient des autres, le corrégidor me menait lui-même en prison, et me demanda en chemin qui et d'où j'étais. Quand je lui eus dit Biscayen, il me dit en cette langue qu'en passant devant la cathédrale, je défisse la courroie par laquelle il me tenait attaché, et que je prisse asile. J'eus soin de le faire ainsi, et j'entrai dans la cathédrale, lui restant à crier et menacer. Réfugié là, j'avisai mon maître qui était à Saña. Il vint aussitôt, et se mit à traiter de

mon élargissement; mais il n'en trouva pas moyen, parce qu'on ajouta je ne sais quelles circonstances à l'homicide, ce qui le fit résoudre à ce que je passasse à Lima. Je lui rendis mes comptes; il me fit deux habillemens, me donna deux mille six cents piastres avec des lettres de recommandation, et je partis.

CHAPITRE V.

Elle va de Truxillo à Lima.

Parti de Truxillo, après avoir fait plus de quatre-vingts lieues, j'entrai à Lima, capitale de l'opulent royaume du Pérou, qui comprend cent deux villes d'Espagnols, outre plusieurs bourgs, vingt-huit évêchés et archevêchés, cent trente-six corrégidors, et les audiences royales de Valladolid, Grenade, Charcas, Quito, Chili et la Paz. Lima a un archevêque, une église cathédrale semblable à celle de Séville, quoique un peu moins grande, avec cinq dignités, dix canonicats, six rations entières et six demies, quatre cures, sept paroisses, douze couvens de moines et de religieuses, huit hôpitaux, un ermitage, une université, une inquisition (et une autre à Carthagène). Elle a un vice-roi, une audience royale qui gouverne le

reste du Pérou, et d'autres grandeurs et magnificences (1). Je remis mes lettres de recommandation à Diego de Solarte, marchand très riche, qui est aujourd'hui consul-général à Lima, auquel m'avait adressé mon maître Juan de Urquiza. Il me reçut dans sa maison avec beaucoup de bonne grace et d'affabilité, et peu de jours après, il me remit sa boutique, me signalant six cents piastres par an, et je fis ma besogne à son entière satisfaction.

Au bout de neuf mois, il me dit de chercher une condition autre part, et la cause en fut qu'il avait chez lui deux jeunes filles, sœurs de sa femme, avec lesquelles, et surtout avec une qui me prit davantage en affection, j'avais coutume de jouer et de batifoler. Un jour que je me peignais sur l'estrade, couché à ses côtés et lui

(1) Cette grande province, qui était dans ce temps comme la décrit la *Monja Alferez*, se divisa depuis en trois vice-royautés et une présidence indépendante. Les vice-royautés furent celles du Pérou, de Santa-Fé et de Buénos-Ayres, et la présidence, celle du Chili, qui devint plus tard indépendante du gouvernement de Lima, à l'exception de la place de Valdivia et des îles de Chiloë et Juan Fernandez, qui recevaient dernièrement leurs garnisons et leurs revenus de la capitale.

caressant les jambes (1), le père se mit par hasard à une fenêtre, d'où il nous vit, et l'entendit qui me disait de m'en aller au Potosi pour chercher de l'argent, et que nous nous marierions. Il se retira, m'appela un instant après, me demanda mes comptes, me renvoya, et je m'en allai.

Je me trouvais sans emploi, et loin de toute faveur. On levait alors six compagnies pour le Chili; je me présentai, j'entrai comme soldat dans l'une d'elles, et je reçus aussitôt deux cent quatre-vingts piastres pour mon enrôlement. Mon maître Diego de Solarte, qui le sut, en eut beaucoup de regrets, car il paraît qu'il n'avait pas agi tout de bon. Il offrit de faire des démarches auprès des officiers pour me faire effacer du cadre, et de rendre l'argent que j'avais reçu. Mais je ne voulus pas y consentir, disant que mon inclination était de voir et de courir le monde. Enfin, ma place prise dans la compagnie

(1) Ce n'est pas, comme on le verra plus loin, la seule fois que cette femme singulière montre le caprice d'amouracher des filles ; soit qu'elle se fît illusion jusqu'à se croire homme, soit qu'elle se servît de cette ruse pour mieux cacher son véritable sexe.

du capitaine Gonzalo Rodriguez, je partis de Lima, en troupe de seize cents hommes commandés par le mestre-de-camp Diego Bravo de Sarabia, pour la ville de la Conception, distante de cinq cent quarante lieues.

CHAPITRE VI.

Elle arrive à la Conception du Chili, et y trouve son frère. — Elle passe à Païcabi, se trouve à la bataille de Valdivia, gagne une enseigne, se retire au Nacimiento, va à la vallée de Puren, revient à la Conception, tue deux personnes et son propre frère.

Nous arrivâmes au port de la Conception, après vingt jours de traversée. C'est une ville passable, avec le titre de *noble* et *loyale;* elle a un évêque. Nous fûmes bien reçus à cause du manque de troupes qui se faisait sentir au Chili. Le gouverneur Alonzo de Ribera (1) donna aus-

(1) Ce célèbre gouverneur était, à ce qu'assurent Ovalle, Funès et autres historiens de l'Amérique, un soldat vaillant, aguerri, qui s'était illustré dans les guerres de Flandre et d'Italie, et que ses grandes qualités avaient fait envoyer depuis l'Espagne pour gouverner le royaume de Chili, dans les circonstances pressantes où se trouvait cette province, vers l'année 1605 où il y arriva. Mais s'étant

sitôt l'ordre de nous faire débarquer, et cet ordre fut apporté par son secrétaire le capitaine Miguel de Erauso. Dès que j'entendis son nom, je me réjouis, et je vis que c'était mon frère; car quoique je ne l'eusse jamais connu, puisqu'il était parti de Saint-Sébastien pour l'Amé-

marié dans ce pays, sans l'autorisation du roi, avec une dame nommée Aguilera, il fut destitué de sa place, et envoyé au gouvernement de la province de Tucuman. Son prédécesseur don Alonzo Garcia Remon lui succéda au gouvernement du Chili.

Ribera resta au Tucuman jusqu'en 1611. Il y fonda la ville de San-Juan de la Ribera, dans la vallée de Londres, et incorpora celle de Madrid-de-las-Juntas avec celle d'Esteco, qu'il transporta à une position plus avantageuse. Ce fut aussi ce grand homme qui abolit, dans le Tucuman, le service personnel des Indiens, et qui fonda le collége conciliaire de Loreto, premier établissement littéraire qu'eût ce pays, dont il quitta le gouvernement au regret général des naturels, qu'il traitait avec habileté, droiture et justice. Ce ne fut qu'en 1612 qu'il prit pour la seconde fois les rênes du gouvernement du Chili, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. On ne sait à laquelle de ces deux époques de Ribera se rapporte ici la *Monja Alferez*, mais il est à croire que c'est celle de 1605, car nous la verrons plus loin citer le gouverneur Garcia Remon, lequel, comme on l'a dit, gouverna aussi deux fois le Chili, la première, avant Ribera, et la seconde, après le premier gouvernement de celui-ci.

rique lorsque j'avais deux ans, j'avais connaissance de lui, sinon de sa résidence. Il prit la liste des troupes et les passa en revue, demandant à chacun son nom et son pays. Quand il vint à moi, et entendit mon nom et mon pays, il jeta la plume, m'embrassa, et me fit aussitôt des questions sur son père, sa mère, ses sœurs, et sa petite sœur Catalina la religieuse. J'y répondis de mon mieux, sans me découvrir, et sans qu'il devinât rien. Il acheva sa revue, et quand il eut fini, il m'emmena dîner à sa maison, et je m'assis à table. Il me dit que la garnison de Païcabi (1), où je devais aller, était de mauvaise ressource pour les soldats, et qu'il parlerait au gouverneur pour obtenir mon changement. Après dîner, il monta chez le gouverneur, me menant avec lui. Il lui rendit compte des gens qui venaient, et lui demanda, comme faveur, de faire changer de compagnie à un jeune homme qui arrivait de son pays, le seul qu'il eût vu depuis qu'il l'avait quitté. Le gou-

(1) Bourg d'Indiens, situé sur la côte et à l'embouchure du fleuve Tucapel, près de l'endroit où les sauvages de l'Arauco massacrèrent Pedro de Valdivia, conquérant du Chili.

verneur me fit entrer, et en me voyant, je ne sais pourquoi, dit qu'il ne pouvait me faire changer. Mon frère en fut piqué, et sortit. Un moment après, le gouverneur rappela mon frère et lui dit qu'il en serait comme il l'avait désiré.

Les compagnies s'en allèrent, et je restai avec mon frère, comme son soldat, pendant près de trois ans, mangeant à sa table et sans qu'il se doutât de rien. J'allai quelquefois avec lui chez une dame qu'il avait pour maîtresse, et j'y allai aussi quelques autres fois sans lui. Il parvint à le savoir, en prit ombrage, et me dit de n'y plus retourner. Il m'épia et me surprit une autre fois; il m'attendit, et, comme je sortais, m'attaqua à coups de plat d'épée, et me blessa à une main. Je fus obligé de me défendre; au bruit accourut le capitaine don Francisco de Aïllon, qui nous sépara. Cependant j'entrai dans l'église de San-Francisco par crainte du gouverneur, qui était sévère, et qui le fut en ceci, car, bien que mon frère intercédât en ma faveur, il alla jusqu'à m'exiler à Païcabi, et je fus obligé de m'en aller à ce port, où je restai trois ans.

Il fallut donc aller à Païcabi, où j'eus à souf-

frir bien des peines pendant trois ans, après avoir auparavant mené une joyeuse vie. Nous étions sans cesse les armes à la main pour repousser les agressions des Indiens du pays, et finalement le gouverneur Alonzo de Sarabia (1) y vint avec toutes les compagnies du Chili. Nous nous réunîmes à lui, et nous nous trouvâmes rassemblés, dans la plaine de Valdivia, cinq mille hommes, avec beaucoup d'incommodité. Les Indiens prirent et saccagèrent Valdivia. Nous allâmes à leur rencontre, et nous leur livrâmes trois ou quatre combats où ils furent toujours maltraités et mis en fuite. Mais à la dernière fois, ayant reçu du renfort, ils nous menèrent mal, nous tuèrent beaucoup de monde et d'officiers, entre autres mon *alferez*, et enlevèrent le drapeau. Le voyant emporter, nous partîmes après, moi et deux soldats à cheval, au milieu d'une grande multitude, renversant,

(1) Ce gouverneur ne se trouve pas sur la liste que donne Alcedo, dans son Dictionnaire Géographique d'Amérique, ni à cette époque dans l'Histoire du Chili de Ovalle. Il est à supposer qu'il y a eu changement de nom, et que c'était Alonzo Garcia Remon que nous trouverons mentionné plus loin dans cette Histoire.

frappant et recevant des coups. Bientôt un de nous trois tomba mort. Nous continuâmes à deux, et nous arrivâmes jusqu'au drapeau. Mon camarade fut alors renversé d'un coup de lance, et je reçus une blessure à la jambe; mais je tuai le cacique qui emportait le drapeau, et je le repris; puis je piquai des deux, renversant, frappant et tuant une foule d'ennemis, mais blessé moi-même, et percé de trois flèches et d'une lance dans l'épaule gauche, dont je souffrais beaucoup. Enfin, je regagnai les nôtres, et je tombai aussitôt de cheval. Plusieurs accoururent à moi, et entre autres mon frère, que je n'avais pas encore vu, ce qui me fut d'une grande consolation. On me guérit, et nous restâmes campés neuf mois en cet endroit. Au bout de ce temps, mon frère obtint du gouverneur l'enseigne que j'avais gagnée, et je fus fait *alferez* de la compagnie de Alonzo Moreno, qu'on donna peu après au capitaine Gonzalo Rodriguez, le premier capitaine que j'eus, ce qui me fit grand plaisir.

Je fus *alferez* cinq ans (1), et me trouvai à la

(1) Don José de Sabau y Blanco, dans la continuation

bataille de Puren, où mon capitaine fut tué, et je restai à la tête de la compagnie environ six mois, pendant lesquels j'eus plusieurs rencontres avec l'ennemi, et reçus plusieurs coups de

des Tables chronologiques de l'histoire d'Espagne, arrivant à l'année 1608, dit ce qui suit: « Les Indiens d'Arauco « se révoltèrent de nouveau dans le royaume du Chili, et « ne furent soumis qu'après plusieurs batailles. La princi- « pale se donna dans la vallée de Puren, où les Indiens, « commandés par Carapolican (le second), attaquèrent les « Espagnols avec tant d'intrépidité, qu'ils les firent recu- « ler, et en tuèrent beaucoup, jusqu'à ce que Francisco « Perez Navarrete, capitaine de beaucoup de valeur, les « ranima, en tuant d'un coup de lance le général des enne- « mis, et arracha la victoire à ceux-ci, qui prirent enfin « la fuite, laissant le champ de bataille couvert de morts. « Dans tous ces combats se trouva Catalina de Arauzo, « naturelle de Saint-Sébastien, dans la province de Gui- « puzcoa, qui guerroyait en habit de soldat, parvint au « grade d'*alferez*, et revint ensuite à Madrid demander « celui de capitaine. Par le témoignage de ses chefs, elle « justifia s'être trouvée toujours dans les premières ren- « contres, et avoir attaqué l'ennemi avec la plus brillante « valeur. Les blessures qu'elle portait sur tout le corps, « justifiaient pleinement ces relations. » Il résulte de là que cette bataille fut livrée, à ce qu'on croit, dans l'année 1608, ce qui est d'accord avec l'ordre chronologique suivi depuis le commencement du manuscrit de cette histoire, mais non avec l'acte de baptême et les documens du

flèches. Dans une de ces occasions, je me rencontrai avec un chef d'Indiens, déjà chrétien, nommé don Francisco Quispiguancha, homme riche, qui nous tenait sans cesse en alarmes. Nous combattîmes ensemble, je le renversai de cheval, il se rendit, et je le fis aussitôt pendre à un arbre, chose qui déplut au gouverneur, parce qu'il voulait l'avoir vivant. On dit que c'est pour cela qu'il ne me donna pas la compagnie, et qu'il la donna au capitaine Casadevante, me réformant et me renvoyant à la première occasion. Les troupes se retirèrent de là, chaque compagnie à sa garnison, et je passai au Nacimiento (1) (Noël), bon seulement par le nom, et dans tout le reste une mort, obligé d'avoir à toute heure les armes à la main. J'y restai peu de jours, parce que le mestre-de-camp Alvaro Nu-

couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux, où, comme on l'a déjà dit, elle entra à quatre ans, et dont elle s'enfuit à quinze.

(1) La ville et forteresse du Nacimiento, située de l'autre côté du fleuve Biobio, fut brûlée et détruite par les Indiens d'Arauco, en 1601. Au temps dont parle la *Monja Alferez*, il n'y avait plus que quelques baraques pour les soldats, défendues par un fossé.

ñez de Pineda vint presque aussitôt avec ordre du gouverneur de tirer des garnisons jusqu'à huit cents hommes à cheval, pour la vallée de Puren, parmi lesquels je fus, avec d'autres officiers et capitaines. Arrivés là, nous fîmes de grands ravages pendant six mois, dévastant et brûlant les moissons. Ensuite le gouverneur Alonzo de Ribera me donna permission de retourner à la Conception, et je repris ma place dans la compagnie de Francisco Navarrete, où je me tins.

La fortune jouait avec moi, changeant mon repos en désastres. J'étais tranquille à la Conception, et me trouvant un jour au corps de garde, j'entrai avec un *alferez* de mes amis dans une maison de jeu qui se trouvait près de là. Nous nous mîmes à jouer, la partie s'échauffa, et dans une dispute qui s'éleva, il me dit, devant beaucoup de monde qui nous entourait, que je mentais comme un cocu. Je tirai mon épée, et lui enfonçai dans la poitrine. Aussitôt tant de personnes me tombèrent dessus, et tant d'autres entrèrent au bruit, que je ne pouvais remuer. J'étais surtout retenu par un adjudant. L'auditeur-général Francisco de

Parraga entra, et me saisit aussi fortement. Il me secouait, me faisant je ne sais quelles questions, et je disais que je répondrais devant le gouverneur. Sur cela mon frère entra, et me dit en biscayen que je tâchasse de sauver ma vie. L'auditeur me prit par le collet de mon pourpoint; moi, la dague à la main, je lui dis de me lâcher. Il me secoua de nouveau; je lui portai un coup qui lui traversa les joues; il me tenait encore; je lui en portai un second, et il me lâcha. Je tirai mon épée, une foule m'attaqua, je me retirai vers la porte; il y avait quelque obstacle, je le surmontai, je sortis, j'entrai dans l'église San-Francisco qui est tout près de là, et j'y appris que l'*alferez* et l'auditeur étaient morts. Le gouverneur Alonzo Garcia Remon (1) accourut aussitôt, fit cerner l'église par des soldats, et la tint de cette manière six mois entiers. Il publia un ordre où il promettait une récompense à qui me livrerait prisonnier, et par lequel il

(1) Cette seconde mention du gouverneur Alonzo Garcia Remon, qui succéda, comme on l'a dit, à Ribera, prouve que l'occasion où la *Monja Alferez* cite celui-ci pour la première fois, se rapporte à l'époque de son premier gouvernement.

défendait de me laisser embarquer à aucun port, il avisa les garnisons et les places fortes, et fit d'autres diligences ; jusqu'à ce qu'enfin, avec le temps qui guérit tout, cette rigueur se calma, les intercessions se firent écouter, on ôta les gardes, je commençai à respirer, quelques amis se trouvèrent qui me rendirent visite, et l'on finit par convenir de la pressante provocation que j'avais reçue d'abord, et de l'enchaînement des circonstances de l'affaire.

Dans ce temps, et parmi d'autres personnes, vint me voir un jour l'*alferez* don Juan de Silva, mon ami, qui me dit avoir eu quelques démêlés avec don Francisco de Rojas, de l'ordre de Saint-Jacques, et l'avoir défié pour cette nuit à onze heures, chacun devant amener un ami, et qu'il n'en avait pas d'autre pour cette affaire que moi. Je restai d'abord indécis, craignant qu'il n'y eût là quelque embûche préparée pour me prendre. Lui, qui s'en aperçut, me dit : « Si cela ne vous convient pas, qu'il n'en soit rien ; j'irai seul, car je ne confierai mon côté à personne autre. » Je lui répondis : « A quoi le voyez-vous? ». Et j'acceptai.

Dès que l'angelus sonna, je sortis du couvent

et m'en allai chez lui. Nous soupâmes et nous causâmes jusqu'à dix heures. Quand elles sonnèrent, nous prîmes nos épées et nos manteaux, et nous nous rendîmes au lieu du rendez-vous. L'obscurité était si grande que nous ne nous voyions pas les mains. Je convins avec mon ami, pour ne pas nous méconnaître, en cas d'événement, de nous attacher chacun un mouchoir de poche au bras. Les deux autres arrivèrent, et l'un, que nous reconnûmes à la voix pour don Francisco de Rojas, dit : « Don Juan de Silva! » Don Juan répondit : « Me voici. » Ils mirent tous deux l'épée à la main, tandis que nous étions arrêtés, l'autre et moi. Ils joignirent le fer, et je m'aperçus promptement que mon ami venait de recevoir un coup dans le corps. Je me mis aussitôt à son côté, et au même instant, l'autre se mit au côté de don Francisco. Nous nous battîmes ainsi deux à deux, et bientôt tombèrent don Francisco et don Juan. Nous continuâmes, mon adversaire et moi, à batailler. Je lui portai un coup de pointe sous le téton gauche, comme il parut depuis, traversant un double justaucorps de buffle, et il tomba. « Ah! traître, s'écria-t-il, tu m'as tué. »

Ne l'ayant pas reconnu à la voix, je lui demandai qui il était. Il répondit : « Le capitaine Miguel de Erauso. » Je restai stupéfait. Il demandait à grands cris confession, et les autres la demandaient aussi. Je fus en courant à San-Francisco, et j'envoyai deux religieux qui les confessèrent tous. Les deux premiers expirèrent bientôt. Mon frère fut porté à la maison du gouverneur dont il était secrétaire de guerre. On amena un médecin et un chirurgien pour le guérir, et qui firent ce qu'ils purent. On fit à la hâte une enquête, lui demandant quel était son meurtrier. Il voulait un peu de vin, et le docteur Robledo refusait, disant que ce n'était point convenable. Il insista, sans que le docteur voulût céder. Il dit alors : Vous êtes plus cruel pour moi que l'*alferez* Diaz », et un instant après il expira.

Le gouverneur accourut pour cerner le couvent, et s'y jeta même avec sa garde. Les moines lui résistèrent, ayant à leur tête leur provincial Fray Francisco de Otalora, qui demeure aujourd'hui à Lima. La dispute fut chaude, et quelques moines résolus allèrent jusqu'à lui dire qu'il y fît bien attention, car s'il entrait dans le couvent, il n'en sortirait plus ; ce qui le fit

désister de sa demande et partir, laissant des gardes. Le capitaine Miguel de Erauso étant mort, on l'enterra dans ce couvent de San-Francisco, moi le voyant depuis le chœur, Dieu sait avec quelle affliction! Je restai là huit mois, tandis qu'on poursuivait le procès en révolte, sans que l'affaire donnât lieu à une comparution. Enfin une occasion se trouva, avec le secours de don Juan Ponce de Léon, qui me donna un cheval, des armes, et le moyen de sortir de la Conception, et je partis pour Valdivia et le Tucuman.

CHAPITRE VII.

Elle part de la Conception pour le Tucuman.

Je commençai à cheminer tout le long de la côte, souffrant de grandes fatigues et le manque d'eau, car je n'en trouvai point dans tous ces parages. Je rencontrai en chemin deux autres soldats de mauvaise marche (1), et nous continuâmes ensemble, déterminés à mourir plutôt que de nous laisser prendre. Nous avions des chevaux, des armes à feu, des armes blanches, et la haute providence de Dieu. Nous nous mîmes à gravir la Cordilière par une pente de plus de trente lieues, sans rencontrer dans cet espace, ni dans trois cents lieues que nous fîmes, une bouchée de pain, et rien autre chose qu'un peu d'eau bien rarement, quelques herbes,

(1) C'est-à-dire, fugitifs comme elle pour quelques délits.

quelques petits animaux, quelques racines qui nous servaient de nourriture, et quelques Indiens qui fuyaient (1). Nous fûmes obligés de tuer un de nos chevaux pour le manger et en emporter les pièces, mais nous ne lui trouvâmes que la peau et les os. De la même manière, et en cheminant peu à peu, nous tuâmes les deux autres, restant à pied et pouvant à peine nous soutenir. Nous entrâmes daus une terre froide tellement que nous gelions. Nous aperçûmes deux hommes appuyés à une roche, ce qui nous causa une grande joie; nous accourûmes à eux, les saluant avant d'arriver, et leur demandant ce qu'ils faisaient là; ils ne répondirent point. Nous approchâmes, et ils étaient morts, gelés, la bouche ouverte comme s'ils eussent ri, ce qui nous fit une horrible peur (2).

(1) Dans la Cordilière des Andes, une des plus hautes et des plus âpres de la terre, et qui est par conséquent couverte en grande partie de neiges éternelles, non seulement on ne trouve pas vestige de végétation, mais même aucun animal, sinon quelques renards et quelques chameaux d'une espèce nommée *Guanacos*.

(2) Quand on faisait le trafic des nègres dans cette partie de l'Amérique, c'était Buenos-Ayres qui en fournissait le Chili et le Pérou, en les faisant passer par la Cordilière

Nous passâmes outre, et la troisième nuit après, en nous couchant contre une roche, un des nôtres, n'en pouvant plus, expira. Nous continuâmes à deux, et le lendemain, vers les quatre heures du soir, mon camarade se laissa tomber en pleurant, ne pouvant plus marcher, et expira. Je trouvai dans sa poche huit piastres, et je continuai mon chemin, sans savoir par où, chargé d'une arquebuse et d'un morceau de cheval qui me restait, attendant le même sort que mes compagnons. On peut juger de mon affliction, fatiguée que j'étais, sans chaussure et les pieds déchirés. Je m'assis contre un arbre et me mis à pleurer, et je crois que ce fut la première fois de ma vie. Je récitai le rosaire, me recommandant à la très sainte Vierge et au glorieux saint Joseph, son époux. Je me reposai un peu, puis me relevai, et me remis à marcher; et il me semble que je sortis alors du royaume du

des Andes. Quelques uns de ceux qui mouraient dans ce pénible trajet, restaient d'une année à l'autre dans la position que donne à ces deux morts doña Catalina. J'en ai vu moi-même quelques uns, en 1809, quand je fis, par terre, le voyage de Buenos-Ayres au Chili pour passer à Lima.

Chili pour entrer dans celui de Tucuman, ce que je reconnus à la température (1).

Je continuai ma route, et le lendemain matin, rendue par terre de faim et de fatigue, je vis venir deux hommes à cheval. Je ne sus si je devais me réjouir ou m'affliger, ne sachant s'ils étaient gens de paix ou caraïbes, et je tentai vainement d'apprêter mon arquebuse. Ils approchèrent, et me demandèrent où j'allais par un chemin si peu fréquenté. Je les reconnus alors pour chrétiens, et je vis le ciel ouvert. Je leur dis que je m'étais perdu, que je ne savais où j'étais, et que j'étais rendu, mort de faim et sans forces pour me lever. Ils eurent pitié de me voir ainsi, mirent pied à terre, me donnèrent à manger de ce qu'ils portaient, me posèrent sur un cheval, et me conduisirent à une ferme, distante de trois

(1) Dès qu'elle arriva à un endroit où il y avait des arbres, elle dut sentir une différence notable dans la température, car elle avait traversé la Cordilière. Mais en descendant un peu plus vers la plaine, elle devait y trouver non seulement une bonne température, mais même de la chaleur, et c'est ce qu'elle fait entendre. Sur les revers des Cordilières de l'Amérique, on trouve à très peu de distance trois ou quatre températures distinctes, comme il arrive dans les environs des célèbres coteaux du Potosi.

lieues, où ils me dirent qu'était leur maîtresse, et où nous arrivâmes vers les cinq heures du soir.

La dame était une métis, fille d'un Espagnol et d'une Indienne, veuve, bonne femme, qui, voyant et apprenant mon malheur et mon abandon, prit pitié de moi, me reçut bien, et, pleine de compassion, me fit aussitôt coucher dans un assez bon lit, me donna bien à souper, et me laissa dormir, ce qui me rendit la vie. Le lendemain matin elle me fit bien déjeuner, me donna un bon habit de drap, car j'étais presque nu, et continua ainsi à me combler de soins et de bons traitemens. Elle était à son aise, et possédait de grands troupeaux, et comme bien peu d'Espagnols visitent ces contrées, il paraît qu'elle prit envie de moi pour une fille qu'elle avait. Au bout de huit jours, la bonne femme me dit que je restasse chez elle pour gouverner sa maison. Je montrai mettre un grand prix à la grace qu'elle me faisait, dans ma misère, et j'offris de la servir en tout ce qui était en mon pouvoir. Peu de jours après, elle me fit entendre qu'elle trouverait bon que j'épousasse sa fille, qui demeurait avec elle, laquelle était noire

et laide comme un diable, et très opposée à mon goût, qui fut toujours pour les jolies figures (1). Je lui témoignai une grande joie de recevoir tant de bien sans le mériter, et je me mis à ses pieds pour qu'elle disposât de moi comme de chose conquise. Je commençai à la servir du mieux que je pus, je m'habillai galamment, et elle me livra franchement sa maison et sa fortune. Au bout de deux mois, nous allâmes au Tucuman pour y effectuer le mariage; j'y restai deux autres mois, remettant la cérémonie sous divers prétextes, jusqu'à ce que, ne pouvant plus reculer, je pris une mule et partis. Jamais ils ne m'ont revu.

Il m'arriva dans ce temps au Tucuman une autre aventure de la même espèce. Dans les deux mois que j'y restai, amusant mon Indienne, je fis par hasard connaissance avec le secrétaire de l'évêque, qui me fêta, me reçut plusieurs

(1) Déjà, dans une autre note, on a indiqué l'inclination singulière de cette femme étrange, qui, même en parlant de bonne foi à ses lecteurs, paraît vouloir pousser sa manie de passer pour homme jusqu'à affecter une passion décidée pour le beau sexe.

fois dans sa maison, où nous jouions, et finit par m'introduire aussi dans celle de don Antonio de Cervantès, chanoine de cette église, et proviseur de l'évêque. Celui-ci me prit aussi en amitié, me caressa, m'invita plusieurs fois à dîner, et finit par me déclarer qu'il avait chez lui une nièce, jeune fille de mon âge, avec de bonnes qualités et une forte dot, et qu'il trouvait bon de me la dônner en mariage, parce que je lui avais plu. Je me montrai très reconnaissant de la faveur, et prêt à obéir. Je vis la jeune fille, qui me sembla bien; elle m'envoya un bel habit de velours, douze chemises, six paires de chausses de drap, des cols de toile de Hollande, une douzaine de mouchoirs, et deux cents piastres dans une bourse; et cela en présent, par pure galanterie, sans qu'il s'agît nullement de dot. Je reçus tout cela avec grande joie, et fis une réponse du mieux que je sus, remettant à ma visite pour lui baiser la main et me mettre à ses pieds. Je cachai ce que je pus à l'Indienne, et pour le reste je lui fis entendre que c'était pour solenniser mon mariage avec sa fille, que ce gentilhomme, qui le savait et m'estimait beaucoup, m'avait fait ce présent. Les choses en

étaient là, quand je montai sur ma mule et disparus. Je n'ai jamais su ce que devinrent la négresse et la proviseure.

CHAPITRE VIII.

Elle part du Tucuman pour le Potosi.

Parti du Tucuman, comme je l'ai dit, je me dirigai vers le Potosi, qui en est à cinq cent cinquante lieues, et je mis plus de trois mois à les faire, cheminant dans des terres froides et dépeuplées pour la plupart. Je rencontrai, presque au départ, un soldat qui allait de ce côté; je m'en réjouis, et nous marchâmes ensemble. Peu après, nous vîmes sortir de quelques masures qui étaient sur le chemin, trois hommes avec des fusils, qui nous demandèrent ce que nous portions. Il n'y eut pas moyen de les retenir, ni de leur faire croire que nous n'avions rien à donner. Il fallut mettre pied à terre, et faire résistance. Nous tirâmes les uns sur les autres; ils nous manquèrent, deux d'entre eux

tombèrent et le troisième s'enfuit. Nous reprîmes nos montures, et nous continuâmes.

Finalement, après avoir beaucoup marché et souffert bien des fatigues, nous arrivâmes, au bout de plus de trois mois, au Potosi. Nous y entrâmes sans connaître personne, et chacun de nous tira de son côté pour faire ses diligences. Je fis rencontre de Juan Lopez de Arguijo, l'un des échevins de la ville de la Plata, province de Las Charcas, et je m'arrangeai avec lui en qualité de camérier, ce qui est comme majordome, aux gages de neuf cents piastres par an. Il me confia douze mille moutons de somme du pays (1), et quatre-vingts Indiens, et je partis avec eux pour la province de Las Charcas, où

(1) Le mouton du pays est le *Lama* (la llama), quadrupède indigène de l'Amérique méridionale, semblable au chameau, quoique beaucoup plus petit, et couvert d'une espèce de laine très longue. C'est un animal de somme, très doux, et le seul que les naturels du Pérou eussent réduit en domesticité avant la conquête. L'âpreté des montagnes du Pérou, et le manque de pâturages, rendent nécessaire pour les transports cet animal frugal et patient, quoique sa charge ne s'élève guère au delà de trois arrobes (75 livres), et que ses journées soient courtes et irrégulières.

mon maître se rendit aussi. A peine arrivés, mon maître eut avec quelques personnes certaines difficultés qui amenèrent des disputes, des emprisonnemens et des saisies, ce qui me décida à prendre congé de lui et à revenir.

Peu après mon retour au Potosi, arriva la révolte de Alonzo Ibañez. Le corrégidor don Raphaël Ortiz, de l'ordre de Saint Jean, rassembla quelques troupes contre les révoltés qui étaient plus de cent. J'en fis partie, et marchant contre eux, nous les rencontrâmes une nuit dans la rue Saint-Dominique. Le corrégidor demanda à haute voix : Qui vive ! les autres ne répondaient pas et se retiraient. Il répéta le même cri ; quelques uns répondirent alors : Liberté ! lui répliqua avec beaucoup d'autres : Vive le roi, et nous avançâmes sur eux à coups d'épées et de fusils, eux se défendant de la même manière. Nous les acculâmes dans une rue, tandis que d'autres les prenaient par derrière, et nous les chargeâmes de manière qu'ils se rendirent. Quelques uns échappèrent, mais on en prit trente-six, et entre autres leur chef Ibañez. Il y eut sept morts de leur côté, deux du nôtre, et de chaque part un grand nombre de blessés.

On donna la torture à quelques prisonniers, qui confessèrent avoir voulu s'emparer de la ville cette même nuit. On leva aussitôt trois compagnies de gens de Biscaye et des montagnes pour la garde de la ville, et au bout de quinze jours on les envoya tous à la potence, ce qui rétablit la tranquillité.

A quelque temps de là, pour ce que j'avais fait dans cette occasion ou dans d'autres, on me donna la charge d'adjudant du sergent-major, que j'occupai pendant deux ans. Ce fut pendant que j'étais ainsi employé au Potosí, que le gouverneur Pedro de Legui, de l'ordre de Saint-Jacques, donna l'ordre de lever des troupes pour aller au pays de *Los Chuncos* et du *Dorado*, à cinq cents lieues du Potosi, province occupée par des Indiens guerriers et riche en or et en pierreries (1). Le mestre-de-camp Bar-

(1) Il n'est pas facile de découvrir quels sont le pays et le fleuve dont elle parle ici. En tous cas, il ne semble pas qu'il soit question du pays de *Manua* ou *Coupa* de la Nouvelle-Estramadure, que rendirent célèbre parmi les nationaux et les étrangers les richesses imaginaires que lui supposaient les relations fabuleuses de Juan Martinez, et les impostures du prétendu Inca Boorquès. Les *Chuncos*

thelemy de Alba mit à exécution l'ordre de levée et de départ, et, pourvus de tout le nécessaire, nous partîmes du Potosi vingt jours après.

doivent être les *Chunchos*, nation barbare de la province de Tarma, dans le Pérou, sur le golfe que forment les fleuves Apurimac et Paucartambo; et le *Dorado*, la rivière San-Juan del Oro (Saint-Jean de l'Or), dans la province de Caravaya, au Pérou. Ce fut dans ces parages que des Espagnols fugitifs, des partis de Pizarre et d'Almagro, fondèrent une ville de ce nom. Ils y trouvèrent beaucoup de lavoirs d'or *, et s'étant enrichis, obtinrent leur grace du vice-roi don Antonio de Mendoza, en 1553, passèrent pour la plupart en Espagne, où ils reçurent de l'empereur Charles-Quint des honneurs et des récompenses. Mais abusant de ces faveurs, ils se divisèrent de nouveau, formèrent des partis, se détruisirent, et la florissante colonie, qui comptait déjà plus de trois mille habitans, fut réduite à rien. Sa position géographique doit être vers les 14° de latitude-sud, et 62° de longitude occidentale de Cadix. Les environs de ce fleuve ont de tous temps produit beaucoup d'or. C'est dans un de ses lavoirs que se trouva la fameuse *pepita* (morceau) d'or natif, la plus grande peut-être qu'ait produite la nature, et qu'on envoya en Espagne, sous le règne de Charles-Quint. Elle pesait plus de quatre arrobes (100 liv.). Tout porte à croire que c'est à ce pays que fut di-

* Endroits où se recueillent les paillettes d'or roulant dans le sable.

rigée l'expédition que rapporte doña Catalina. Il y a seulement quelque erreur dans la distance ; mais cette erreur peut appartenir au copiste, peu scrupuleux en fait de chiffres et de noms propres.

CHAPITRE IX.

Elle va du Potosi au pays des *Chuncos.*

Partis du Potosi pour le pays des *Chuncos*, nous arrivâmes à un village d'Indiens de paix, nommé Arzaga, où nous restâmes huit jours, et où nous prîmes des guides, ce qui ne nous empêcha pas de nous perdre, et de nous trouver dans une affreuse confusion sur des rochers glissans, d'où se précipitèrent cinquante mules chargées de provisions et de munitions de guerre, et douze hommes.

Après avoir pénétré plus avant, nous découvrîmes des plaines couvertes d'amandiers et d'oliviers comme ceux d'Espagne, et de divers arbres à fruit. Le gouverneur voulait qu'on semât dans cet endroit pour suppléer au manque de provisions qui se faisait sentir; mais les trou-

pes ne voulurent pas y consentir, disant que nous n'étions pas venus pour cultiver la terre, mais pour la conquérir, et pour ramasser de l'or, et que notre subsistance, nous la chercherions. Nous continuâmes, et le troisième jour nous découvrîmes un village d'Indiens, qui se mirent aussitôt en armes. Nous arrivâmes, et aux premiers coups d'arquebuse, ils s'enfuirent épouvantés, laissant quelques morts. Nous entrâmes dans le pays, sans avoir pu saisir un Indien de qui apprendre le chemin.

En revenant, le mestre-de-camp Barthelemy de Alba, fatigué de son casque, se l'ôta pour s'essuyer la sueur, et un démon de petit garçon d'environ douze ans, qui était, à la sortie du village, juché dans un arbre, lui tira une flèche qui lui entra dans l'œil et le renversa, tellement blessé qu'il expira le troisième jour. Nous mîmes le petit garçon en dix mille pièces.

Cependant les Indiens étaient revenus dans le pays au nombre de plus de dix mille. Nous revînmes à la charge avec tant de furie, et nous en fîmes un tel carnage qu'un ruisseau de sang coulait comme une rivière dans la place, et nous continuâmes à les poursuivre et à les tuer

jusqu'au delà du fleuve Dorado. Là, le gouverneur ordonna la retraite, et nous obéîmes bien à contre-cœur, car il y en avait qui avaient trouvé dans les maisons du pays plus de soixante mille piastres en poudre d'or, d'autres en trouvèrent en quantité sur le bord du fleuve, et en remplirent leurs chapeaux. Nous sûmes depuis que le reflux en laisse ordinairement de trois doigts sur la rive (1). Ce qui fit que nous demandâmes en grand nombre au gouverneur la permission de conquérir ce pays, et comme, pour des raisons qu'il avait sans doute, il la refusa, plusieurs de nous, et moi entre autres, nous sortîmes de nuit, et nous décampâmes. Arrivés en terre de chrétiens, chacun tira de son côté. Je m'en fus à Cenhiago (2), et de là à la province de *Las Charcas* avec quelques réaux

(1) Il y a sans doute quelque exagération à dire que le reflux laissait trois doigts de poudre d'or sur le rivage ; mais tout fait croire que, dans ces temps, on la recueillait en très grande quantité, suivant les relations dignes de foi que l'on conserve dans les archives du Pérou.

(2) C'est peut-être Santiago (Saint-Jacques), ville de la province de Chucuitos, par où elle devait passer, en venant du fleuve de l'or, pour aller à la Plata.

dans ma poche, que l'un après l'autre j'eus bientôt perdus (1).

(1) Ces réaux dont elle parle furent sans doute perdus au jeu, pour lequel doña Catalina fut toujours passionnée, comme elle le manifeste elle-même dans le cours de cette relation historique de sa vie.

CHAPITRE X.

Elle passe à la ville de la Plata.

Je passai à la ville de la Plata, et je m'accommodai avec le capitaine Francisco de Aganumen, Biscayen, riche entrepreneur de mines, avec lequel je restai quelques jours, et que je quittai pour certain démêlé que j'eus avec un autre Biscayen son ami. Je me réfugiai, pendant que je cherchais à me pourvoir, dans la maison d'une dame veuve, nommée Doña Catarina de Chavès, qu'on disait la plus considérable et la plus noble du pays, et qui, par le moyen d'un de ses gens avec qui je fis amitié, me permit de rester chez elle en attendant. Or, il arriva que le jeudi saint, cette dame, allant à ses stations, se rencontra dans l'église San-Francisco avec doña Francisca Marmolejo,

femme de don Pedro de Andrade, neveu du comte de Lémos, et sur quelques propos qui s'élevèrent entre elles au sujet des places, doña Francisca vint à frapper doña Catarina avec sa pantoufle, ce qui causa beaucoup de scandale, et rassembla une grande foule. Doña Catarina s'en fut à sa maison, ses parens et ses amis s'y rassemblèrent, et l'on traita l'affaire avec férocité. L'autre dame se tint à l'église, avec le même concours des siens, sans oser sortir, jusqu'à ce que son mari, don Pedro, vint la chercher, à la nuit close, accompagné du corrégidor, don Raphaël Ortiz de Sotomayor, chevalier de Malte (qui est aujourd'hui à Madrid), des alcaldes ordinaires et des gens du guet avec des torches allumées. On la tira de l'église pour la mener chez elle.

En passant dans la rue qui va de San-Francisco à la place, on entendit un bruit d'épées auquel accoururent le corrégidor, les alcaldes et leurs gens, laissant la dame seule avec son mari. Dans ce moment, un Indien passa, en courant du côté où le bruit se faisait entendre, et en passant contre doña Francisca de Marmolejo, il lui porta, avec un couteau ou un

rasoir, un coup sur le visage, qui le lui fendit du haut en bas, et il continua sa course : ce qui fut fait si vite, que le mari, don Pedro, ne s'en aperçut pas d'abord. Puis aussitôt commencèrent le tumulte, le vacarme, la confusion, et les coups d'épée, et les arrestations, et tout cela sans s'entendre.

Cependant l'Indien fut à la maison de doña Catarina, et lui dit en entrant : c'est fait. L'inquiétude fut ainsi continuant, et la crainte de grands malheurs. Il dut cependant résulter quelque chose des démarches de la justice, car le troisième jour, le corrégidor entra dans la maison de doña Catarina, et la trouva assise sur son estrade. Il lui fit prêter serment, et lui demanda si elle savait qui avait coupé la figure à doña Francisca Marmolejo ; elle répondit que oui. Il lui demanda alors qui est-ce ? elle répondit : « un rasoir et cette main. » Après cela, le corrégidor sortit, laissant des gardes.

On procéda à l'interrogatoire des gens de la maison. Quand ce fut le tour d'un Indien, on lui fit peur du *potro* (1), et le lâche déclara qu'il

(1) Espèce de cheval de bois sur lequel se donnait la question.

m'avait vu sortir de la maison avec un habit et une chevelure d'Indien que me donna sa maîtresse, que le rasoir fut apporté par Francisco Ciguren, barbier biscayen, enfin qu'il me vit rentrer, et qu'il m'entendit dire : c'est fait. On m'arrêta, on arrêta le barbier, et l'on nous mit étroitement en prison, bien séparés et éloignés l'un de l'autre. Quelques jours s'étaient passés ainsi, quand une nuit un alcalde de l'audience royale, qui avait poursuivi la cause, entra dans la prison, et fit donner la question au barbier, qui avoua bientôt ses affaires et celles d'autrui; après quoi l'alcalde vint à moi pour recevoir ma confession. Je niai complétement que je susse rien de l'affaire. Il me fit aussitôt déshabiller, et mettre sur le *potro*. Alors un procureur entra, alléguant que j'étais Biscayen, et qu'ainsi l'on ne pouvait me donner la question, à cause du privilége de ma province. L'alcalde n'en fit cas, et passa outre (1). La tor-

(1) Qu'un alcalde laïc ordinaire, sans entrailles, et livré à lui-même, commette un semblable attentat, passe encore; mais qu'un juge en titre foule aux pieds ses devoirs d'une manière si violente, en condamnant à l'atroce épreuve de la question deux personnes exceptées par la loi pour

ture commença, je restai ferme comme un chêne. Les questions continuaient et les tortures aussi, quand on apporta un billet de doña Catarina de Chavès, comme je le sus depuis, qu'on remit aux mains de l'alcalde. Il l'ouvrit, le lut, resta un moment à me regarder, et dit : « Qu'on ôte ce garçon de là. » On m'ôta du *potro* pour me ramener en prison, et l'alcalde retourna chez lui.

Le procès se suivit, je ne sais comment, jusqu'à ce que je vins à être condamné à dix ans de bannissement au Chili, sans solde, et le barbier à deux cents coups de fouets et six ans de galère. Nous fîmes appel de la sentence, mettant en jeu des compatriotes, et l'affaire se suivit, je ne saurais dire comment, jusqu'à ce qu'un jour un arrêt fut rendu par l'audience royale, qui m'acquittait et me renvoyait libre, ainsi que le barbier, et condamnait doña Francisca aux

privilége de noblesse, c'est ce qu'on ne peut comprendre sans lui supposer un intérêt peu digne d'un magistrat respectable. Pour prouver que celui-là ne l'était point, il suffit de la relation de la *Monja Alferez*, puisqu'un billet de doña Catarina de Chavès eut plus de pouvoir sur lui que la loi qui favorisait les accusés.

dépens. Ce sont de ces miracles qui arrivent souvent dans ces sortes d'affaires, surtout aux Indes, grace à la *belle industrie*.

CHAPITRE XI.

Elle passe au pays de *Las Charcas*.

Échappé à ce péril, je ne pus faire autrement que de m'absenter de la Plata; je passai au pays de *Las Charcas* (1), à seize lieues de là. J'y retrouvai l'échevin Juan Lopez de Arguijo, dont j'ai déjà parlé. Il me confia dix mille moutons du pays (lamas), pour faire avec eux des transports, et cent et tant d'Indiens. Il me remit aussi une grande quantité d'argent, pour que

(1) La province de Chayanta, qui se nomme aussi de *Las Charcas*, est un corrégiment (district) du Haut-Pérou, qui confine, au nord, avec la province de Cochabamba, au nord-est avec le corrégiment d'Oruro, à l'est avec la province de Yamparaez, au sud-est et au sud, avec celle de Porco, et à l'ouest, avec celle de Paria. Sa capitale, qui se nomme également Chayanta, est à seize lieues environ de la ville de la Plata.

j'allasse dans les plaines de Cochabamba acheter du blé, le faire moudre ensuite, et porter vendre la farine au Potosi, où elle manquait et se payait cher. J'allai, j'achetai huit mille fanègues à quatre piastres; je les chargeai sur les moutons; je m'en vins aux moulins de Guilcomayo; j'en fis moudre trois mille cinq cents, et je les portai au Potosi, où elles furent aussitôt vendues à des boulangers, à quinze piastres et demie. Je revins aux moulins, je trouvai moulu presque tout le reste, et des acheteurs pour le tout, que je vendis à dix piastres la fanègue. Je revins avec l'argent comptant retrouver mon maître à *Las Charcas*, lequel, voyant le grand profit, m'ordonna de retourner bientôt à Cochabamba recommencer l'opération.

En attendant, n'ayant rien à faire un jour de dimanche, j'entrai dans une maison de jeu de don Antonio Caldéron, neveu de l'évêque. Il y avait là le proviseur, l'archidiacre, et un marchand de Séville, marié dans le pays. Je m'assis pour jouer avec le marchand; le jeu courut, et à une levée, le marchand, qui était déjà piqué, dit « Je ponte. » Je lui répondis: « Que pontez-vous? » Il recommença à dire:

« Je ponte. » Je recommençai à répondre : « Que pontez-vous ? » Il frappa un coup avec un doublon, en disant : « Je ponte une corne. » Je lui dis : « Je la tiens, et celle qui vous reste. » Il jeta les cartes, tira sa dague, et moi la mienne. Les assistans nous saisirent et nous séparèrent, et la conversation changea. Quand la nuit fut bien close, je sortis pour retourner à la maison ; mais à quelques pas, au détour d'une rue, je donnai sur le marchand, qui tira son épée, et s'en vint à moi. Je tirai la mienne et nous nous joignîmes. Après quelques bottes, je lui portai un coup de pointe et il tomba. On accourut au bruit, et la justice, qui accourut aussi, voulut me prendre ; je résistai et je reçus deux blessures, mais en me retirant, j'atteignis une église, la cathédrale. J'y restai quelques jours, avisé de mon maître de prendre garde à moi. Enfin, une nuit, après m'être assuré de l'occasion et du chemin, je me sauvai à Piscobamba.

j'allasse dans les plaines d
ter du blé, le faire mou ...E XII.
vendre la farine au P
se payait cher. J'all... ...arcas à Piscobamba (1).
gues à quatre p
moutons; je r
mayo; j'en f
je les por
vendu
dem
pr ... arrivé à Piscobamba, je me réfugiai dans la
t ... maison d'un de mes amis, Juan Torrizo de Za-
ragoza, où je restai quelques jours. Une nuit
après souper, on ouvrit un jeu entre quelques

(1) Il y a deux villes de ce nom dans le Pérou. La première est dans le corrégiment de Andahuaïlas, et la seconde dans celui de Conchucos. Il ne semble pas probable que ce soit d'aucune de celles-là qu'il est ici question, car la plus voisine de la Plata en est à deux cents lieues, tandis que la *Monja Alferez* n'annonce qu'une distance de douze lieues. Il faut croire que la ville dont elle parle est Pomabamba, capitale de la province et du corrégiment de ce nom, qui touche aux Indiens Chiriguanos, et qui est à vingt lieues de la Plata. Le copiste aura fait une erreur dans le nom, composé sans doute des mots *puma* et *pampa*, qui, dans la langue *quichua* (péruvienne), dont l'alphabet manque de la lettre *b*, signifient *champ du lion*.

rèrent. Je m'assis avec un portugais
ıdo de Acosta, qui pontait cher.
une partie à quatorze piastres
e, et je lui en gagnai seize. Voyant
se donna un soufflet sur la figure, et
en jurant : « Me bénisse l'incarnation du diable! » Je lui répondis : « Qu'avez-vous donc perdu usqu'à présent pour extravaguer ainsi ? » Il étendit la main jusqu'auprès de mon menton, et dit : « J'ai perdu les cornes de mon père. » Je ui jetai les cartes à la figure, et tirai mon épée, ui la sienne. Les assistans accoururent, nous etinrent et nous réconcilièrent, riant et plaisantant sur les brouilleries du jeu. Le portugais paya et s'en fut, bien calme en apparence. Trois nuits après retournant à la maison, vers les onze heures, j'aperçus au coin d'une rue un homme arrêté. J'ouvris mon manteau, je tirai mon épée, et je suivis mon chemin de son côté. Quand je l'approchai, il se jeta sur moi, disant : scélérat de cocu.» Le reconnaissant à la voix, je ui ripostai et lui portai une botte dont il tomba mort.

Je restai un instant pensant à ce que je ferais; e regardai partout et n'aperçus personne qui

eût pu nous voir. Je revins alors à la maison de mon ami Zaragoza, taisant mon histoire, et je me couchai. Le lendemain de bonne heure, entra le corrégidor don Pedro de Ménessès, qui me fit lever et m'emmena; je fus jeté en prison et garrotté. Au bout d'une heure, il revint avec un greffier recevoir ma déclaration. Je niai rien savoir de l'affaire. On procéda à l'interrogatoire; je niai toujours. L'accusation fut ouverte et les preuves reçues. Je présentai ma défense. Quand les publications furent faites, je vis venir des témoins que je ne connaissais pas. Une sentence de mort fut prononcée; j'appelai, et néanmoins on ordonna l'exécution. Je fus bien affligé. Un moine entra pour me confesser; je refusai net; il insista, moi je persistai. Les moines vinrent alors à pleuvoir qu'ils m'inondaient; moi je tins bon comme un Luther. On me revêtit d'un habit de taffetas, et l'on me fit monter sur un cheval, car le corrégidor avais pris son parti, répondant aux moines qui le pressaient, que si je voulais aller au diable, ce n'était pas son affaire. On me tira de la prison, et l'on me conduisit par des rues inaccoutumées par défiance des moines. J'arrivai à la potence;

les moines me faisaient perdre la tête, avec leurs cris et leurs poussées. Ils me firent monter quatre escaliers, et celui qui me tourmentait le plus était un dominicain, nommé Fray Andrès de San-Pablo, que j'ai vu et auquel j'ai parlé à Madrid, au couvent de Atocha, il n'y a pas un an. Il fallut monter plus haut. On me jeta au cou le *volatin*, qui est le cordeau avec lequel on étrangle, et comme le bourreau me le mettait mal, je lui dis : « Ivrogne, mets le bien, ou ôte le tout-à-fait, car ces pères suffisent. »

En ce moment, arriva à bride abattue un exprès de la ville de la Plata, dépêché par ordre du président don Diego de Portugal (1), sur les instances de Martin de Mendiola, biscayen, qui sut le procès qu'on m'avait intenté. L'exprès remit aux mains du corrégidor, et devant un greffier, une feuille de papier où se trouvait l'ordre de l'audience royale de suspendre l'exécution de la sentence, et d'envoyer l'accusé devant elle. La cause de cela fut ex-

(1) C'est le sixième président de l'audience royale de *Las Charcas*, ce qui fait supposer que cet événement eut lieu vers l'année 1613 ou 1614.

traordinaire, et manifeste toute la miséricorde de Dieu. Il paraît que ces témoins qui déposèrent comme oculaires contre moi, pour l'homicide du portugais, étant tombés dans les mains de la justice de la Plata, pour je ne sais quels délits, furent condamnés à être pendus, et qu'étant au pied de la potence, ils déclarèrent, sans savoir ma position, qu'ils avaient été séduits et payés, et que, sans me connaître, ils avaient porté un faux témoignage contre moi, en m'accusant d'homicide. Ce fut pour cela que l'audience royale, sur les instances de Martin de Mendiola, s'intéressa en ma faveur, et donna l'ordre de suspendre. Cet ordre arrivé dans une telle extrémité donna une grande joie au peuple compatissant. Le corrégidor me fit quitter la potence, et reconduire à la prison. Puis il m'envoya sous escorte à la Plata. Arrivé là, le procès fut revisé, et les charges contre moi étant annulées par la déclaration de ces hommes au pied de la potence, comme il n'y en avait aucune autre, je fus rendu à la liberté, au bout de vingt-quatre jours, et je restai là quelque temps après.

CHAPITRE XIII.

Elle passe à la ville de Cochabamba, et revient à la Plata.

De la Plata je passai à la ville de Cochabamba pour terminer certains comptes entre mon maître Juan Lopez de Arguijo, et Pedro de Chavarria, naturel de Navarre, et résidant dans ce pays, où il s'était marié avec doña Maria Davalos, fille du feu capitaine Juan Davalos, et de doña Maria de Ulloa, religieuse à la Plata, dans un couvent qu'elle avait fondé. Nous réglâmes, et il en résulta un solde de mille piastres en faveur de mon maître, contre ledit Chavarria, lequel me les paya sur le champ, avec beaucoup d'obligeance, m'invita à dîner, et m'hébergea deux jours. Je pris ensuite congé de lui, et je m'en allai, chargé par sa femme de visiter sa mère la religieuse à la Plata, et de plusieurs commissions.

Sorti de chez lui, je fus retenu par diverses bagatelles jusque vers le tantôt. Je partis enfin, et je dus, pour m'en aller, passer devant la porte de ce Chavarria. En passant je vis du monde assemblé sous le guichet, et j'entendis du tapage. Je m'arrêtai pour savoir ce que c'était, et j'entendis aussitôt doña Maria Davalos me dire depuis la fenêtre : « Seigneur capitaine, emmenez moi avec vous, mon mari veut me tuer. » En disant cela, elle se jeta du balcon par terre. Deux moines arrivèrent alors, et me dirent : « Emmenez la ; car son mari l'a trouvée avec don Antonio Calderon, neveu de l'évêque ; il l'a tué, et veut la tuer aussi, et la tient enfermée. » En parlant ainsi, ils me la mirent en croupe, et je partis avec la mule que je montais.

Je ne m'arrêtai que vers les minuit, en arrivant au fleuve de la Plata. J'avais rencontré sur la route un domestique de Chavarria, qui revenait de cette ville, et qui dut nous reconnaître, malgré mes efforts pour me cacher, et qui sans doute en avisa son maître. Arrivé au fleuve, je m'affligeai, car il était profond, et il semblait impossible de le passer à gué. La dame me dit:

« En avant, passons; il n'y a pas d'autres moyens, et que Dieu nous aide. » Je mis pied à terre, pour essayer de découvrir un gué, et je me résolus à passer où je crus le mieux. Je remontai, avec mon affligée en croupe, et j'entrai dans l'eau. Dieu nous aida et nous passâmes. J'atteignis une hôtellerie (*venta*), qui se trouvait par hasard près de là. J'éveillai l'hôte, qui fut stupéfait de nous voir à telle heure, et le fleuve traversé. Je pris soin de ma mule pour qu'elle reposât. L'hôte nous donna des œufs, du pain et des fruits. Nous essayâmes de tordre et de sécher nos habits, avant de remonter et de repartir, et vers l'aube du jour, au bout de cinq lieues, nous découvrîmes la ville de la Plata.

Nous allions un peu consolés de cette vue, quand tout-à-coup doña Maria me serra fortement, et s'écria : « Ah! seigneur, mon mari! » Je me retournai et je le vis qui venait sur un cheval en apparence bien fatigué. Je ne sais comment cela put se faire, et je m'en étonne encore, car je partis le premier de Cochabamba, lui restant dans la maison, et sans m'arrêter un instant, je marchai jusqu'au fleuve. Je le passai,

j'arrivai à l'hôtellerie, où je ne restai pas plus d'une heure, et je me remis en route. Outre cela, le domestique que je rencontrai dans le chemin, et qui dut le prévenir, tarda un peu à arriver, et lui dut tarder aussi un peu à monter à cheval et à partir. Comment put-il m'atteindre sur le chemin? Je ne sais, si ce n'est que connaissant mal le pays, je fis plus de détours, et lui moins. Enfin, à trente pas environ, il nous tira un coup de fusil, et nous manqua; mais les balles passèrent si près que nous les entendîmes siffler. Je donnai de l'éperon à ma mule, et je descendis un coteau couvert de broussailles, sans le revoir davantage; son cheval était sans doute rendu. Après avoir couru quatre grandes lieues depuis là, j'arrivai à la Plata, fatigué et moulu. J'allai au couvent de Saint-Augustin, et je remis au parloir doña Maria Davalos à sa mère.

Je venais reprendre ma mule, quand je rencontrai Pedro de Chavarria qui se jeta sur moi l'épée à la main, sans attendre d'explications. Sa vue si subite me causa une grande peine, tant à cause de l'état de fatigue où il me surprit, que par la pitié que j'avais de le voir ainsi me

prendre pour son offenseur. Cependant je tirai mon épée, et il fallut songer à ma défense. Nous entrâmes dans l'église pendant cette lutte; là il me donna deux coups de pointe dans la poitrine, sans que je l'eusse touché, et il devait être adroit. J'en fus piqué, je le pressai à mon tour, et je le fis reculer jusqu'à l'autel. Là, il me porta un grand coup à la tête, que je parai avec ma dague, et je lui enfonçai mon épée d'une palme entre les côtes. Tant de gens étaient accourus, que nous ne pûmes continuer. La justice accourut aussi, et voulait nous arracher de l'église. Alors, deux moines de San-Francisco, qui est en face, me firent passer et entrer dans leur couvent, aidés secrètement en cela par don Pedro Beltran, Alguazil-Mayor, beau-frère de mon maître Juan Lopez de Arguijo. Reçu avec charité à San-Francisco, et assisté dans ma guérison par les pères du couvent, je m'y tins retiré pendant cinq mois.

Chavarria fut aussi très long-temps à guérir de sa blessure; il demandait à grands cris qu'on lui rendît sa femme, et un procès s'entama à ce sujet, car elle résistait, courant évidemment risque de la vie. L'archevêque et le président

s'étant mêlés de cette affaire, avec d'autres personnes de distinction, décidèrent qu'ils devaient tous deux quitter le monde, et prendre l'une le voile, l'autre le froc; elle, où elle se trouvait, lui, dans un couvent à son choix.

Restait mon affaire particulière, et la plainte portée contre moi. Mon maître Juan Lopez de Arguijo arriva pour assurer l'archevêque don Alonzo de Peralta (1), le président et les autres personnages, de mon innocence, en les informant du pur hasard qui me fit, sans nulle méchanceté, agir dans ce cas, et comment cet homme s'était trompé, puisque je n'avais fait autre chose que secourir tout-à-coup une femme qui implorait mon secours pour fuir la mort, et la conduire au couvent de sa mère, comme elle me l'avait demandé. Ce qui fut reconnu et vérifié, et la plainte retirée. Les deux autres entrèrent en religion. Je sortis de ma retraite, je réglai mes comptes, et je visitai plusieurs fois

(1) Don Alonzo de Péralta, naturel d'Arequipa, fut le douzième archevêque de *Las Charcas*, après avoir été archidiacre et inquisiteur de Mexico. Il mourut dans son diocèse, on ne sait au juste en quelle année, mais probablement en 1616.

ma religieuse, sa mère et d'autres dames, qui, reconnaissantes du service rendu, me comblèrent de bons traitemens.

CHAPITRE XIV.

Elle passe de la Plata à Piscobamba et à la Mizque.

Je cherchai quelque occupation dont je fusse capable. Doña Maria de Ulloa, touchée de mon service, m'obtint du président et de l'audience royale une commission pour Piscobamba (1) et les plaines de Mizque, relative à la poursuite et aux châtimens de certains crimes dénoncés dans

(1) Nous voici une autre fois avec Piscobamba, ville et province bien éloignée des plaines de Mizque qui sont près de la ville de la Plata. Ceci nous fait soupçonner que, dans l'un et l'autre cas, le nom de ce pays aura été changé dans le manuscrit, et peut-être confondu avec celui de Pomabamba, ou tout autre de ceux en grand nombre qui se terminent en *bamba*, et peuvent se trouver dans un rayon de quinze à vingt lieues de la Plata, ou plus près de Mizque, qui se trouve à égale distance de la capitale.

es cantons. A l'effet de quoi, on m'adjoignit n greffier et un alguazil, et nous partîmes. Je us à Piscobamba, je commençai une instruction, :t je fis arrêter l'alferez Francisco de Escobar, narié dans le pays, qui fut convaincu d'avoir ué traîtreusement deux Indiens pour les voler, :t de les avoir enterrés dans une carrière de sa naison, où je les retrouvai en faisant creuser. Je continuai l'instruction dans tous ses degrés. Quand elle fut achevée, et les parties citées et entendues, je rendis une sentence qui condamnait à mort l'accusé. Il en appela; je lui accordai l'appel. Le procès fut porté à l'audience royale de la Plata, et l'accusé conduit dans cette ville. La sentence fut confirmée et lui pendu(1). Je passai aux plaines de Mizque, j'y remplis ma

(1) Cette délégation ne doit pas étonner, si l'on fait attention que, dans ce pays, elles sont indispensables en certains cas, surtout lorsqu'il s'agit de faire un procès criminel de cette espèce à un Espagnol, dans un bourg d'Indiens, comme sera celui-là, dont l'alcade ordinaire ne se croyait pas capable de le mener à fin. Ce qu'il faut seulement admirer, c'est la disposition et l'intelligence de cette femme extraordinaire pour faire, avec tant d'aisance, tant et de si divers rôles dans le monde.

mission (1), je revins à la Plata en rendre compte et remettre mes actes, et j'y restai quelques jours ensuite.

(1) Il est à présumer que la commission aux plaines de Mizque fut quelque visite pour recensement d'Indiens, ou autre relative aux finances; ces missions étaient d'ordinaire très lucratives pour les commissaires, et se donnaient en conséquence à ceux que les magistrats voulaient favoriser.

CHAPITRE XV.

Elle passe à la ville de la Paz. — Elle tue quelqu'un.

Je m'en allai à la Paz, où je me tins tranquille quelque temps. Un jour, bien éloigné de toute envie de dispute, je m'arrêtai à la porte du corrégidor don Antonio Barraza, pour parler à un de ses gens, et le diable attisant la braise, celui-ci vint à me démentir, et à me donner de son chapeau dans la figure. Je tirai ma dague et il tomba mort. Tant de monde m'accabla qu'on m'arrêta blessé, et je fus jeté en prison. On s'occupa de me guérir et de me juger à la fois. Le procès étant instruit, on y accumula les précédens, et le corrégidor me condamna à mort. J'appelai, mais il ordonna néanmoins l'exécution.

Je fus deux jours en retraite pour ma con-

fession. Le lendemain, on vint dire la messe dans la prison, et le prêtre, après la consécration, descendit, me communia, et remonta à l'autel. Alors je rejetai l'hostie que j'avais dans la bouche, et je la reçus dans la paume de la main droite, criant à haute voix : « Je m'appelle Église, je m'appelle Église (1). » Aussitôt le tumulte et le scandale commencèrent; et tout le monde m'appelait hérétique. Le prêtre se retourna au bruit, et ordonna que personne ne m'approchât. Il acheva sa messe, et alors entra le seigneur évêque, don Fray Domingo de Valderrama (2), dominicain, avec le gouverneur. Beaucoup de prêtres et d'autres gens se rassemblèrent, on alluma des cierges, on apporta le dais, et je fus conduit en procession. Arrivés dans le sanctuaire, et tout le monde à genoux, un prêtre en habits sacerdotaux m'enleva l'hostie de la main, et la mit dans le tabernacle.

(1) Formule anciennement usitée par ceux qui prenaient asile.

(2) Don Fray Domingo de Valderrama, de l'ordre de Saint-Dominique, naturel de Quito, fut un célèbre prédicateur et professeur à l'université de Lima. Il devint évêque de la Paz en 1606, et fut promu à l'archevêché de Saint-Domingue en 1620.

Puis on me gratta la main, on me la lava plusieurs fois, et on l'essuya. Ensuite on renvoya tout le monde de l'église, et j'y restai. Cet avis m'avait été suggéré par un saint religieux franciscain, qui était venu me donner des conseils dans la prison, et qui m'avait en dernier lieu confessé. Plus d'un mois, le gouverneur tint l'église cernée, et moi j'y restai réfugié. Au bout de ce temps, on ôta les gardes, et un saint prêtre, à ce que je crois, par ordre de l'évêque, après avoir reconnu les alentours et le chemin, me donna une mule, ainsi que de l'argent, et je partis pour Cuzco.

CHAPITRE XVI.

Elle va à la ville de Cuzco.

J'arrivai à Cuzco, ville qui ne le cède en rien à Lima pour les habitans et les richesses, siége d'évêché, avec une cathédrale sous l'invocation de l'Assomption de Notre-Dame, desservie par cinq dignitaires et huit chanoines; huit paroisses, quatre convens de moines, franciscains, dominicains, augustins et de la Merci; quatre colléges, deux couvens de femmes, trois hôpitaux.

Étant là, il m'arriva peu de jours après un désastre bien cruel, et en conscience bien peu mérité, car j'étais tout-à-fait étranger au crime, et seulement mal jugé. Il arriva qu'une nuit, inopinément, don Luis de Godoy, corrégidor de Cuzco, seigneur de hautes qualités, et des plus qualifiés du pays, fut tué, comme on sut depuis,

ar un nommé Carranza, pour certaines que-
elles trop longues à conter. Comme on ne dé-
couvrit pas sur le champ le meurtrier, on m'ac-
cusa du meurtre, et le corrégidor Fernando de
Guzman me fit arrêter, et me retint cinq mois
en prison, bien affligé, jusqu'à ce que Dieu
permit qu'au bout de ce temps on découvrît la
vérité et ma complète innocence. Je fus relâché
et je partis aussitôt.

CHAPITRE XVII.

Elle passe à Lima, et combat les Hollandais; — Elle est faite prisonnière; — On la jette sur la côte de Païta, et de là elle revient à Lima.

Je passai à Lima dans le temps qu'était vice-roi du Pérou don Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes-Claros (1). Les Hollandais battaient alors Lima avec huit vaisseaux de guerre, et la ville était en armes (2). Nous sor-

(1) Don Juan de Mendoza y Luna, troisième marquis de Montès-Claros, et quinzième vice-roi du Pérou, passa du gouvernement de la Nouvelle-Espagne à celui du Pérou, en 1607. Ce fut lui qui établit le tribunal du consulat de commerce de Lima, qui libéra les Indiens du service personnel, et fit construire sur le Rimac le grand pont de pierre qui réunit la ville au faubourg de Saint-Lazare. Son gouvernement sage et modéré dura jusqu'en 1615; il eut pour successeur le prince d'Esquilache.

(2) Le manuscrit dit ainsi; mais comme la ville de Lima

tîmes contre eux du port de Callao avec cinq bâtiments, et nous les attaquâmes. Pendant long-temps le succès sembla pour nous, mais ils pressèrent si vivement notre vaisseau amiral qu'ils le coulèrent à fond, et que trois hommes

est à deux lieues du port, doña Catalina ne peut dire que l'escadre hollandaise battait cette capitale. L'original aura porté sans doute qu'elle battait le Callao de Lima, port de mer considérable, ville forte, riche et peuplée de trente mille habitans, qui était alors située sur le rivage. Mais la mer, après s'être retirée, revint tout-à-coup, quelques heures avant le tremblement de terre de 1746, et dévora la ville avec tous ses habitans, sans qu'il s'en échappât presque aucun. La vague qui causa cet horrible désastre était si grande, et venait avec tant de furie, qu'avant d'atteindre la ville, elle heurta l'île San-Lorenzo, qui est assez haute et d'une étendue de deux lieues, et la coupa en deux parties, laissant un canal qui existe encore, et où peuvent passer de grands vaisseaux.

A une lieue de Lima, sur le chemin du Callao, on trouve une croix devant une chapelle, qui se nomme de *la lieue* (de la legua), pour conserver le souvenir que ce même coup de mer lança jusque là des vaisseaux de huit cents tonneaux qui étaient à l'ancre dans le port de Callao. Sur une partie des ruines de l'ancienne ville de ce nom, que l'on reconnaît encore parfaitement, est aujourd'hui située la forteresse du Callao, dont la forme est un pentagone irrégulier, et qui défend cette rade magnifique.

seulement purent échapper et gagner en nageant un navire ennemi qui les reçut. C'étaient moi, un carme déchaussé et un soldat. Ils nous traitèrent fort mal, nous accablant de moqueries et de mépris. Tout le reste de l'équipage du vaisseau amiral périt dans les flots (1).

(1) Ce combat naval ayant été livré pendant le gouvernement du marquis de Montes-Claros, suivant l'ordre où sont racontés les divers événements de cette histoire, il était nécessaire qu'il eût lieu vers la fin de son gouvernement, c'est-à-dire, en 1615. En effet, dans l'histoire générale des Voyages, de l'abbé Prévost (nouvelle édition de La Haye, de l'année 1757, sous la direction de Vander-Schley, élève distingué du célèbre Picart le Romain, tome XV), se trouve un extrait du voyage de Georges Spilberg aux Molluques, par le détroit de Magellan, en 1614, où il est dit : « Après être heureusement entré « dans la mer du Sud, Spilberg se rendit longtemps ter- « rible aux Espagnols. Il y battit une flotte royale comman- « dée par don Rodrigo de Mendoza, et sans avoir cessé de « répandre la terreur sur les côtes du Chili et du Pérou, « il ne s'en éloigna que le 26 décembre pour se rendre aux « Molluques, par les îles Marianes et Philippines. De là il fit « voile pour l'île de Java, d'où étant parti le 14 décem- « bre 1616, il entra dans le Texel le 1er juillet 1617. » Le rédacteur ajoute sur le combat dont il est parlé la note suivante : « Ce combat, qui se donna le 18 juillet 1615, fut « très vif. La flotte royale, composée de huit bâtimens, et « montée par trois ou quatre mille hommes d'équipage,

Le lendemain, nos quatre vaisseaux que commandait don Rodrigo de Mendoza, étant rentrés au port de Callao, on trouva qu'il manquait

« fut très mal traitée, et perdit trois vaisseaux ainsi que la « moitié des troupes. » Nos vaisseaux, selon la *Monja Alferez*, étaient au nombre de cinq, et l'amiral ayant coulé bas, quatre autres revinrent au port de Callao; par conséquent, l'auteur de cette note exagère notre perte pour rehausser davantage la gloire de l'amiral hollandais Spilberg.

En preuve de cet événement, nous trouvons que l'historien des îles Philippines, Fray Joaquin Martinez Zuñiga (1 vol. in-4°, imprimé à Sampaloc, en 1803, par Fray Pedro Arguellès de la Concepcion, religieux franciscain, cap. 14, fol. 221), fait mention d'une flotte hollandaise, nouvellement arrivée d'Europe par le détroit de Magellan, composée de quatre vaisseaux et deux pataches, qui, en 1616, se présenta à l'embouchure du Marivelès. On ne peut douter, par la coïncidence d'époque, que cette escadre ne fût la même que celle de Spilberg qui combattit devant le Callao de Lima avec celle de don Rodrigo de Mendoza; et de même une des différentes escadres hollandaises dont parle le père Mariana, dans son sommaire de l'histoire d'Espagne, à l'année 1617, lorsqu'il assure que, dans les années antérieures, plusieurs bâtimens de cette nation vinrent aux Indes par le détroit de Magellan, firent de grands ravages dans la mer du Sud, et coururent les côtes du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, jusqu'aux îles Philippines et Molluques.

neuf cents hommes, parmi lesquels on me compta comme faisant partie de l'équipage du vaisseau amiral; je restai vingt-six jours au pouvoir des ennemis, craignant qu'ils ne m'emmenassent en Hollande. Au bout de ce temps, ils nous jetèrent, moi et mes deux compagnons, sur la côte de Païta, à environ cent lieues de Lima. Après quelques jours, et bien des peines, un brave homme de ce pays, touché de notre dénûment, nous habilla, nous fournit des provisions, et nous dirigea sur Lima, où nous arrivâmes.

J'y restai quelques sept mois, m'ingéniant du mieux que je pus. J'achetai un cheval, que je trouvai bon et pas cher, et je le montai quelques jours avant de partir, comme j'en avais le dessein, pour Cuzco. Etant près de partir, je passais un jour sur la place, quand un alguazil vint me dire que j'étais mandé chez le seigneur Alcalde don Juan de Espinosa, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Je me rendis aussitôt chez sa grâce; il y avait là deux soldats, et dès que j'arrivai, ils s'écrièrent: « Le voilà, Seigneur, c'est notre cheval qu'on nous a pris, et nous en donnerons bientôt preuve suffisante. » Les al-

guazils m'entourèrent, et l'alcalde dit : « Qu'avons-nous à faire dans ce cas ? » Moi, qui me trouvais prise à l'improviste, je ne savais que dire, et je restais interdite et confuse, à paraître coupable ; quand tout à coup il me vint dans l'idée d'ôter mon manteau et d'en couvrir la tête du cheval ; puis je dis : « Seigneur, je supplie votre grace de demander à ces messieurs de quel œil manque ce cheval, si c'est de l'œil gauche ou droit ; car c'en peut être un autre, et eux se tromper. » L'alcalde dit : « Il a raison ; dites tous deux en même temps de quel œil ce cheval est borgne ? » Ils restèrent interdits. L'alcalde reprit : « Dites tous deux en même temps. L'un dit : « Du gauche. » L'autre dit : « Du droit, je veux dire du gauche. » A quoi répliqua l'alcalde : « Vous avez mal répondu et vous vous contredites. » Ils répétèrent alors ensemble : « Du gauche, nous le disons tous deux, et ce n'est pas beaucoup se tromper. » Je dis alors : « Seigneur, il n'y a pas de preuve ici, puisque l'un dit une chose, et l'autre une autre. » L'un d'eux répondit : « Nous disons tous deux la même chose, qu'il est borgne de l'œil gauche ; et c'est ce que j'allais dire, quand je me suis trompé sans le

vouloir, mais je me suis repris aussitôt, et je dis que c'est du gauche. » L'alcalde se tut, et je lui dis : « Seigneur, qu'ordonne votre grace? » Il répondit : « S'il n'y a pas d'autre preuve, allez avec Dieu à votre voyage. » Alors j'enlevai mon manteau, et je dis : « Votre grace peut voir qu'ils n'ont raison ni l'un ni l'autre, car mon cheval n'est pas borgne, mais sain des deux yeux. » L'alcalde se leva, s'approcha du cheval, le regarda, et dit : « Montez, montez, et allez avec Dieu. » Et se tournant vers les autres, il les fit arrêter. Je montai et m'en fus, et je n'ai pas su ce que devint cette affaire, car je partis le même jour pour Cuzco.

CHAPITRE XVIII.

Elle tue à Cuzco le nouveau Cid et reste grièvement blessée.

Je revins donc à Cuzco, et je me logeai dans la maison du trésorier Lope de Alcedo, où je restai quelque temps. J'entrai un jour dans la maison d'un de mes amis pour jouer. Nous nous assîmes deux amis, et le jeu courut. Le nouveau Cid s'approcha de ma chaise. C'était un homme d'une très haute taille, brun, barbu, dont la seule présence épouvantait, et pour cela on l'appelait le Cid. Continuant de jouer, je gagnai une partie; il mit la main dans mon argent, prit quelques doubles réaux, et s'en alla. Un instant après il rentra, glissa de nouveau sa main, prit une autre poignée d'argent, et se mit derrière ma chaise. Je préparai ma dague, et continuai le jeu. Il remit la main à l'argent, je le

sentis venir, et avec la dague, je lui clouai la main sur la table. Je me levai aussitôt et tirai l'épée; les assistans la tirèrent aussi, d'autres amis du Cid accoururent, me pressèrent beaucoup, et me firent trois blessures. Enfin je me sauvai dans la rue, et ce fut un grand bonheur, car ils m'auraient mis en pièces. Le premier qui sortit à ma poursuite fut le Cid. Je lui portai un coup de pointe, mais il était armé comme une montre (1). D'autres sortirent et se joignirent à lui pour m'attaquer. Par bonheur que dans ce moment deux Biscayens vinrent à passer; ils accoururent au bruit, et se mirent à mon côté, me voyant seul contre cinq. Mais à nous trois nous avions le dessous, et nous descendîmes en reculant tout une rue, jusqu'à la place. En arrivant près de San-Francisco, le Cid me donna par derrière un coup de dague qui me traversa l'épaule gauche de part en part; un autre m'enfonça une palme d'épée dans le côté, et je tombai par terre, jetant une mer de sang.

(1) Doña Catalina veut dire sans doute que le Cid était armé d'une cuirasse, cotte de mailles, ou autre chose semblable, ce qui empêcha qu'elle ne lui enfonçât son épée dans le corps.

Après cela, les uns et les autres s'en furent. Je me levai avec des angoisses de mort, et je vis le Cid à la porte de l'église. J'allai sur lui; il vint à moi en disant : « Chien, tu vis donc encore? » et me tira un coup d'épée que je parai avec ma dague; je lui en portai un autre avec tant de bonheur, que l'épée lui entra par la bouche, et le traversa jusqu'à l'estomac. Il tomba en demandant confession; moi, je tombai aussi. Au bruit, accoururent beaucoup de gens, quelques moines, et le corrégidor don Pedro de Cordova, de l'ordre de Saint-Jacques; lequel, me voyant saisi par les alguazils, leur dit : « Laissez, il n'y a rien à faire qu'à le confesser. » L'autre expira sur-le-champ. On me porta charitablement dans la maison du trésorier où je logeais, et on me coucha, mais aucun chirurgien n'osa me panser avant que je me fusse confessé, de crainte que je n'expirasse. Le père Fray Luis Ferrer de Valencia, homme de bien, vint me confesser, et, me voyant mourir, je lui déclarai mon état (1). Il s'étonna beaucoup,

(1) Comme cette déclaration se fit en confession, elle ne fut pas divulguée, et ne causa point l'étonnement qu'elle

me donna l'absolution, et tâcha de me consoler et de me rendre courage. Le viatique vint, je le reçus, et il me sembla éprouver quelque soulagement.

On commença le pansement, qui me fit beaucoup souffrir. Des douleurs que j'éprouvais, et du sang répandu, je perdis connaissance, et je restai quatorze heures en cet état. Pendant tout ce temps, le saint père Ferrer ne s'éloigna pas de moi : Dieu le lui paie. Je revins à moi en appelant saint Joseph. Je reçus les plus grands secours en tout genre, tels que Dieu les fournit dans la nécessité. Trois jours se passèrent ainsi, bientôt cinq, et l'on conçut de l'espérance. Ensuite, on me transporta pendant la nuit au couvent de San-Francisco, dans la cellule du père Fray Martin de Arostegui, parent de mon ami Alcedo, par crainte de la justice. J'y restai quatre mois que dura ma convalescence. Le corrégidor l'apprit, menaça, fit mettre des gardes dans les environs, et intercepta les chemins. Dès que je fus mieux, convaincu que je ne pouvais

excita depuis à Guamanga, quand doña Catalina révéla à l'évêque de cette ville un secret si bien gardé pendant tant d'années.

rester à Cuzco, et craignant la rancune de certains amis du mort, je résolus avec le conseil et l'assistance de mes amis, de changer de pays. Le capitaine Gaspar de Carranza me donna mille piastres. Le trésorier Lope de Alcedo, trois mules et des armes; don Francisco de Arzaga, trois esclaves. Avec cela, et accompagné de deux amis Biscayens de mon choix, je partis une nuit de Cuzco, prenant le chemin de Guamanga.

CHAPITRE XIX.

Elle part de Cuzco pour Guamanga, passe par le pont de Andahuaïlas, et par Guancavélica.

Parti de Cuzco comme j'ai dit, j'arrivai au pont d'Apurimac (1), où je trouvai la justice qui m'attendait avec des amis du défunt Cid. Le commandant me dit : « Vous êtes prisonnier, » et

(1) Le manuscrit dit *Apizerria*, mais il faut entendre Apurimac. C'est le nom d'un grand fleuve du Pérou, qui vient se jeter dans le Marañon, et traverse la grande route de Cuzco à Lima. Le pont qui porte son nom, où passent les hommes et les bêtes de transport, et qui a quatre-vingts aunes (*varas*) de long, sur trois de large, est suspendu par des cordes. C'est peut-être lui qui a servi de modèle aux ponts suspendus que nous voyons actuellement construire en Europe, avec la différence que ceux-ci sont en fer, et l'autre en cordes de lianes. Il y en a un semblable, quoique moins grand, à Andahuaïlas, et un autre à Cañete, à vingt-trois lieues de Lima, sur la côte du Sud.

vint pour m'arrêter, assisté de huit autres. Nous autres cinq, nous dégaînâmes, et un terrible combat s'engagea. Au bout d'un instant, un de mes nègres tomba ; bientôt un autre se plaignit et tomba de même ; puis le troisième. Cependant, je renversai le commandant d'un coup de pistolet ; d'autres de son parti étaient blessés ; quand ils virent des armes à feu, ils quittèrent la partie, laissant étendus trois des leurs, qu'ils seront ensuite revenus prendre. Comme on dit que la juridiction de Cuzco ne va que jusqu'à ce pont, et pas au-delà, mes amis ne m'accompagnèrent pas plus loin ; ils s'en retournèrent, et je poursuivis mon chemin. J'arrivai à Andahuaïlas, et j'y rencontrai le corrégidor qui, avec beaucoup d'affabilité et de courtoisie, m'offrit sa maison et m'invita à dîner. Mais je n'acceptai pas, soupçonneux de tant de politesse, et je m'en fus.

J'arrivai à la ville de Guancavélica, je descendis à une auberge, et j'y restai une paire de journées pour voir le pays. J'arrivai à une petite place qui est près de la *colline du mercure* (1).

(1) On l'appelle ainsi, à cause de ses fameuses mines de

Là se trouvait le docteur Solorzano, alcalde de cour de Lima, qui était venu installer le gouverneur don Pedro Osorio. Je vis qu'un alguazil, que je sus depuis s'appeler Pedro Xuarez, s'approcha de lui; il tourna la tête et me regarda, puis il tira un papier, le lut, et me regarda de nouveau; et aussitôt je vis venir à moi l'alguazil avec un nègre. Je m'éloignai, comme naturellement et sans crainte, mais très effrayé. Au bout de quelques pas, l'alguazil passe devant moi, et m'ôte son chapeau, je lui ôte le mien, le nègre vient par derrière, et saisit mon manteau, je le détache, je tire mon épée et un pistolet, et tous deux m'attaquent avec leurs épées. Je perce et je renverse l'alguazil, je tire sur le nègre, et il tombe bientôt d'un coup d'épée. Je me sauve alors, je rencontre un Indien qui menait à la main un cheval, que je sus depuis être à l'alcalde,

vif-argent, les seules qu'il y ait dans toute cette partie de l'Amérique. On les a exploitées, pendant quelques années, pour le compte du gouvernement, sans que les produits aient répondu aux brillantes espérances qu'on en avait conçues à différentes époques; mais il en est résulté des procès scandaleux contre les agens qui ont abusé plus d'une fois de la confiance publique.

je le lui prends, je saute dessus, et je pars pour Guamanga, distant de quatorze lieues.

Après avoir passé la rivière de Balsas, j'étais descendu pour faire un peu reposer mon cheval, et dans ce moment, je vois arriver sur l'autre bord trois hommes à cheval qui entrent à gué jusqu'au milieu de l'eau. Je ne sais quel pressentiment me vint, et je leur demandai: « Où allez-vous, messieurs? » L'un d'eux répondit: « Vous arrêter, seigneur capitaine. » J'empoignai mes armes, je préparai deux pistolets, et je dis: « Me prendre vivant, ce ne sera pas possible; il faudra d'abord me tuer; » et je m'approchai de la rive. Un autre dit: « Seigneur capitaine, nous avons nos ordres, et nous ne pouvions manquer de venir; mais nous ne voulons rien autre chose que vous servir. » Et tout cela, arrêtés au milieu de l'eau. Je les remerciai de leur bonne intention, je mis trois doublons sur une pierre, puis je remontai à cheval, et après beaucoup de saluts, je continuai ma route pour Guamanga.

CHAPITRE XX.

Elle parvient à Guamanga. — Ce qui lui arriva jusqu'à ce qu'elle se découvrît à l'évêque.

J'arrivai à Guamanga, et je descendis à une auberge. J'y trouvai un soldat de passage qui prit envie de mon cheval, et me l'acheta deux cents piastres. Je sortis pour voir la ville, qui me sembla bien, et de beaux édifices, les plus beaux, à mon avis, du Pérou. Je vis trois couvens de franciscains, de dominicains et de moines de la Merci, un de religieuses et un hopital, beaucoup d'habitans Indiens, et beaucoup d'Espagnols. La ville est bâtie au milieu d'une plaine, dans une excellente température, sans froid ni chaleur. Elle a de grandes récoltes en blé, vins, fruits et grains de toutes sortes. Une belle église, avec trois dignitaires, deux chanoines, et un saint évêque, moine augustin, don Fray

Agustin de Carvajal (1), qui fut mon salut, quoiqu'il mourût subitement en 1620, étant, dit-on, évêque depuis 1612.

Je restai là quelques jours, et mon malheur voulut que j'entrasse quelquefois dans une maison de jeu, où, me trouvant un jour, entra le corrégidor don Baltazar de Quiñones, qui, ne me connaissant point, me demanda d'où j'étais. Je lui dis de Biscaye. Il ajouta : « D'où venez-vous à présent ? » Je répondis : « de Cuzco. » Il se mit un instant à me regarder, et dit : « Je vous arrête » (2). Je répondis : « Bien volontiers, » et je tirai mon épée, me retirant vers la porte. Lui se mit à crier pour demander secours au roi. Je trouvai à la porte tant de résistance que je ne pouvais sortir ; mais j'empoignai un pistolet

(1) Don Fray Agustin de Carvajal, de l'ordre de Saint-Augustin, né à Cacérès, en Estramadure, avait été prieur de son couvent, à Valladolid, et assistant général de son ordre. Il fut promu du diocèse de Panama à celui de Guamanga en 1611, et mourut dans cette ville en 1620.

Alcedo, *Dictionnaire géographique d'Amérique.*

(2) Le corrégidor avait sans doute contre la *Monja Alferez*, qui n'était encore connue que sous le nom de l'Alferez Alonzo Diaz Ramirez de Guzman, quelque réquisitoire de la justice de Cuzco, qui l'avisait de sa fuite.

à triple gueule, je me fis jour, et je disparus, en me réfugiant dans la maison d'un ami que je m'étais déjà fait. Le corrégidor partit, et fit saisir la mule et quelques effets que j'avais à l'auberge. Je restai là quelques jours, ayant découvert que cet ami était Biscayen. Cependant l'affaire ne faisait plus de bruit, et tout annonçait que la justice ne s'en occupait plus. Mais il nous parut toutefois nécessaire que je changeasse de pays, n'étant pas plus en sûreté là qu'ailleurs. Mon départ résolu, je sortis un jour à l'entrée de la nuit, et à quelques pas mon malheur veut que je rencontre deux alguazils. Ils demandent : « Qui vive! » je réponds : « Ami; » ils demandent ensuite : « Votre nom. » Je réponds : « Le diable » (ce que je ne devais pas dire). Ils s'avancent pour mettre la main sur moi, je tire mon épée, et un grand bruit s'élève aussitôt. Ils se mettent à crier pour demander secours à la justice; des gens arrivent; le corrégidor sort de la maison de l'évêque où il était; d'autres alguazils me menacent. Je vois le péril et je lâche un coup de pistolet qui en jette un à terre. Le tumulte s'accroît encore. J'avais à mes côtés cet ami biscayen, et d'autres compa-

triotes ; le corrégidor criait à haute voix qu'on me tuât ; les coups de feu partaient de chaque côté. Enfin l'évêque parut avec quatre torches et se mit au milieu de la foule, conduit jusqu'à moi par son secrétaire Juan Bautista de Arteaga. Il arriva et me dit : « Seigneur Alferez, rendez-moi les armes. » Je lui répondis : « Seigneur, il y a ici bien des ennemis. » Il reprit : « Donnez-moi vos armes ; vous êtes en sûreté avec moi, et je vous donne ma parole de vous sauver, dût-il m'en coûter tout ce que je suis. » Je répondis : « Seigneur illustrissime, quand je serai dans l'église, je baiserai les pieds de votre révérence. » Dans ce moment, quatre esclaves du corrégidor m'attaquent, et me portent des coups avec férocité, sans respect pour la présence de l'évêque, de manière qu'en me défendant, il fallut alonger la main, et en renverser un. Le secrétaire de l'évêque accourut à moi, l'épée à la main, avec d'autres gens de la maison, criant tous pour se plaindre du manque de respect fait à leur maître, ce qui fit cesser un instant le combat. Sa révérence me prit par le bras, m'ôta mes armes, me mit à son côté, m'emmena et me conduisit dans sa maison. Il

me fit aussitôt panser une légère blessure que j'avais reçue, me fit donner à souper et à coucher, m'enferma et emporta la clef. Le corrégidor ne tarda pas à venir, et eut avec sa révérence une longue altercation à mon sujet, que je sus depuis en détail.

Le matin, vers les dix heures, sa révérence me fit conduire devant elle, et me demanda qui j'étais, de quel pays, de quelle famille, enfin tout le cours de ma vie, et les circonstances qui m'avaient amené jusqu'à lui; il me fit à ce sujet un examen si détaillé, mêlant de bons conseils, sur les dangers de la vie, sur les craintes de la mort et ses horribles conséquences si elle me surprenait sans que je fusse préparé, s'efforçant enfin de briser mon ame et de la ramener à Dieu, que j'oubliai ma résolution. Le voyant si saint homme, et me croyant en présence de Dieu même, je me découvris, et lui dis : « Seigneur, tout ce que j'ai raconté à votre révérence n'est pas la vérité; la voici : je suis femme, je suis née en tel pays, fille de tel et telle; on me mit à tel âge à tel couvent; j'y fus élevée, j'y reçus l'habit, et commençai le noviciat; prête à prendre le voile, je me sauvai

pour telle raison; je fus à tel endroit; j'y ôtai et refis mes habits, et j'y coupai mes cheveux. J'allai là et là; je m'embarquai, j'abordai, j'eus tel emploi, je tuai, je blessai, je me pervertis et je courus le monde, jusqu'à venir où je me trouve actuellement, et aux pieds de votre illustrissime seigneurie (1). »

Tant que cette relation dura, et ce fut jusqu'à une heure, le saint évêque m'écouta tout interdit sans dire un mot, et sans sourciller. Même quand j'eus fini, il resta également sans parler, mais pleurant à chaudes larmes. Ensuite il m'envoya reposer et dîner; il sonna, fit venir un vieux chapelain, et m'envoya dans son oratoire, où l'on me mit une table et un matelas. J'y fus enfermé, je me couchai, et je dormis. Le tantôt, vers les quatre heures, l'évêque m'envoya appeler. Il me parla avec beaucoup de bonté et d'onction, m'amena à remercier Dieu de la grace infinie qu'il me faisait en me montrant le chemin perdu que j'avais suivi, et qui

(1) Ce peu de lignes de la *Monja Alferez*, écrites dans l'original avec beaucoup de grace et de facilité, sont un véritable épilogue de sa vie, réduit à la plus courte expression possible.

me conduisait tout droit aux peines éternelles. Il m'exhorta à repasser toute ma vie, à faire une bonne confession, ce qui me serait facile puisqu'elle était préparée. Il me promit enfin que Dieu nous aiderait pour que nous vissions ce qui restait à faire. La soirée se termina dans ces conversations. Je me retirai, on me donna à souper, et je me mis au lit.

Le lendemain matin, le saint évêque dit la messe et je l'entendis. Après les graces, il se retira pour déjeuner et m'emmena avec lui. Il reprit alors son discours de la veille, et vint à dire qu'il tenait mon histoire pour la plus étrange qu'il eût entendue dans toute sa vie. Il acheva en répétant : « Enfin, c'est bien ainsi ? » Je répondis que oui, et il répliqua : « Il ne faut pas vous étonner que sa bizarrerie rende incrédule. » Je dis alors : « Seigneur, je vous ai dit la vérité ; mais si votre révérence veut sortir de doute avec le secours et l'expérience des matrones, je suis toute prête. » Il répondit : « Eh bien ! j'y consens, et je suis bien aise de vous entendre parler ainsi. » Je me retirai, parce que c'était l'heure de réception. A midi, je dînai, et je reposai ensuite un moment. Le tantôt, vers les

quatre heures, deux matrones entrèrent qui me regardèrent tout à leur aise, et déclarèrent ensuite devant l'évêque, avec serment, qu'elles avaient fait une visite et une vérification suffisante pour certifier qu'elles m'avaient trouvée vierge intacte, comme le jour de ma naissance. Sa révérence s'attendrit, renvoya les commères, me fit venir en sa présence, et devant le chapelain qui m'amena, m'embrassa tendrement et debout, en me disant : « A présent, ma fille, je crois tout ce que vous m'avez dit, et je croirai désormais tout ce que vous me direz; je vous respecte comme une des personnes notables de ce monde, et je vous promets toute mon assistance pour vous faire un sort, et vous ramener au service de Dieu. » Il me fit préparer une chambre décente, et j'y restai très commodément à préparer ma confession, que je fis du mieux que je pus, après quoi sa révérence me donna elle-même la communion. Il paraît que l'histoire se divulga, car bientôt un concours immense de toutes sortes de gens se présentèrent sans qu'on pût refuser l'entrée aux principaux personnages, malgré la contrariété que j'éprouvais et que partageait sa révérence.

Enfin, au bout de six jours, sa révérence se décida à me faire entrer au couvent des religieuses de Sainte-Claire de Guamanga (car il n'y en a point d'autre dans cette ville (1)), pour y prendre l'habit. L'évêque sortit de sa maison, me menant à ses côtés, au milieu d'une si grande affluence, que toute la ville se trouvait là, et que nous ne pûmes arriver que très tard. Enfin nous parvînmes à la porte du couvent, car à l'église où sa révérence voulait d'abord entrer, ce ne fut pas possible. On m'y attendait, et elle s'était remplie. Tout le couvent était au parloir, avec des cierges allumés. Là, l'abbesse et les anciennes signèrent une promesse, au nom du couvent, de me rendre à sa révérence, ou à son successeur, chaque fois qu'ils me réclameraient. Le prélat m'embrassa, me donna sa bénédiction et j'entrai. On me conduisit au chœur en procession; j'y fis ma prière, je baisai la main à

(1) Postérieurement à cette époque, le nombre des couvens dut s'augmenter; car Alcedo, après avoir énuméré ceux de Saint-Dominique, Saint-François, Saint-Jean-de-Dieu, Saint-Augustin, la Merci et le collége des Jésuites, compte deux monastères de religieuses, l'un de Sainte-Claire, l'autre de Carmélites.

l'abbesse, et toutes les religieuses vinrent m'embrasser. On me conduisit ensuite à un parloir où sa révérence m'attendait. Il me renouvela ses bons conseils, m'exhorta à être bonne chrétienne, à rendre grace à notre Seigneur, à fréquenter les sacremens, s'offrant à venir me les donner lui-même, comme il y vint souvent, et me promit de me pourvoir largement de tout ce qui me serait nécessaire; après quoi il s'en fut. La nouvelle de cet événement courut bientôt de tous côtés, et causa dans toutes les Indes un étonnement général, tant parmi ceux qui m'avaient connue avant, que parmi ceux qui apprirent depuis mes aventures. Au bout de cinq mois, en 1620, mon saint évêque mourut subitement, et me fit grande faute.

CHAPITRE XXI.

Elle passe de Guamanga à Lima, par ordre de l'archevêque, en habit de religieuse, et entre au couvent de la Trinité. — Elle en sort, revient à Guamanga, et continue sa route par Santa-Fé-de-Bogota et Ténérife.

Aussitôt que sa révérence de Guamanga fut morte, l'archevêque métropolitain de Lima, l'illustrissime seigneur don Bartolomé Lobo Guerrero (qui l'était depuis 1607 et mourut le 12 janvier 1622), (1) m'envoya chercher. Les re-

(1) Ce fut le quatrième archevêque de Lima. Il était de la ville de Ronda, en Andalousie; d'abord directeur du collége de Sainte-Marie, à Séville, il fut nommé fiscal et inquisiteur à Mexico, puis devint archevêque de Santa-Fé, dans le nouveau royaume de Grenade, et fut, en 1609, promu à l'archevêché de Lima, où il gouverna douze ans, et mourut en 1622.

Alcedo. *Dicc. geog. de Amer.*

ligieuses me livrèrent avec beaucoup de douleur et de regrets; je fus placée dans une litière, et je partis accompagnée de six prêtres, qnatre religieux, et six hommes d'armes.

Nous entrâmes á Lima qu'il était déjà nuit, et cependant nous ne pouvions nous délivrer de tant de gens curieux qui venaient voir la *Monja Alferez*. On me fit descendre à la maison de l'archevêque, me voyant sur les épines, pour leur échapper. Je baisai la main à son illustrissime, qui me fit un excellent accueil, et m'hébergea cette nuit dans sa maison. Le lendemain matin, on me conduisit au palais voir le vice-roi don Francisco de Borja, comte de Mayalde, prince d'Esquilache, qui gouverna depuis 1615 jusqu'à 1622, et je dînai ce jour-là chez lui. La nuit venue, je retournai chez l'archevêque, où je trouvai un bon souper et un bon lit.

Son illustrissime me dit le lendemain que je n'avais qu'à choisir le couvent où je voulais demeurer. Je lui demandai la permission de les voir tous; il me l'accorda, et je les vis les uns après les autres, restant quatre ou cinq jours dans chacun. Enfin je choisis celui de la Très-Sainte-Trinité, qui est de la règle de saint Ber-

nard, grand couvent qui nourrit cent religieuses de voile noir, cinquante de voile blanc, dix novices, dix converses, et seize servantes (1). J'y demeurai juste deux ans et cinq mois, jusqu'à ce qu'il m'arrivât d'Espagne les pièces nécessaires pour prouver que je n'étais et que je n'avais jamais été religieuse professe. On me permit alors de sortir du couvent, et, avec les regrets de toutes les religieuses, je me mis en route pour l'Espagne.

J'allai d'abord à Guamanga pour voir et prendre congé des dames du couvent de Sainte-Claire, lesquelles me gardèrent huit jours, avec beaucoup de caresses, et beaucoup de larmes à

(1) Ce couvent, malgré le nombre de religieuses, de novices, de converses et de servantes qu'on lui attribue, n'est pas le plus grand de ceux de son espèce, parmi les quatorze ordres que l'on compte aujourd'hui dans cette ville. Généralement, ils sont renfermés dans un grand carré de murailles, donnant sur quatre rues, avec un vaste jardin dans le centre, autour duquel chaque religieuse a sa petite maison, où elle vit avec sa servante. C'est peut-être la crainte des tremblemens de terre, si fréquens dans ce pays, qui leur a fait adopter ce genre d'habitation, pour éviter le péril qu'auraient à courir tant de personnes renfermées dans un seul édifice.

mon départ. Je poursuivis mon voyage par la ville de Santa-Fé de Bogota, dans le nouveau royaume de Grenade; j'y vis l'evêque don Julian de Cortazar (1), qui me fit beaucoup d'instances pour que je restasse là dans un couvent de mon ordre. Je lui répondis que je n'avais point d'ordre, n'ayant point fait de vœux, et que je m'occupais seulement de retourner dans ma patrie, où je ferais ce qui me semblerait le plus favorable à mon salut. Avec cela et un fort présent qu'il me fit, je pris congé de lui. Je passai à Saragosse, en descendant le fleuve de la Magdalena. c'est, je crois, un mauvais climat pour les Espagnols, car j'y tombai malade, et fus à l'article de la mort. Après quelques jours de convalescence, et quoique je ne pusse encore me soutenir, un médecin me fit quitter le pays; je des-

(1) Cet archevêque est le onzième que l'on compte dans ce diocèse. Il était né à Durango, en Espagne. Nous ignorons l'année de sa promotion, car il n'est pas probable que ce fût 1626, comme le suppose Alcedo, dans son Dictionnaire géographique de l'Amérique, ni qu'il eût été auparavant évêque de Tucuman, dans la liste desquels il ne se trouve pas. Nous savons seulement qu'il mourut à Santa-Fé de Bogota, en 1630.

cendis le fleuve, et j'arrivai à Ténérife (1), où je repris bientôt ma santé.

(1) Ville de la province et du gouvernement de Sainte-Marthe, sur le bord oriental du grand fleuve de la Madeleine.

CHAPITRE XXII.

Elle s'embarque à Ténérife pour Cartagène, et de là pour l'Espagne.

La flotte du général Tomas de Larraspuru se trouvant là prête à partir pour l'Espagne, je m'embarquai, en 1624, sur son vaisseau amiral, où il me reçut avec bienveillance, me fit manger à sa table, et me combla de bons traitemens jusqu'au delà de deux cents lieues du cap de Bahama. Là, une querelle s'éleva un jour au jeu, et je fis une égratignure au visage à quelqu'un avec un petit couteau que je tenais, ce qui causa beaucoup de trouble. Le général fut obligé de m'éloigner de là, et de me faire passer au vaisseau du second commandant, où j'avais aussi des compatriotes. Cela me déplut, et je lui demandai de passer à la Patache Saint-Elme, capi-

taine Andrès de Oton, qui servait d'*aviso* (1), et j'y passai. Mais j'eus bien du mal à souffrir, car elle faisait eau, et nous fûmes en danger de couler bas.

Grace à Dieu, nous arrivâmes à Cadiz le premier novembre 1624. Nous débarquâmes et j'y restai huit jours. Le seigneur don Fadrique de Toledo, général de la flotte, me combla de bonnes graces, et comme il avait à son service deux de mes frères, que je connus en ce pays, et que je lui fis connaître, il leur fit depuis ce moment beaucoup de faveurs à mon intention, prenant l'un d'eux à son service particulier, et donnant à l'autre une enseigne.

(1) On nommait *avisos*, dans le trajet des Indes, les bâtimens légers chargés des papiers du service royal, et les flottes qui revenaient d'Amérique en avaient aussi, pour les dépêcher au gouvernement, depuis une certaine hauteur, avant d'aborder aux côtes d'Europe, afin de l'aviser de leur prochaine arrivée, s'il désirait envoyer à leur rencontre des forces navales pour les protéger.

CHAPITRE XXIII.

Elle part de Cadiz pour Séville, et de Séville pour Madrid, Pampelune et Rome; mais ayant été volée dans le Piémont, elle revient en Espagne.

De Cadiz, je fus à Séville, où je restai quinze jours, me cachant tant que je pus, et fuyant l'affluence de monde qui accourait pour me voir habillée en homme. De là, je passai à Madrid, et j'y demeurai vingt jours sans me découvrir. J'y fus arrêtée par ordre du lieutenant du corrégidor, je ne sais pourquoi; mais le comte d'Olivarès me fit aussitôt relâcher. Je m'arrangeai alors avec le comte de Javier, qui partait pour Pampelune; je l'y suivis, et le servis environ deux mois.

De Pampelune, laissant le comte de Javier, je partis pour Rome, parce que c'était la sainte

année du grand Jubilé. Je pris mon chemin par la France, et je souffris de grandes peines, car en passant par Turin, en Piémont, on me soupçonna d'être espion de l'Espagne, on m'arrêta, on m'ôta le peu d'argent et de hardes que je portais, et on me tint en prison cinquante jours (1), au bout desquels, lorsqu'on eut fait, je suppose, des démarches dont il ne résulta rien contre moi, je fus relâché; mais on ne me laissa pas poursuivre mon chemin; on m'ordonna de retourner sur mes pas, sous peine de galères. Il fallut donc revenir avec beaucoup de peines, pauvre, à pied, et mendiant ma vie. J'arrivai à Toulouse et me présentai devant le comte d'Agramont, vice-roi de Pau, gouverneur de Bayonne, auquel j'avais remis à mon passage des lettres d'Espagne, et qui, en noble chevalier, me voyant si misérable, prit pitié de moi, me fit habiller, me traita bien, me donna pour la route cent écus et un cheval, avec lesquels je partis (2).

(1) Dans sa supplique au roi, elle dit quatorze. Ce doit être une des nombreuses fautes du copiste.

(2) Ce seigneur si généreux était Antoine d'Aure, comte de Grammont, de Guichen et de Luvigny, vicomte d'Asté,

Je vins à Madrid, et me présentai devant sa majesté la suppliant de récompenser mes services, rappelés dans une supplique que je remis dans ses mains royales. Sa majesté me renvoya au conseil des Indes. J'y recourus, et je présentai les papiers qui m'étaient restés de la traversée. Ces messieurs me virent, et m'accordèrent un avis (*consulte*) favorable, sur lequel sa majesté me signala huit cents écus de pension, ce qui était très peu moins que je n'avais demandé. Cela eut lieu dans le mois d'août 1625 (1). Il m'arriva dans ce temps à la cour

chevalier des ordres du roi, vice-roi de Navarre et gouverneur perpétuel, par droit d'hérédité, de la ville de Bayonne. Il était fils de Philibert, comte de Grammont, et de la belle Corisandre d'Andoyns, dont les amours avec le roi Henri IV sont célèbres. Ce comte Antoine naquit vers l'année 1570, et mourut en août 1643. Louis XIV lui accorda le titre de duc et pair de France, dans le temps que cette dignité était plus rare qu'à présent, et qu'elle était considérée en France comme la grandesse d'Espagne de première classe. Néanmoins cette dernière a toujours passé pour une dignité supérieure à l'autre.

(1) Dans le brevet original qui se trouve aux archives des Indes, à Séville accordé sur la supplique dont il est ici mention, il est dit que le conseil des Indes rendit sa *consulte* au roi le 19 février 1626, comme on peut le voir dans

quelques aventures que j'omets ici comme sans importance. Peu après, sa majesté partit pour les cortès d'Aragon, et arriva à Saragosse au commencement de janvier 1626.

ce document, qui se trouve à l'appendice sous le n° 3. Doña Catalina veut dire sans doute ici que la supplique fut présentée au roi, et remise par lui au conseil des Indes, en août 1625, car le brevet ne fut expédié définitivement qu'au mois de février 1626.

CHAPITRE XXIV.

Elle part de Madrid pour Barcelone.

Je me mis en chemin pour Barcelone avec trois autres amis qui se rendaient dans cette ville. Nous arrivâmes à Lérida, nous y prîmes un peu de repos, et nous continuâmes notre route le jeudi saint au soir. Arrivés un peu avant Velpuche, vers les quatre heures, bien contens et sans crainte d'encombre, tout-à-coup, au détour d'une touffe d'arbres sur le côté droit de la route, neufs hommes paraissent avec leurs fusils, les chiens levés, nous entourent, et nous ordonnent de mettre pied à terre. Nous ne pûmes faire autre chose, tenant à faveur qu'ils nous laissassent descendre vivans. Nous descendîmes, ils nous prirent les armes, les chevaux, les vêtemens et tout ce que nous portions, sans

nous laisser autre chose que nos papiers, que nous leur demandâmes en grace, et qu'ils nous rendirent, mais pas un fil de linge avec.

Nous poursuivîmes notre chemin à pied, nus, honteux, et nous entrâmes à Barcelone le samedi saint de 1626, à la nuit, sans savoir, moi du moins, que devenir. Mes compagnons tirèrent chacun de leur côté, pour chercher un refuge. Moi, en allant de maison en maison déplorer mon vol, je ramassai quelques haillons, et un méchant capuce pour me couvrir. La nuit avancée, je me réfugiai sous le portail d'une église où je trouvai couchés d'autres misérables, et je parvins à apprendre que le roi était à Barcelone, et qu'il y avait à son service le marquis de Montès-Claros, bon et charitable chevalier que j'avais connu à Madrid (1). Le lendemain matin, j'allai le trouver, et lui racontai le triste événement; il eut pitié de me voir ainsi, me fit aussitôt habiller, et m'introduisit auprès du roi, après en avoir, le bon seigneur, préparé l'occasion.

(1) Elle avait dû le connaître aussi à Lima, lorsqu'il y était vice-roi, puisqu'elle le nomme ailleurs; à moins que celui-là ne fût mort, et que celui-ci ne fût son successeur immédiat.

J'entrai, et je racontai mon aventure à sa majesté, comme elle s'était passée. Il écouta, et me dit : « Mais comment vous êtes-vous laissé voler ? » Je répondis : « Seigneur, je ne pus l'empêcher. » Il me demanda : « Combien étaient-ils ? » Je lui dis : « Seigneur, neuf, avec leurs fusils, les chiens armés, qui nous surprirent à l'improviste au passage d'un petit bois. » Sa majesté me fit signe de la main de lui donner mon mémoire ; je la lui baisai en le lui remettant ; le roi dit : « Je le verrai. » Il était alors debout, et s'en alla ; je sortis, et je reçus bientôt une dépêche où sa majesté ordonnait qu'on me donnât quatre rations d'*alferez* réformé, et trente ducats de gratification. Avec cela, je pris congé du marquis de Montès-Claros, à qui j'avais tant d'obligation, et je m'embarquai sur la galère de Sicile Saint-Martin, qui partait pour Gênes.

CHAPITRE XXV.

Elle part de Barcelone pour Gênes, et de là pour Rome.

Partis de Barcelone sur cette galère, nous arrivâmes bientôt à Gênes où nous séjournâmes quinze jours. Un matin, j'eus occasion de voir Pedro de Chavarria, de l'ordre de Saint-Jacques, inspecteur-général, et j'allai chez lui. Il était encore trop matin, et sa maison n'était point ouverte. Je me promenai pour attendre l'heure, et je m'assis sur un banc à la porte du prince Doria. Tandis que j'étais là, vint s'y asseoir un militaire bien vêtu, galant, avec une longue chevelure, que je reconnus au langage pour être italien. Nous nous saluâmes, et nous engageâmes conversation. Il me dit bientôt: « Vous êtes Espagnol? » Je répondis que oui. Il reprit: « Ainsi vous serez orgueilleux et arrogant, car

tous les Espagnols le sont, quoique pas autant de faits que de paroles. » Je lui dis : « Moi, je vois qu'ils sont tous hommes à tout ce qui se rencontre. » Il dit : « Moi, je vois qu'ils sont tous une m..... » Je dis, en me levant : « Ne parlez pas ainsi, car le plus triste Espagnol vaut mieux que le meilleur Italien. » Il dit : « Soutiendrez-vous ce que vous dites? » Je dis : « Oui, je le soutiendrai. » Il dit : « Eh bien! que ce soit tout de suite. » Je dis : « Que ce soit. » Et nous allâmes derrière des réservoirs d'eau qui se trouvaient près de là, lui me suivant. Nous tirons nos épées, et nous commençons à en jouer. Aussitôt je vois un autre homme qui vient se mettre à son côté. Tous deux jouaient de taille, moi d'estoc; je portai un coup de pointe à l'Italien, dont il tomba. Restait l'autre, et je le faisais reculer. Dans ce moment accourut un boiteux qui se mit à son côté (ce devait être son ami), et qui me pressait vivement. Un autre homme vint, qui se mit du mien, sans doute en me voyant seul, car je ne le connaissais pas. Tant d'autres accoururent, et la chose commençait à se confondre de telle sorte, que, tout bonnement et sans que personne s'en aperçût,

je me retirai de là pour regagner ma galère, et ne sus pas comment finit l'histoire. Là, je me fis panser et guérir une légère blessure que j'avais à la main. Le marquis de Santa-Cruz était alors à Gênes (1).

J'allai de Gênes à Rome. Je baisai les pieds à sa sainteté le pape Urbain VIII, et lui racontai brièvement et du mieux que je pus, ma vie, mes voyages, mon sexe et ma virginité. Sa sainteté se montra fort étonnée d'une telle histoire, et m'accorda avec bonté la permission de vivre désormais en habit d'homme, me recommandant de persévérer à l'avenir dans ma chasteté, et de m'abstenir d'offenser le prochain, par la crainte de la vengeance de Dieu au sujet de son

(1) Suivant l'historien Sabau y Blanco, le duc de Savoie avait, en 1625, conquis tout l'état de Gênes, et la république ne possédait plus que la capitale et la place de Savonne. Le sénat ne trouvait plus à emprunter d'argent, et sa cause était réduite à un état désespéré. Ce fut alors que l'Espagne résolut d'employer une grande partie de ses forces pour arrêter l'agrandissement de ce prince. Le marquis de Santa-Cruz entra à Gênes avec une puissante escadre, et chassa de ce port celle des Français. C'est pour ce motif qu'il se trouvait à Gênes en 1626, quand la *Monja Alferez* fait mention de lui.

précepte, *non occides*. Après cela, je m'en fus. L'aventure se répandit bientôt, et je me vis entouré d'une affluence considérable de personnages, princes, évêques, cardinaux. Toutes les maisons m'étaient ouvertes, de sorte qu'en un mois et demi que je passai à Rome, il y eut peu de jours que je ne fusse invité et régalé par des princes. Un vendredi principalement, des gentilshommes m'invitèrent et me traitèrent par ordre spécial du sénat de Rome et je fus inscrit par eux sur un livre comme citoyen romain. Le jour de saint Pierre, 29 juin 1626, on me fit entrer dans la chapelle de saint Pierre, où je vis tous les cardinaux et les cérémonies qui sont en usage pour cette fête. Tous me firent beaucoup d'accueil et de caresses, et la plupart me parlèrent. Le soir, me trouvant en société avec trois cardinaux, l'un d'eux, qui fut le cardinal Magalon, me dit que je n'avais qu'un défaut, qui était d'être Espagnol. A quoi je lui répondis : « Il me semble Seigneur, sous le respect dû à votre seigneurie illustrissime, que je n'ai pas d'autre qualité. »

CHAPITRE XXVI.

De Rome elle va à Naples.

Au bout d'un mois et demi que je restai à Rome, je partis pour Naples, le 5 juillet 1626. Nous nous embarquâmes à Ripa. Me promenant un jour à Naples sur le port, j'aperçus, à leurs éclats de rire, deux demoiselles qui jasaient avec deux jeunes gens, et qui me regardaient; comme je les regardais aussi, l'une d'elles me dit: « Madame Catalina, où est le chemin? » Je répondis : « Mesdames les p......, à vous donner cent claques; et cent coups d'épée à qui voudra vous défendre. » Ils se turent et s'en allèrent de là. »

NOTES FINALES

DU MANUSCRIT

DE DON CANDIDO MARIA TRIGUEROS.

Voilà où s'arrête un cahier que me montra le capitaine don Domingo de Urbizu, *alguazil-mayor* du tribunal de commerce de Séville, et un autre, imprimé à Madrid en 1625, que me montra l'échevin don Bartolomé Perez Navarro; de sorte que la relation jusqu'à présent écrite laisse la *Monja Alferez* à Naples, au mois de juillet 1626.

Depuis, je la trouve à Séville les 4 et 21 juillet 1630, et aux Indes, à la Vera-Cruz, en 1645. Un manuscrit que je possède, et qui est un journal des choses de Séville, dit, à l'année 1630 :

« Jeudi 4 juillet, la *Monja Alferez* alla à la ca-
« thédrale. Elle fut religieuse à Saint-Sébas-
« tien, s'enfuit, et passa aux Indes en habits
« d'homme, en 1603; elle servit comme soldat
« vingt ans, et passait pour castrat. Elle revint
« en Espagne, et fut à Rome où le pape Ur-
« bain VIII lui donna dispense pour aller en
« habits d'homme. Le roi lui accorda le titre
« d'*alferez*, l'appelant l'alferez doña Catarina de
« Erauso, et le même nom lui fut donné dans
« les dispenses de Rome. Le capitaine Miguel de
« Echazarreta l'avait conduite aux Indes, il y a
« plusieurs années, comme garçon à son ser-
« vice. Aujourd'hui il part comme général de la
« flotte, et l'emmène comme *alferez*. »

Je la trouve au 21 juillet, dans un certificat que me donna don Manuel Fernandez Pardo, trésorier de l'audience commerciale des Indes, à Séville, du 8 octobre 1693, où il est dit: « Que dans le registre des passagers, au folio « 160, il est constaté que sur la flotte qui partit « pour la nouvelle Espagne, en 1630 (1), aux

(1) Ce fut en cette année, et sans doute au moment de s'embarquer, que le célèbre Pacheco fit son portrait, comme l'indique la date portée sur le tableau Quant aux

« ordres du général Miguel de Echazarreta ;
« s'embarqua, le 21 juillet, pour la province
« de la Nouvelle Espagne, l'alferez doña Cata-
« rina de Erauso, qui était revenue des provin-
« ces du Pérou ; par cédule de S. M. »

Je la trouve aux Indes, à la Vera-Cruz, en 1645. Dans un procès-verbal dressé le 10 octobre 1693, dans le couvent des capucins de Séville, par le père Fray Nicolas de la Renteria, moine de cet ordre, et écrit sous sa dictée par le père Fray Diego de Sevilla, du même ordre, il est dit :

« Qu'en l'année 1645, étant séculier, il passa
« sur les galions du général don Pedro de Ursua,
« et qu'à la Vera-Cruz il vit différentes fois la
« *Monja Alferez* doña Catalina de Erauso (qui
« se faisait alors appeler don Antonio de Erauso).
« Qu'elle avait alors un attelage (*recua*) de mu-
« les et de nègres, avec lequel elle transportait
« des bagages en différens endroits ; qu'avec ces
« mules et ces nègres, elle transporta à Mexico
« le bagage qu'il avait. Qu'on la regardait

cinquante-deux ans qu'il lui donne, et qui ne cadrent point avec son extrait de naissance, nous avons, dans la préface, énoncé nos conjectures à ce sujet.

« comme un sujet de beaucoup de cœur et d'a-
« dresse ; qu'elle allait en habits d'homme, et
« qu'elle portait une épée et une dague avec des
« garnitures d'argent ; qu'elle paraissait avoir
« environ cinquante ans, qu'elle était de bonne
« taille, un peu grosse, qu'elle avait le teint
« basané et quelques petits poils à la mousta-
« che. »

Pedro de la Valle, le pélerin, dans le tome 3 de son voyage écrit par lui-même en langue italienne et en lettres familières à son ami Mario Schipano, imprimé à Bologne en 1677, dit ce qui suit dans la lettre 16, datée de Rome le 11 juillet 1626, page 602, n° 2 :

« Le 5 de juillet 1626, vint chez moi pour la première fois l'alferez Catarina de Erauso, biscayenne venue d'Espagne, et arrivée la veille à Rome.

« C'était une femme d'environ trente cinq à quarante ans (1), qui, dans la Biscaye, sa patrie, où elle était née d'une bonne famille, avait été

(1) On voit, par la comparaison des dates, que Pedro de la Valle, en évaluant l'âge de la *Monja Alferez,* s'éloigne peu de la vérité, tandis que le capucin Nicolas de la Renteria

élevée depuis l'enfance dans un monastère, et avait, je crois, pris l'habit de religieuse. Mais avant de faire des vœux, dégoûtée de cette vie de retraite, et prenant fantaisie de vivre en homme, elle se sauva à demi vêtue, comme de la maison de son père, et vint à la cour d'Espagne, où, en habit de garçon, elle servit comme page quelques jours. Elle prit ensuite l'envie d'aller à Séville et de passer aux Indes; à l'occasion de certaine dispute, elle quitta la capitale, et se donna au métier de soldat, se sentant naturellement portée aux armes et à voir le monde.

« Elle fit long-temps la guerre dans ces régions, et se trouva à différentes affaires, où elle se comporta tellement en brave soldat, qu'elle acquit une grande réputation de vaillance. Comme il ne lui poussait point de barbe, on la croyait et on l'appelait castrat.

« Elle se trouva aussi dans une sanglante bataille, où les siens furent défaits, et les ennemis enlevèrent le drapeau de la compagnie; mais

se trompe d'au moins dix à quinze ans; mais c'est une erreur facile à commettre, car une femme, même dans l'âge mûr, doit sembler plus jeune sous des habits d'homme.

elle les repoussa par son courage, reprit le drapeau, en tuant celui qui l'emportait, et fut faite *alferez* de la compagnie, non par grace, mais par sa propre valeur.

« Finalement, lorsqu'on commençait à soupçonner qu'elle était femme, elle finit par le déclarer à la suite d'une grande dispute, où, après avoir donné de grandes preuves de valeur, elle resta mortellement blessée, et pour échapper à la justice qui la poursuivait, elle fut obligée de se livrer à l'évêque. Elle lui raconta sa vie passée, et comment elle était fille, ajoutant que tout ce qu'elle avait fait n'avait point été par mauvaise intention, mais parce que son inclination naturelle qui la poussait aux armes, l'avait emportée. Et pour prouver la vérité de ce qu'elle disait, elle le supplia de la faire reconnaître, ce qui fut fait; elle fut visitée par des matrones et trouvée vierge.

« L'évêque la mit dans un couvent, et comme on sut qu'elle avait été réligieuse, mais que l'on doutait qu'elle eût fait des vœux, on l'y retint jusqu'à ce qu'on eût acquis d'Espagne la certitude qu'elle n'avait point professé. On lui rendit alors la liberté, et comme elle ne voulait

pas rester religieuse, mais reprendre la vie militaire, elle quitta le couvent, et revint en Espagne.

« En Espagne elle demanda au roi récompense de ses services, et porta sa cause au conseil; le roi lui accorda pour sa vie une pension de huit cents écus, lui donnant dans la patente le titre d'*alferez*, et la permission de porter l'uniforme militaire, et ordonnant que dans tous ses états et domaines elle fût respectée de tout le monde.

« Ensuite elle passa en Italie; après différentes aventures dans la route, elle vint à Rome demander à Sa Sainteté je ne sais quelles graces, qu'elle obtint par la faveur de divers personnages.

« Pendant mon séjour aux Indes orientales, j'avais eu connaissance d'elle, et de ses aventures, et de sa renommée; au retour, je désirais beaucoup la connaître particulièrement.

« A mon arrivée à Rome, le père Rodrigo de San-Miguel, augustin déchaussé, mon ami, dont j'ai plusieurs fois fait mention, qui connaissait mon désir, et qui, étant arrivé de Venise bien avant moi, l'avait connue sur-le-

champ, comme compatriote, me l'amena bientôt chez moi. Là, nous causâmes long-temps ensemble. Elle me raconta ses étranges aventures, dont je viens de rapporter les plus notables et les plus certaines, comme d'une personne remarquable de notre époque.

« Je l'ai fait ensuite connaître à Rome à différentes dames et à différens seigneurs, dont elle aime mieux la conversation que celle des dames. Don Francisco Crescencio, qui est un grand peintre, a fait son portrait.

« Elle est d'une taille haute et forte pour une femme, de manière qu'elle peut sembler homme. Elle n'a point de gorge; elle m'a dit qu'étant toute jeune, on lui avait fait je ne sais quel remède pour la sécher et la faire disparaître; ce fut un emplâtre que lui donna un Italien. Quand elle le mit, il lui causa une grande douleur; mais ensuite, sans autre mal ni traitement, il eut son effet.

« De visage elle n'est pas laide, mais pas belle non plus. On voit qu'elle est déjà sur le retour, sans être âgée. Ses cheveux sont noirs et courts comme ceux d'un homme, et lui tombent sur le front, selon la mode actuelle. En homme, elle

paraît plutôt un castrat qu'une femme. Elle s'habille en homme à l'espagnole, porte bien l'épée, selon sa profession, et tient la tête un peu baissée, plutôt par les fatigues d'un soldat vaillant que par la vie amoureuse d'un citadin. C'est seulement aux mains qu'on peut reconnaître qu'elle est femme, car elle les a courtes et grasses, quoique robustes, et s'en sert un peu à la manière des femmes. »

(*Copie tirée d'une autre qui se trouve dans un volume in-4° de différens papiers à* DON CANDIDO MARIA TRIGUEROS. *Celle-ci a été collationnée sur l'autre par mes commis.* Séville, le 24 mai 1784.)

MUÑOZ.

APPENDICE.

N° I.

Extrait de baptême de Doña Catalina de Erauso.

Moi, le docteur Don Francisco Javier de Marin, vicaire perpétuel et curé de l'église paroissiale de Saint-Vincent lévite et martyr de cette ville de Saint-Sébastien,

Certifie que dans le premier registre baptistaire de ladite paroisse, folio vingt-et-un, le quatrième extrait, qui est le trente-septième de l'année 1592, est de la teneur suivante :

« Catalina de Erauso, fille légitime de Miguel de Erauso et de Maria Perez de Galarraga, a été baptisée le 10 février de ladite année. Parrains, Pedro de Galarraga et Maria Velez de Aranalde. Ministre, le vicaire Alviona. »

Pour copie conforme à l'original, qui est en mon pouvoir.

Saint-Sébastien, 10 octobre 1826.

Docteur DON FRANCISCO JAVIER DE MARIN.

N° II

Extrait des registres du couvent des religieuses dominicaines de Saint-Sébastien-le-Vieux.

Dans le livre des professions des religieuses dominicaines du couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux, se trouvent les articles suivans, littéralement transcrits.

A la page 24, verso :

Le 23 avril de l'année 1605, fit profession solennelle de religieuse soror Mari Juan de Erauso, fille légitime de Miguel de Erauso et de Maria Perez de Galarraga, bourgeois de la ville de Saint-Sébastien, dans les mains du R. P. Fray Géronimo de Ercilla, prieur du couvent de Saint-Elme, étant prieure la mère Joana de Lascano; laquelle profession se fit publiquement dans l'église du seigneur Saint-Sébastien-le-Vieux. En foi de quoi ont signé de leurs noms les soussignées.

JOANA DE LASCANO, prieure.

MARI JUAN DE ERAUSO.

Elle mourut le 21 septembre de l'année 1655.

A cet article est une note marginale ainsi conçue :

Cette profession a été faite avant l'âge accompli, mais elle est valable, et l'ancienneté se comptera du 22 mars de l'année 1606.

A la page 25 :

Le 20 novembre de l'année 1605, fit profession soror Catalina de Aliri, fille légitime du trésorier Juan Lopez de Aliri, et de Doña Luisa Prieto de Navarrete, bourgeois de la ville de Saint-Sébastien, aux mains du R. P. Fray Geronimo de Ercilla, prieur du couvent de Saint-Elme, étant prieure la mère Joana de Lascano; laquelle profession se fit solennellement et publiquement dans l'église du Seigneur Saint-Sébastien-le-Vieux. En foi de quoi ont signé de leurs noms les soussignées.

JOANA DE LASCANO, prieure.

Soror CATALINA DE JESUS Y ALIRI.

Elle mourut le 15 octobre 1657.

Note marginale :

Elle fut quinze ans prieure dans ce couvent d'une manière très exemplaire.

A la page 26 :

Le 17 décembre de l'année 1606, fit profession solennelle de religieuse soror Isabel de Erauso, fille légitime de Miguel de Erauso et de Maria Perez de Galarraga, bourgeois de la ville de Saint-Sébastien, aux mains du R. P. Fray Géronimo de Ercilla, prieur du couvent de Saint-Elme, étant prieure la mère Joana de Lascano; laquelle profession se fit publiquement dans l'église du Seigneur Saint-Sébastien-le-

Vieux. En foi de quoi ont signé de leurs noms les soussignées.

JOANA DE LASCANO, prieure.

ISABEL DE ERAUSO.

Elle est morte le 8 janvier 1617.

Note marginale :

Cette profession a été faite avant l'âge accompli, mais elle est valable, et l'ancienneté se comptera du 2 mars 1608.

A la page 32, verso :

Le dimanche 15 novembre de cette année 1615, fit profession solennelle soror Jacinta de Erauso, fille légitime de Miguel de Erauso et de Maria Perez de Galarraga, bourgeois de la ville de Saint-Sébastien. Elle fit profession aux mains du R. P. Fray Martin de la Mariano y Bergoza, prieur du couvent de Saint-Elme, et vicaire de celui-ci de Saint-Sébastien-le-Vieux, étant prieure la mère Gracia de Alcega, et provincial de la province d'Espagne le P. maestro fray Antonio de Sotomayor, et général de l'ordre le P. maestro fray Serafino de Pabia. La profession se fit solennellement et publiquement; et pour la vérité, nous signons de nos noms, lesdites mère prieure et professe.

Soror GRACIA DE ALCEGA, prieure.

Soror JACINTA DE ERAUSO.

Elle mourut le 8 mars de l'année 1649.

Dans le livre de caisse du même couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux, qui commence à l'année 1572, se trouvent les articles suivans :

AN 1604.

De plus, nous avons reçu de Miguel de Erauso et de sa femme Maria Perez de Galarraga cent-vingt ducats pour la pension (*alimentos*) de ses trois filles, de l'année 1603.

De plus, nous avons reçu de Miguel de Erauso et de sa femme Maria Perez de Galarraga cent-vingt ducats pour la pension de ses trois filles, de l'année 1604.

Dans le livre de caisse qui commence en 1604, se trouvent les articles suivans :

AVRIL 1605.

De plus, le 22 avril, nous avons reçu pour la dot de soror Mari Joan de Erauso cinq cents ducats.

De plus, pour la pension de soror Isabel et soror Catalina Perez de Erauso, nous avons reçu huit cent quatre-vingts réaux, qui sont pour l'année 1605.

OCTOBRE 1606.

De plus, nous avons reçu de Miguel de Erauso vingt ducats à compte sur la pension de sa fille Isabel de Erauso.

NOVEMBRE 1606.

De plus, nous avons reçu cinq cents ducats pour la dot d'Isabel de Erauso.

Item, quarante ducats pour offrande à l'occasion de ses vœux.

JANVIER 1608.

De plus, de Miguel de Erauso, quarante ducats en cidre, à compte sur la pension de sa fille Catalina Perez de Erauso, de l'année 1606, qui a fini au mois de mars 1607.

JUILLET 1612.

De plus, pour la pension de soror Jacinta de Erauso, novice, nous avons reçu quarante ducats le dernier jour du présent mois, et pour gratification trente, et vingt autres ducats pour le reste d'une dette, en tout quatre-vingt-dix.

SEPTEMBRE 1614.

De plus, nous avons reçu de Maria Perez de Galarraga quarante ducats pour la pension de sa fille soror Jacinta de Erauso.

OCTOBRE 1614.

De plus, nous avons reçu de Maria Perez de Galarraga cent réaux à compte sur la pension courante de sa fille.

NOVEMBRE 1615.

D'abord, nous avons reçu de Maria Perez de Galarraga six cent quatre-vingts ducats pour la dot de sa fille, soror Jacinta de Erauso, savoir : six cents pour la dot, cinquante pour pension d'un an et trois mois, et les trente autres d'offrande.

Nota. On a compulsé tout ce livre de caisse, qui finit en décembre 1639, mais on n'y a trouvé aucun article d'où il résulterait que le couvent eût reçu la dot de soror Catalina de Erauso, ce qui prouve qu'elle n'arriva pas jusqu'aux vœux, qu'elle ne mourut point au couvent, et qu'elle n'y resta point passé le mois de mars 1607.

N° III.

Pièce relative aux mérites et services de Doña Catalina de Erauso, qui se trouve dans les archives des Indes, à Séville.

Don José de la Higuera y Lara, gardien des archives générales des Indes, en cette ville,

Je certifie que parmi différentes liasses de papiers du secrétariat du Pérou, se trouve une requête, accompagnée d'une décision et de différentes dépositions de témoins, dont la teneur suit :

REQUÊTE.

Seigneur, l'alferez Doña Catalina de Erauso, naturelle de la ville de Saint-Sébastien, province de Guipuzcoa, expose que pendant les dix-neuf dernières années écoulées, elle en a employé quinze au service de V. M. dans les guerres du royaume du Chili et contre les Indiens du Pérou, ayant passé dans ces régions en habit d'homme, par l'inclination particu-

lière qu'elle avait d'exercer le métier des armes pour la défense de la foi catholique, et de s'employer au service de V. M., sans que, durant tout son séjour au royaume du Chili, elle ait été connue autrement que pour homme, jusqu'à ce qu'au bout de quelques années, dans le royaume du Pérou, elle découvrit qu'elle était femme, obligée par un événement qu'il serait hors de propos de rapporter ici. Et qu'étant en compagnie de l'alferez Miguel de Erauso, son frère légitime, dans le royaume du Chili, jamais elle ne se découvrit à lui, quoiqu'elle le connût pour son frère, et cela pour ne pas être découverte, résistant à la tendresse du sang. Et que tout le temps qu'elle servit à la guerre, dans la compagnie du mestre-de-camp don Diego Bravo de Sarabia, ce fut en résistant avec courage aux incommodités de la milice comme l'homme le plus brave, sans que dans aucune affaire elle ait été connue, sinon pour tel, et que par ses actions elle mérita d'obtenir une enseigne de V. M., servant comme *alferez* dans la compagnie d'infanterie du capitaine Gonzalo Rodriguez, sous le nom qu'elle se donna d'Alonzo Diaz Ramirez de Guzman. Que dans ce temps elle signala sa valeur et son intrépidité, recevant des blessures, principalement à la bataille de Puren, et qu'ayant été réformé, il passa dans la compagnie du capitaine Guillen de Casanova, châtelain du château d'Arauco, et

qu'il en fut tiré, comme vaillant et bon soldat, pour marcher de nouveau contre l'ennemi. Comme tout cela résulte des certificats et témoignages de don Luis de Cespédes, gouverneur et capitaine général du Paraguay, qui avait été capitaine d'infanterie au Chili, de don Juan Cortès de Monroy, gouverneur et capitaine général de Veraguas, qui avait été de même capitaine d'infanterie au Chili, et de don Francisco Perez de Navarrete, aussi capitaine d'infanterie dans le Chili et le Pérou, lesquels trois, et d'autres gentilshommes qui ont été ses officiers et chefs de camp, se trouvent aujourd'hui dans cette capitale, et le connaissent très bien pour l'avoir vu servir V. M. Et qu'outre ce qui vient d'être rapporté, sa tragédie ne s'arrête pas là, car étant arrivée aux royaumes d'Espagne, l'année passée de 1624, elle décida d'aller en 1625 à la cour de Rome baiser les pieds de Sa Sainteté, l'année étant de jubilé, et en passant du royaume de France au Piémont, elle rencontra une troupe de cavalerie française, et comme elle allait à cheval, suivie d'un domestique et d'autres pèlerins espagnols qui allaient en sa compagnie, on la prit, parce qu'elle était signalée parmi les pèlerins sous le nom de l'alferez Antonio de Erauso, et dès qu'on l'eut arrêtée, on l'accusa d'être espion de V. M., et on lui dit qu'on l'arrêtait comme tel, et après l'avoir dévalisée et lui avoir enlevé deux cents doublons d'or

qu'elle portait pour sa dépense, on la jeta dans une prison, où elle resta quatorze jours chargée de chaînes. Et parce qu'ayant entendu des choses injurieuses elle avait répondu pour l'honneur de V. M., on la maltraita de paroles et de gestes, et si par hasard on eût découvert qu'elle était femme, on lui aurait sans doute ôté la vie comme espion avéré, et quand on la relâcha, on ne lui voulut pas donner passage pour Rome, et dès lors elle est revenue à cette capitale. Ces faits sont constatés par la déposition de trois témoins oculaires, outre ceux par ouï-dire. En conséquence, et parce qu'elle invoque aussi les services du capitaine Miguel de Erauso, son père, de l'alferez Miguel de Erauso, de Francisco de Erauso, qui servit sur la flotte de Lima avec don Rodrigo de Mendoza, et de Domingo de Erauso, qui partit sur la flotte du Brésil, et en revenant fut un de ceux qui périrent sur le vaisseau amiral, *les Quatre-Villes*, qui fut brûlé, lesquels étaient tous trois ses frères.

Elle supplie V. M. de vouloir bien récompenser ses services, ses longs voyages et ses actions de valeur, montrant ainsi sa grandeur, tant pour ce qu'elle a mérité que pour la singularité et prodige de son histoire, et faisant attention qu'elle est née de parens nobles et des principaux de la ville de Saint-Sébastien, et de plus, pour la singularité et rare chasteté où elle a vécu et vit encore, et dont le temps lui-même peut

rendre témoignage. De tout cela, elle attend pour grâce une pension de soixante piastres fortes par mois, dans la ville de Carthagène des Indes, et une gratification pour son voyage; obtenant ainsi ce qu'elle espère de V. M. et de Sa Grandeur, etc.

DÉCRET.

Le conseil, au 19 février 1626, accorde cinq cents piastres de huit réaux en pension de commanderie, et quant au changement d'habit, remet à S. M. le soin d'ordonner ce qu'elle croira convenable.

Avec rubrique.

Certificat de don Luis de Cespédes.

Don Luis de Cespédes Xeria, présentement gouverneur et capitaine-général de la province de Paraguay dans les Indes, pour le roi, notre seigneur, et ancien capitaine d'infanterie espagnole dans l'armée du royaume du Chili, etc.

Je certifie et donne foi à S. M. que je connais Catalina de Erauso depuis plus de dix-huit ans, lorsqu'elle entra comme soldat, en habit d'homme, et sans que personne s'aperçût qu'elle était femme, dans la compagnie du mestre-de-camp don Diégo Bravo de Sarabia; qu'elle servit S. M. dans ladite armée et compagnie; qu'elle passa ensuite dans celle du capitaine Gonzalo Rodriguez, qui avait ce grade

dans le royaume du Chili ; que, pour ses honorables et brillans services, elle fut nommée alferez de ladite compagnie, sous le nom d'Alonzo Diaz Ramirez de Guzman ; qu'elle se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu dans ce temps ; que sa compagnie ayant été réformée, elle passa à servir dans celle du capitaine Guillen de Casanova, châtelain du château d'Arauco ; qu'elle en fut tirée, comme bon soldat, pour sortir en campagne, et que le gouverneur la laissa avec ceux qui restèrent au château de Païcabi avec le mestre-de-camp Alvaro Nuñez de Pineda, où restèrent quatre capitaines aux ordres dudit mestre-de-camp, et d'où l'on fit plusieurs sorties qui firent beaucoup de mal à l'ennemi ; que le nouveau gouverneur Alonzo de Ribera, voyant les bons services que ladite Catalina de Erauso avait rendus à S. M. pendant treize ans consécutifs dans lesdites armées, et qu'elle s'était signalée comme un homme d'une grande valeur, il lui donna permission pour aller aux royaumes du Pérou, et je sais qu'elle se trouva à beaucoup de batailles, et particulièrement à celle de Puren, où elle fut grièvement blessée ; et j'ai appris que dans le Pérou elle découvrit qu'elle était femme, et à présent elle est dans cette capitale, et m'a demandé le présent témoignage. Comme je sais parfaitement que tout ce que j'ai rapporté est vrai, la susdite est digne des faveurs de S. M. pour les bons services

qu'elle lui a rendus; à sa demande, et parce que je sais qu'elle a perdu ses titres et papiers, je lui donne ce certificat, signé de ma main et scellé de mes armes.

Fait à Madrid, cour de S. M., le deuxième jour du mois de février mil six cent vingt-cinq.

DON LUIS DE CESPÉDES XERIA.

Certificat de don Francisco Perez de Navarrete.

Don Francisco Perez de Navarrete, ancien capitaine d'infanterie espagnole, pour S. M., chef de compagnies, etc.

Je certifie et donne foi que j'ai connu Catalina de Erauso, dont le nom est tel à présent, dans le royaume du Chili, en habit de soldat, au service de S. M.; qu'elle servit comme alferez du capitaine Gonzalo Rodriguez, sous le nom d'Alonzo Diaz Ramirez de Guzman; que lorsque j'arrivai au royaume du Chili, qui fut l'année mil six cent-huit, je la trouvai servant dans la province d'Arauco, dans la compagnie du capitaine Guillen de Casanova, avec le titre d'alferez réformé, ayant été celui du capitaine Gonzalo Rodriguez; qu'elle resta avec moi dans le fort de Païcabi, aux ordres du mestre-de-camp don Alvaro Nuñez de Pineda, me trouvant un des quatre capitaines qui

restèrent cet hiver à la défense dudit fort, qui était au centre de la guerre; que je l'ai toujours vue servir en bon soldat, accourant où il lui était ordonné avec grande exactitude; qu'elle passa pour homme en montrant toujours beaucoup de valeur; qu'elle se trouva en beaucoup d'affaires et de rencontres qu'on eut avec l'ennemi, et qu'elle fut blessée à la bataille que nous livrâmes à Puren; qu'étant capitaine d'infanterie dans la garnison du Callao, l'année passée de mil six cent-vingt-trois, je la vis à Lima, ville des rois, qui est à deux lieues de ladite garnison, en habit de femme, car elle s'était découverte, et ce fut une chose très notoire qu'on l'appelait la *Monja* du Chili; qu'elle est revenue dans ce royaume d'Espagne et qu'elle m'a demandé de lui donner foi de ce qui vient d'être rapporté. Sur sa demande, je lui ai donné ce certificat, en cette ville de Madrid, cour de S. M., le dix-septième jour du mois de décembre mil six cent-vingt-quatre, pour lesquels services elle est digne et méritante des faveurs de S. M. En foi de quoi, j'ai signé ceci de mon nom, et scellé du sceau de mes armes, sachant qu'elle a perdu ses papiers.

DON FRANCISCO PEREZ DE NAVARRETE.

Certificat de don Juan Cortès de Monrroy.

Don Juan Cortès de Monrroy, présentement gouverneur et capitaine-général de la province de Veraguas, dans les Indes, pour le roi notre seigneur, et ancien capitaine d'infanterie espagnole dans l'armée du royaume du Chili, etc.

Je certifie à S. M. que je connais Catalina de Erauso depuis plus de quinze ans; qu'elle entra, en habit d'homme, comme soldat dans la compagnie du mestre-de-camp don Diégo Bravo de Sarabia, sous le nom d'Alonzo Diaz Ramirez de Guzman; qu'elle servit plus de deux ans dans ladite compagnie, et passa à servir dans celle du capitaine Gonzalo Rodriguez, au royaume du Chili, où, pour ses bons et brillans services, ledit capitaine la nomma son alferez; qu'elle se trouva dans toutes les affaires où sa compagnie prit part, et que cette compagnie ayant été réformée, elle passa à servir dans celle du capitaine Guillen de Casanova, châtelain du château d'Arauco, et que la susdite fut un de ceux qu'on en tira pour sortir en campagne; que le gouverneur la laissa dans le fort de Païcabi, en compagnie de quelques capitaines qui restèrent aux ordres du mestre-de-camp Alvaro Nuñez de Piueda, et d'où l'on fit plusieurs sorties qui causèrent beaucoup de mal à l'ennemi; qu'elle se trouva à plusieurs batailles, et particulièrement à

celle de Puren, où elle reçut quelques blessures; qu'après avoir servi dans ce royaume plus de quatorze ans consécutifs, se signalant en toute occasion comme un homme d'une grande valeur, elle en sortit avec la permission du gouverneur Alonzo de Ribera, et s'en fut au royaume du Pérou, où j'ai su qu'à la suite des blessures mortelles qu'elle reçut, elle-même découvrit qu'elle était femme; qu'à présent elle se trouve en cette capitale, dans le même habit d'homme, et que, tout ce que j'ai rapporté étant à ma connaissance, la susdite est digne et méritante de quelque faveur que S. M. daigne lui faire. Sur sa demande, je lui donne ce certificat, signé de ma main, et scellé du sceau de mes armes, en la ville de Madrid, cour du roi notre seigneur, le vingt-cinquième jour du mois de janvier mil six cent vingt-cinq.

DON JUAN CORTÈS DE MONRROY.

La même pièce indique que les certificats précédens furent respectivement ratifiés par ceux qui les donnèrent, à Madrid, les 15 et 17 février 1625.

INFORMATION.

Dans la ville de Pampelune, le vingt-huit juillet mil six cent-vingt-cinq, devant le seigneur docteur don Nicolas Plazaola, alcalde des gardes et gens de guerre infanterie et cavalerie de ce royaume de Navarre, pour le roi notre seigneur, et en présence de

moi soussigné, greffier (*escribano*) de S. M. et desdits gardes, comparut en personne l'alferez Antonio de Erauso, se disant naturel de la ville de Saint-Sébastien, dans la province de Guipuzcoa, lequel présenta une requête demandant qu'une information fût faite sur son contenu, lesquels requête, information et autres actes faits en conséquence sont de la teneur suivante :

REQUÊTE.

Illustre seigneur, l'alferez Antonio de Erauso, naturel de la ville de Saint-Sébastien, et résidant actuellement en cette ville de Pampelune, dit que le suppliant partit de cette ville pour celle de Rome, pour affaires urgentes, à la fin du mois de janvier de la présente année, et qu'ayant pris le chemin de terre, il fut obligé de passer par la France, ce chemin étant celui de ceux qui vont par terre, et qu'ayant passé au-delà de Lyon, dans le Piémont, des troupes de garnison qu'il y avait, l'arrêtèrent en disant qu'il était espion, et le retinrent prisonnier plus de quatorze jours, et lui prirent l'argent, les hardes et les papiers qu'il portait, le laissant en chemise; et ainsi, contraint par la nécessité, il dut revenir en Espagne, et il lui convient de faire constater ce qui vient d'être dit, parce qu'il y a plusieurs témoins en cette ville.

Il supplie Votre Grâce d'ordonner qu'une information sur cet objet soit faite devant un greffier

royal, et que l'original en soit remis au suppliant pour la conservation de son droit; en cela il recevra grâce et justice, laquelle est demandée par le licencié Aragon.

ANTONIO DE ERAUSO.

DÉCRET.

Que l'alferez Antonio de Erauso fasse l'information qu'il sollicite devant un greffier royal auquel il donnera commission pour cela. Pourvu et ordonné par le seigneur don Nicolas de Plazaola, alcalde des gardes à Pampelune, le vingt-huitième jour du mois de juillet, mil six cent-vingt-cinq, et signé de sa rubrique.

Devant moi, REMIRO LUIS DE ESCOBAR.

Premier témoin. Dans la ville de Pampelune du royaume de Navarre, le premier de juillet de l'année mil six cent-vingt-cinq, moi greffier soussigné, en vertu de la commission précédente, à moi donnée par le seigneur alcalde des gardes de cette garnison, j'ai reçu le serment, en forme légale, sur une image de la croix, comme cette +, sur laquelle il mit sa main droite et prononça les paroles des quatre saints évangiles, de Pedro del Rio, qui se dit être naturel de la ville de Marcilla de Navarre, de présent en cette ville, témoin présenté par l'alferez Antonio de Erauso, présentant, pour preuve et vérification du contenu de

sa requête, lequel a dit être âgé de vingt-huit ans à peu près, et connaître ledit présentant, mais n'être point son parent et n'avoir aucun des autres empêchemens généraux de la loi. Lequel ayant été interrogé sur la teneur de ladite requête, a dit : que ce qu'il en sait c'est de s'être trouvé, au mois de janvier dernier de la présente année, dans le Piémont de France, à cinquante lieues environ de Lyon, entre la France et la Savoie, en compagnie du présentant allant avec lui et à son service jusqu'à Rome, pour des affaires intéressant ledit Antonio de Erauso, présentant, et que près du Piémont ils rencontrèrent une troupe de cavalerie de garnison française qui était en marche, et que dans le Piémont, à une lieue environ après la frontière du royaume de France, un capitaine de ladite cavalerie fit prisonnier ledit alferez, lui donna des coups de bâton, et le maltraita de paroles, lui disant qu'il était un chien de juif et de luthérien, et qu'il venait comme espion du roi d'Espagne, notre seigneur; et en conséquence ils prirent audit alferez, en présence dudit témoin, deux cents doublons en or, et tous ses papiers et ses lettres qu'ils ouvrirent et mirent en pièces; et nonobstant cela, ils le jetèrent en prison dans un endroit dont il ne se rappelle pas le nom, où ils le retinrent quatorze jours avec des chaînes et des menottes; et tandis qu'il y était, quelques français de la garnison étant

entrés voir ledit alferez, lui dirent que son roi était un mauvais homme et un mauvais chrétien, et ledit alferez ayant pris, comme de raison, le parti de son roi, conjointement avec ledit témoin, et répondu que son roi était fidèle et catholique plus qu'eux-mêmes, un soldat d'entre eux lui donna un soufflet de telle façon qu'il le jeta par terre; et de même ledit témoin ayant pris le parti de son roi et maître, ils le frappèrent à la gorge avec un tison, disant qu'il méritait d'être brûlé comme un traître belître, et le maltraitèrent aussi de plusieurs soufflets; finalement, ayant, après avoir reconnu les papiers, vu que son voyage était tout droit pour Rome, ne pouvant trouver autre chose à lui imputer, ils le mirent hors de la prison, le laissant sans argent et sans papiers; et quand ledit alferez se vit libre, il demanda instamment audit capitaine et aux autres qui étaient là de vouloir bien lui donner les moyens de continuer sa route pour Rome, où il avait absolument besoin d'aller; mais jamais ils ne voulurent, lui disant de retourner en Espagne, et de rendre grâce à Dieu de s'en aller sans détriment de sa personne, puisqu'on ne l'avait pas pendu : et ainsi il fallut revenir en Espagne, où ils retournèrent tous deux après les peines et les mauvais traitemens que lesdits Français avaient faits audit témoin et audit alferez, présentant, jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans le royaume de Navarre.

Cela étant la vérité, et la chose comme elle s'est passée, suivant le serment qu'il a fait, après lecture de ce qui précède, il y a persisté, et n'a pas signé avec ledit greffier, disant qu'il ne le savait pas, et en sa présence, j'ai signé, moi, greffier susdit.

Devant moi, PEDRO DE ERDOCAÏN, greffier.

Second témoin. Et ensuite, les mêmes jour, mois, an et ville que dessus, moi, susdit greffier, en vertu de ma commission, et pour la cause susdite, j'ai reçu le serment *in verbo sacerdotis* de don Juan Sañes de Cillero, prêtre de cette ville, âgé de trente-six ans à peu près, qui connaît le présentant, mais n'est point son parent, et n'a aucun des autres empêchemens généraux de la loi. Ayant été interrogé sur ladite requête, il a dit : que ce qu'il sait est qu'il connaît le présentant depuis environ sept mois, de vue et de fréquentation quotidienne, pour avoir demeuré tout ce temps dans la même maison, et que ledit alferez, selon qu'il le lui avait communiqué, avait le désir de passer à Rome pour des affaires de la plus haute importance, et que, pour faire ce voyage, ledit alferez était parti en compagnie de lui, témoin, et du précédent qu'il emmenait pour domestique, dans les premiers jours du mois de février de la présente année; qu'ils étaient allés ensemble depuis ladite ville de Pampelune jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, dans le royaume de France, à plus de deux lieues de la fron-

entrés voir ledit ... laissa, avec son domestique,
était un mauva ... à Rome, et, les ayant laissés,
ledit alferez ... ville de Pampelune; que lorsqu'il
son roi, ce ... ville, ce fut en habit de pélerin, avec
que son ... laissa à Saint-Jean-Pied-de-Port; qu'en-
mes, ... partirent pour leur route et lui pour sa mai-
tell ... comme il l'a déjà dit; que vers la fin de mars, la
té ... veille du dimanche des Rameaux, ledit alferez revint à ladite ville, sans avoir pu achever son voyage, disant que des soldats d'une garnison du Piémont l'avaient très maltraité, et lui avaient pris l'argent qu'il portait, après l'avoir frappé et mis en pièces ses papiers; qu'ils ne voulurent pas le laisser continuer sa route, et qu'il fut obligé de revenir sur ses pas, si bien qu'il est actuellement de retour dans ladite ville, ce dont lui, témoin, sait que ledit alferez est très chagrin et très affligé; que cela est la vérité, et tout ce qu'il sait. Et après lui avoir lu son dire, il y a persisté et l'a signé :

DON JUAN SAÑES DE CILLERO.

Devant moi, PEDRO DE ERDOCAÏN, greffier.

Troisième temoin. Dans ladite ville de Pampelune, le troisième jour dudit mois et année, moi, susdit greffier, en vertu de ladite commission, ai reçu le serment en ladite forme de Juan de Arriaga, soldat de la citadelle de cette ville, témoin présenté par le présentant en preuve de ladite cause, lequel a dit être âgé

-six ans environ, et connaître ledit présen-
mais ne pas être son parent, et n'avoir aucun
es autres empêchemens généraux de la loi. Interrogé sur ladite requête, il a dit : que lui, témoin, connaît ledit présentant depuis plus de seize ans, et qu'il sait, comme étant au service de Sa Majesté dans cette garnison de Navarre, que dans les derniers jours de janvier passé de la présente année, ledit alferez Antonio de Erauso partit de cette ville pour celle de Rome, pour affaires obligées qu'il y avait, et dont quelques-unes lui avaient été communiquées, et que lui, témoin, le vit partir de cette ville en compagnie de don Juan Sañes de Cillero, prêtre, et de Pedro del Rio, et sait qu'étant arrivé bien loin en France, il fut maltraité par quelques Français qui le frappèrent sur sa personne, lui enlevèrent les papiers qu'il portait et plus de deux cents doublons en or; et qu'il sait cela pour l'avoir entendu dire par plusieurs personnes très dignes de foi et de croyance; et que ledit alferez, obligé par les mauvais traitemens qu'on lui faisait, et parce qu'on l'empêchait de passer et de continuer son voyage, revint de France à ladite ville de Pampelune, et jusqu'à ce qu'il entra dans ledit royaume de Navarre, on le traita très-mal, disant qu'il était espion du roi notre seigneur; qu'on le tint prisonnier et qu'on le molesta beaucoup, et qu'après avoir reconnu ses papiers, comme on n'y trouva rien à redire, on le

lâcha, et qu'alors, comme on l'a dit, il revint sur ses pas. Que cela est la vérité et tout ce qu'il sait. Ayant lu son dire, il y persista et a signé :

JUAN DE ARRIAGA.

Devant moi, PEDRO DE ERDOCAÏN, greffier.

Quatrième témoin. Dans ladite ville de Pampelune, le neuvième jour du mois de juillet de la susdite année, moi, susdit greffier, en vertu de ladite commission, et pour preuve du contenu de ladite requête, j'ai reçu serment en la forme de droit de Martin Embica, domestique de la baronne de Beonlegui, demeurant en ladite ville, et se disant âgé d'environ vingt ans, lequel connaît le présentant, mais n'est point son parent et n'a aucun des autres empêchemens de la loi. Interrogé sur ladite requête, il a dit : que ce qu'il savait à ce sujet c'est que lui, témoin, avait souvent entendu dire audit présentant qu'il avait besoin de faire un voyage à Rome, et qu'en conséquence il était parti de cette ville, à ce qu'il paraît, vers la fin de janvier ou le commencement de février de cette présente année, et qu'après être ainsi parti, au bout d'un mois environ il était revenu à cette ville, et que lui ayant demandé comment il avait achevé si vite son voyage à Rome, il avait répondu qu'il était revenu au milieu du chemin, parce qu'étant arrivé dans le Piémont, au-delà de la ville de Lyon, et faisant sa

route, il avait rencontré des cavaliers qui l'avaient arrêté en le traitant d'espion du roi notre seigneur, et qui le tinrent rigoureusement en prison pendant quelques jours avec des chaînes et des menottes; qu'ils lui avaient pris tout ce qu'il portait, en argent comme en papiers et commissions, le traitant toujours d'espion, et disant que son roi était un méchant homme, et qu'ayant pris le parti de sa majesté comme il le devait, un desdits Français lui avait donné un grand soufflet, et qu'un domestique qu'il avait, nommé Pedro del Rio, avait été brûlé près de la gorge par un tison de feu qu'on lui jeta, et qu'ainsi rebuté par ces vexations et mauvais traitemens qu'on lui faisait, il était revenu en ladite ville de Pampelune où il est actuellement, ce qu'il a également entendu dire à quelques Français. Que c'est la vérité, et tout ce qu'il sait, suivant qu'il a juré. Ayant pris lecture de son dire, il l'a confirmé, ratifié et signé avec moi susdit greffier.

MARTIN EMBICA.

Devant moi, PEDRO DE ERDOCAÏN, greffier.

Cinquième témoin. En ladite ville de Pampelune, le dix-neuvième jour desdits mois et année, moi, greffier, en vertu de ladite commission, j'ai reçu serment, en la forme de droit, de Juan Perez de Liquendi, bourgeois de cette ville, témoin d'enquête présenté par ledit présentant, en preuve du contenu de

sa requête, lequel a dit être âgé d'environ 34 ans, et connaître ledit présentant, mais ne pas être son parent et n'avoir aucun des autres empêchemens généraux de la loi. Interrogé sur ladite requête, il a dit : que ce qu'il sait à ce sujet, c'est que lui, témoin, allait à Rome en compagnie d'un ami, naturel de Bilbao, pour gagner le jubilé de l'année sainte; qu'ils entrèrent en France, en habit de pélerins, au commencement du carême passé, et qu'entre Toulouse et Carcassonne ils rencontrèrent un autre pélerin catalan, qui faisait aussi la route de Rome; qu'ils se firent camarades avec lui, et qu'en continuant ensemble leur voyage, ils furent atteints par ledit Antonio de Erauso, présentant, qui venait à cheval avec un domestique. Après avoir passé Lyon, et près de la ville de Pin (*), une grande troupe de gens à cheval et à pied, qui allait en rase campagne, les arrêtèrent, lui, témoin, et ses compagnons, ainsi que ledit alferez, présentant, et son domestique, et qu'ils les reconnurent et fouillèrent tous jusqu'à leur ôter les vêtemens qu'ils portaient, et comme ils ne trouvèrent rien à lui, témoin, et à ses deux compagnons, ils les laissèrent libres, mais qu'ils prirent audit alferez tout l'argent qu'il portait, et qu'après l'avoir déshabillé, ils lui prirent aussi ses papiers et

* Le nom de cette ville est sans doute altéré. Ce doit être la Tour-du-Pin, distante de Lyon d'environ quinze lieues, sur la route de Chambéry.

le mirent en prison dans ladite ville, où ils le tinrent enchaîné environ quinze jours, disant que c'était un espion du roi don Philippe, notre seigneur, et ils le maltraitèrent de paroles et d'actions, portant les mains sur lui et se moquant de lui avec grande risée, comme étant venu en espion reconnaître ce pays, de manière que lui, témoin, resta environ douze jours dans cette ville, cherchant le moyen d'en sortir; mais comme on ne voulut pas les laisser continuer leur voyage, ils revinrent sur leurs pas, laissant ledit alferez en prison; ils prirent le chemin de Notre-Dame de Monserrat, et après avoir visité cette sainte maison ils revinrent chacun chez eux; et il sait, lui témoin, que l'argent qu'il lui vit prendre par les Français était environ deux cents doublons, dont on ne lui laissa pas la moindre chose, disant beaucoup de mal du roi notre seigneur. Voilà ce qu'il sait; et ce qui se passa en présence de lui, témoin, et de ses ses compagnons, est la vérité telle qu'il l'a jurée; ayant pris lecture de ce dire, il l'a ratifié, confirmé et signé avec moi, greffier.

JUAN PEREZ DE LIQUENDI.

Devant moi, PEDRO DE ERDOCAÏN, greffier.

Sixième témoin. En ladite ville de Pampelune, le vingt-quatrième jour des susdits mois et année, moi greffier, en vertu de ladite commission et pour la

cause susdite, j'ai reçu le serment, en la forme de droit, de Juan de Echeverría, naturel du village d'Abadio, dans la province de Biscaye, témoin présenté par ledit alferez, présentant, lequel a dit être âgé d'environ vingt-huit ans, et connaître le présentant, mais ne pas être son parent et n'avoir aucun des autres empêchemens généraux de la loi. Interrogé sur ladite requête, il a dit : que ce qu'il peut dire à ce sujet, c'est qu'ainsi qu'il l'a déjà répondu, il connaît ledit présentant depuis le commencement du carême passé, pour l'avoir rencontré dans la ville de Lyon, en France, allant à cheval, avec un domestique à pied; et que lui, témoin, allait avec deux autres compagnons, en pélerinage à Rome, pour gagner le saint jubilé; que l'un d'eux, nommé Juan Perez, était de cette ville, et l'autre, nommé Miguel, Catalan; qu'ils firent à eux trois compagnie pour aller ensemble jusqu'à Rome; qu'après avoir passé une nuit dans ladite ville de Lyon, continuant ensuite leur route, et gagnant la ville du Pin, dans une plaine rase qu'il y a, ils rencontrèrent des gens à cheval qui suivaient le même chemin que lui, témoin, et ses compagnons; que quelques-uns d'eux s'arrêtèrent pour voir qui ils étaient, et qu'ils les arrêtèrent, lui, témoin, et ses compagnons, ainsi que ledit alferez, avec son domestique, et qu'ils leur firent beaucoup de mauvais traitemens, les accablant d'injures, et en particulier

ledit alferez, auquel ils prirent tout ce qu'il portait, fouillant sa personne jusqu'à le faire entièrement déshabiller, de manière qu'ils lui prirent beaucoup de doublons qu'il portait avec lui et des papiers d'importance, comme disait ledit alferez, puisqu'il allait à la ville de Rome pour des affaires importantes; qu'enfin ils relâchèrent lui, témoin, et ses compagnons, voyant qu'ils ne portaient rien; mais qu'ils arrêtèrent ledit alferez, qu'ils conduisirent dans la prison de la ville, où on l'enchaîna, disant qu'il était espion du roi notre seigneur, et qu'il allait voir ce qui se passait là; de manière qu'il passa en prison plus de douze jours, durant lesquels lui, témoin, et ses compagnons étant allés le voir, il sait qu'un jour un de ces Français, disant qu'il était espion et méchant homme, lui donna un grand soufflet sur la figure, qui le jeta par terre, parce qu'il prenait parti pour son roi, suivant son devoir; qu'à la fin, comme son emprisonnement continuait, lui, témoin, et ses compagnons voulurent continuer leur voyage, mais on ne voulut pas le permettre en aucune façon; et ainsi, laissant le prisonnier, ils revinrent sur leurs pas et prirent le chemin de Notre-Dame de Monserrat, et revinrent ensuite chacun chez eux; et voilà ce qu'il sait et ce qui s'est passé. Ayant pris lecture de son dire, il l'a confirmé, ratifié et signé avec moi, greffier. JUAN DE ECHEVERRÍA.

Devant moi, PEDRO DE ERDOCAÏN, greffier.

Certificat de Don Juan Recio de Leon.

Moi, Juan Recio de Leon, mestre-de-camp et lieutenant de gouverneur, capitaine-général et grand justicier des provinces de Tipoan et Chanchos, du royaume de Païtit et Dorado, qui les ai découvertes et peuplées, provinces qui sont dans les Indes du Pérou, et ancien capitaine d'infanterie espagnole, pour S. M., en diverses provinces du Pérou, etc.

Je certifie que l'année mil six cent vingt, étant dans les royaumes des Indes du Pérou, à Notre-Dame de Copacabana, et provinces circonvoisines de Chucuitas ou Macuyo, avec quatre capitaines, rassemblant et conduisant des troupes pour conquérir et peupler ces provinces, l'alferez Alonzo Diaz Ramirez de Guzman, désirant continuer ses services, vint me demander de l'admettre dans ma compagnie, et que, sa proposition étant juste, je lui donnai cet emploi; que dans le temps que le prince d'Esquilache, comte de Mayalde, vice-roi et capitaine-général desdits royaumes des Indes du Pérou, m'envoya au royaume du Chili pour toucher les revenus et pour d'autres commissions secrètes du service de S. M., j'ai connu ledit alferez dans les guerres du Chili, faisant son devoir comme le plus brave soldat et souffrant les incommodités de l'état militaire comme l'homme le plus robuste; que, parce qu'il était en

compagnie de l'alferez Miguel de Erauso, son frère, il ne se découvrit pas à lui, ce qui fut un des actes de fermeté de ceux qu'il eût coutume de faire dans sa vie prodigieuse; que ladite année mil six cent vingt, dès qu'il fit partie de ma compagnie, dans lesdites provinces du Pérou, connaissant son industrie, je lui donnai la commission de rassembler des gens de service pour cette conquête et occupation, et qu'en même temps il se chargea d'expédier du bétail de somme avec des vivres pour les troupes, des munitions et tout le matériel nécessaire à cette expédition; qu'en cela et en toute chose il se comporta en brave soldat, à ma satisfaction; qu'ainsi ayant besoin d'envoyer une personne de confiance à Guancavelica avec ordre au capitaine Francisco Velez de Guevara de se rendre à l'instant avec sa compagnie dans lesdites provinces, je lui dépêchai l'alferez Alonzo Diaz, comme étant un de ceux sur qui je pouvais compter davantage; je lui donnai aussi l'ordre d'exécuter diverses autres choses nécessaires au service de S. M., et qu'il convenait de faire dans la ville de Cuzco; ce qu'il accomplit comme je l'avais ordonné; qu'ensuite j'eus connaissance qu'il resta dans la ville de Guamanga, où, pour des raisons qui l'y décidèrent, il découvrit à l'évêque de cette ville qu'il était femme et s'appelait doña Catalina de Erauso, ce qui n'était jamais venu jusqu'alors à ma con-

naissance, et me causa, ainsi que dans tout le royaume, le plus étrange étonnement, surtout après l'avoir vu remplir avec une bravoure d'homme tous les devoirs de l'état militaire, et après l'avoir connu vivant avec beaucoup de vertu et de chasteté, n'ayant jamais rien entendu dire de contraire. Pour tout cela elle est digne des faveurs de S. M., et dans cette intention, sur la demande de ladite doña Catalina de Erauso, qui est actuellement dans cette capitale, je lui ai donné le présent signé de mon nom et scellé du sceau de mes armes; à Madrid, le cinq septembre mil six cent vingt-cinq.

JUAN RECIO DE LEON.

Le certificat précédent a été ratifié à Madrid le vingt-cinq octobre mil six cent vingt-cinq.

Les pièces qui précédent sont authentiques et correspondent avec les documens ci-dessus rapportés, auxquels je m'en réfère. En foi de quoi je donne la présente, en vertu d'ordre royal, à Séville, le 17 novembre 1827.

JOSÉ DE LA HIGUERA Y LARA.

N° IV.

Dans le manuscrit intitulé: *Abrégé historique de la province de Guipuzcoa*, écrit en 1625 par le docteur don Lope Isasti, prêtre bénéficiaire du village de Lezo, où sont signalées les maisons illustres de cette

province, et les personnes qui se sont distinguées dans la carrière des lettres, des armes, de la navigation, etc.; dans la liste des *alferez* on lit ce qui suit:

« Alonzo Diaz Ramirez de Guzman y Erauso, » naturel de Saint-Sébastien, alferez dans l'armée du « mestre-de-camp don Diego Flores de Leon, dans « l'armée du royaume de Chili, entra, il y a dix-huit « ans (1), comme soldat dans la compagnie du mestre- « de-camp don Diego Bravo de Sarabia, où il servit « quelque temps S. M.; il passa ensuite dans la com- « pagnie du capitaine Gonzalo Rodriguez, dans le « royaume du Chili; de laquelle, par ses honorables « et brillans services, il fut nommé alferez; et cette « compagnie ayant été réformée, il passa à celle du « capitaine Guillen de Casanova, châtelain du châ- « teau d'Aranco, et il fut un des bons soldats qui en « furent tirés pour sortir en campagne, et le gouver- « neur le laissa parmi ceux qui restèrent dans le fort « de Païcabi avec le mestre-de-camp Alvaro Nuñez « de Pineda, d'où l'on fit des sorties qui causèrent « beaucoup de mal à l'ennemi, et le gouverneur « Alonzo de Ribera, qui succéda dans ce royaume, « voyant les bons services qu'il avait rendus à S. M.

(1) On voit clairement que l'historien Isasti, pour écrire cette relation, eut présent le mémoire que Doña Catalina présenta au roi Philippe IV, à Madrid, en 1626, ou quelqu'un des certificats qui y sont rapportés.

« dans les armées de ce pays pendant trois ans con-
« sécutifs, et la valeur qu'il avait montrée, lui donna
« congé pour venir aux royaumes du Pérou, et il se
« trouva à la bataille de Puren, où il fut grièvement
« blessé; et l'année 1526 il arriva à la cour de Ma-
« drid, où il montra les certificats de ses services, dé-
« livrés par don Luis de Cespèdes Xeria, gouverneur
« du Paraguay et d'autres. »

N° V.

Relation de quelques documens relatifs à des sollicitations faites au roi par l'amiral Tomas de Larraspuru, et d'une lettre écrite par lui en pleine mer, le 11 octobre 1624, en revenant avec la flotte de Carthagène des Indes.

L'amiral Tomas de Larraspuru, à la date de Madrid, 10 février 1616, adresse un mémoire au roi sur les discordes qui existaient entre les divers commandans des bâtimens de la flotte, qui ne voulaient pas reconnaître le vaisseau amiral en l'absence de la *Capitane*, arborant chacun le pavillon en concurrence du vaisseau amiral de la flotte de convoi, pour prier S. M. de vouloir bien désigner les prééminences, comme elle l'avait fait par son décret royal du 23 octobre 1608, relativement à la *Capitane* de la flotte de l'océan, etc.

Mémoire présenté au roi dans la junte de guerre, à Madrid, le 26 janvier 1607, par le capitaine Tomas de Larraspuru, où il représente qu'il sert depuis neuf ans comme soldat, caporal, sergent, alferez, chef des troupes de mer et de guerre sur une patache de la flotte, et capitaine d'infanterie; qu'en particulier, en 1603, étant sergent réformé avec six écus de haute solde, il fut embarqué sur le vaisseau *Dauphin-d'Écosse*, un de ceux de la flotte commandée par don Luis de Silva, et que le 6 mai, combattant contre six navires anglais et hollandais, ledit vaisseau aborda la *Capitane* anglaise et s'en empara; que dans cette action il reçut un balle dans la jambe droite, dont il souffrit plusieurs mois; qu'au commencement de 1606, servant à la Jamaïque en qualité d'alferez, y ayant abordé après la tempête du 6 novembre, on lui ordonna de laisser son enseigne et d'aller comme chef des troupes de terre et de mer de la patache *Notre-Dame-d'Espérance* reconnaître les plages de la Serrana, de la Serravilla et des Vipères, où avait eu lieu la tempête, pour que, si quelques galions y eussent échoué, il en retirât l'or et l'argent et les apportât à la Havane; dans laquelle mission il eut beaucoup à souffrir, ayant affaire sur des bancs de sable et dans le plus rude de l'hiver; que, depuis la Havane, le général don Francisco del Corral l'envoya deux fois avec sa pa-

tache au cap Saint-Antoine, pour reconnaître cette côte et voir s'il y avait des ennemis ; et que ce général étant sorti pour les poursuivre, le 3 de juillet, lui seul avait atteint avec sa patache une hourque hollandaise ; qu'il l'avait canonnée et maltraitée, lui tuant beaucoup de monde, et qu'il l'avait laissée à l'embouchure du canal de Bahama, ne pouvant la suivre davantage parce que la nuit était survenue ; qu'il passa ensuite comme capitaine d'infanterie sur la *Capitane* pour discipliner les troupes et leur apprendre à défendre les fonds royaux qui arrivèrent l'année antérieure, et qu'il sollicitait qu'on lui accordât une compagnie sur la flotte de convoi des Indes.

Lettre du général Tomas de Larraspuru, écrite au roi de sa Capitane, le 11 *octobre* 1624, *en pleine mer, à trente lieues du cap Saint-Vincent, où il donna une notice très circonstanciée des événements de son voyage, avec douze galions et deux pataches de guerre et seize vaisseaux de transport qu'il commandait, ainsi que de ce qu'il exécuta depuis son arrivée à Carthagène des Indes, tant au départ de la flotte qu'en diverses rencontres de corsaires, etc., qui eurent lieu dans ces parages* (1).

(1) Cette lettre fut écrite par le général Tomas de Larraspuru, à bord de la patache Saint-Elme, capitaine Andrés de Oton, qui servait *d'aviso*, et arriva à Cadix le 1er novembre 1624. C'est sur ce bâtiment qu'était embarquée doña Catalina de Erauso.

Le trésor qu'il apportait montait à 12,831,501 piastres, à peu près; il espérait l'assurer bientôt à San-Lucas, et envoyait à l'avance cet *aviso* à S. M.; il se plaint du peu d'équipages et de munitions que portaient ses bâtimens, n'ayant que treize cent quarante-un soldats d'infanterie et treize cent quarante-trois marins, y compris les canonniers.

La flotte équipée à Carthagène des Indes se dirigea pour arriver à Portobello à la fin de mai, mais il n'y toucha que le 15 juin. Le gouverneur de la Jamaïque l'informa qu'on avait vu quatre petits bâtimens (flibots) et trois chaloupes ennemis; il détacha à leur poursuite quatre galions et une patache aux ordres de l'amiral don Bernardino de Lugo, pour que, tandis que Larraspuru regagnerait la Havane avec le trésor, il cherchât les ennemis, qu'il rencontra en effet, mais qui lui échappèrent par leur vitesse. Il recommande à S. M. la construction de bâtimens légers. On prétendait que les galions n'étaient pas en bon état à leur départ d'Espagne, et le général Larraspuru répond à cela en exposant les précautions qu'il avait prises pour qu'ils fussent en bon état au retour. La foire de Portobello fut la pire qu'on avait vue, à cause de la grande abondance d'étoffes qu'on ne pouvait pas vendre, même avec perte des frais; en raison de quoi les plus forts négocians de Séville restaient là pour aller au Pérou. Il quitta Portobello

le 9 juillet, arriva à Carthagène le 19 et partit le 24 pour la Havane, où il entra le 9 août; prêt à partir pour l'Espagne, il reçut avis de la perte du galion amiral le *Saint-Esprit*, et les ordres du roi pour répartir sur quatre bâtimens le trésor qu'il apportait. Il rassembla sa flotte, et le 18 il sortit du canal avec trente-deux voiles; le 19 septembre une frégate se sépara pour Araya et une autre pour Maracaïbo.

Douze vaisseaux ennemis parurent dans la mer du sud, à sept lieues de Lima, et bloquèrent le Callao trois jours après que la flotte en était partie avec le trésor. Le vice-roi donna avis qu'il n'avait pas reçu les dépêches royales, mais les avis de Larraspuru, à l'activité duquel on devait le salut du trésor. Le président de Panama craignait que l'ennemi n'attaquât ce port, et Larraspuru lui envoya des troupes et du secours pour la défense. Assuré de ce côté, il résolut le départ. Il apprit de la côte du Brésil que les ennemis s'étaient emparés de la ville et du port d'*Espiritu-Santo*, et qu'ils méditaient de passer à Carthagène pour attendre le convoi d'argent. Il jeta aussi des secours d'hommes et de munitions à Portobello, Araya, Puerto-Rico, Carthagène et Panama. Il prie le roi d'ordonner de lui tenir compte de ces secours, qu'il avait aussi donnés en argent. Tant qu'il demeura à Carthagène il ne reçut aucun aide, et fut obligé d'emprunter de l'argent sur son crédit, pour faire

vivre ses gens. Il se plaint du manque de matériel et de munitions, du peu de perles qu'il recueillit, du grand nombre d'ennemis qui l'entouraient, et de la nécessité de garantir successivement les flottes; il se plaint aussi que l'or de Quito était resté à Guayaquil; il recommande ceux qui travaillèrent à l'équipement de la flotte. Il dit qu'avec la permission de S. M. il avait fait construire à la Havane sa *Capitane*, qui était forte et bonne, et qu'il s'était engagé pour sa valeur, qui passait quarante-cinq mille ducats. Il fait mention de ceux qui l'aidèrent; il rappelle que sa santé est délabrée et qu'il a besoin de la restaurer à terre; il demande une des présidences des Indes et une commanderie de son ordre; suit un compte de l'argent, or, effets et denrées qu'il apportait à S. M., particulièrement de la Nouvelle-Espagne et de Terre-Ferme, dont la valeur s'élevait à douze millions huit cent trente-un mille cinq cent une piastres de huit réaux.

N° VI.

Relation de l'aventure de don Juan de Benavidès, général de la flotte de la Nouvelle-Espagne, dont les Hollandais s'emparèrent dans le port de Matanzas, le 18 septembre 1628; son emprisonnement et sa mort à Séville, où il fut exécuté le 18 mai 1634 (1).

Le 20 mai 1628 une escadre de vingt-neuf bâtimens de guerre, avec trois mille hommes de troupes, sortit des ports de la Hollande pour les Indes-Occidentales, à la recherche des galions d'Espagne. Elle croisa dans ces parages jusqu'en septembre, et revint alors près de la Havane; mais apprenant qu'on n'attendait pas de flotte de la Nouvelle-Espagne à cause de leur présence, les Hollandais se retirèrent au port de Matanzas; leur bonheur fut tel, que la nuit même ils découvrirent la flotte, et qu'au point

(1) Quoique l'extrait de ce document n'ait point de relation directe avec l'histoire de Doña Catalina de Erauso, comme la flotte sur laquelle revint le général Larraspuru dépendait de celle de la nouvelle Espagne, aux ordres du général don Juan de Benavidès, on l'a placé pour cette raison dans l'appendice. On a voulu donner aussi par occasion une notice du désastre à la suite duquel ce général perdit la tête sur un échafaud.

du jour ils avaient pris le vent sur elle. Les bâtimens de la flotte, pleins de frayeur, s'échouèrent au milieu du plus grand désordre, dans le port de Matanzas, pour sauver les personnes; et les navires étant abandonnés ainsi, les Hollandais s'emparèrent de tout ce qu'ils portaient (plus de trois millions en or et en argent outre les marchandises), ainsi que de cent soixante-cinq pièces d'artillerie, quatre galions et dix-huit vaisseaux marchands: cet événement eut lieu le 18 septembre 1628.

Le général Benavidès revint en Espagne avec les galions; on l'arrêta à Carmona; un procès lui fut intenté; il fut condamné à la peine capitale et exécuté sur la place San-Francisco de Séville, le 18 mai 1634.

N° VII.

Calcul du temps que passa dans ses courses en Espagne la monja alferez, doña Catalina de Erauso, depuis sa fuite du couvent de Saint-Sébastien-le-Vieux jusqu'à son embarquement à San-Lucar de Barrameda pour l'Amérique.

	ANNÉES.	MOIS.	JOURS.
Elle sortit du couvent et fut cachée dans un bois de châtaigniers........................	»	»	3
Elle mit à gagner à pied Vittoria...............	»	»	4
Elle demeura dans cette ville, chez le professeur Cerralta....................................	»	3	»
Elle mit à son voyage de Valladolid............	»	»	7
Elle resta chez don Juan de Idiaquez...........	»	7	»
Elle mit à son voyage de Bilbao................	»	»	7
Elle fut en prison dans cette ville...............	»	1	»
Elle mit à son voyage d'Estella en Navarre.......	»	»	3
Elle resta chez don Carlos de Arellano...........	2	»	»
Elle mit à son voyage de Saint-Sébastien.........	»	»	6
Elle resta au port du Passage, avant de s'embarquer.	»	»	4
Elle mit à son voyage par mer pour San-Lucar	»	»	10
Elle mit à son voyage à Séville, séjour et retour...	»	»	4
Elle passa jusqu'à son embarquement pour l'Amérique..................................	»	»	4
TOTAL.	3	»	22

LA MONJA ALFEREZ,

COMÉDIE FAMEUSE

DE

Don Juan Perez de Montalvan.

PERSONNAGES.

DON DIEGO, galant.
DON JUAN.
GUZMAN (la monja alferez, doña Catalina de Erauso).
DOÑA ANNA, dame.
MIGUEL DE ERAUSO, officier.
LE NOUVEAU CID, alferez.
LE GOUVERNEUR DU CALLAO.
LE VICOMTE DE LA ZOLINA.
SÉBASTIEN DE ILLUMBE, gentilhomme.
THÉODORA, courtisane.
TRISTAN, valet de don Diego.
MACHIN, valet de Guzman.
INÈS, suivante de doña Anna.
Un soldat.
Un alcalde de cour.
Un religieux.
Détenus de la prison.

LA

MONJA ALFEREZ,

COMÉDIE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

(La scène est à Lima.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GUZMAN ET MACHIN, en habits de voyage, DOÑA ANNA ET INÈS, voilées.

DOÑA ANNA.

Je ne puis retenir mes larmes.

GUZMAN.

Je ne l'aurais point entrepris, mon amie, si j'avais pu croire que tu en eusses eu tant de regrets; mais c'est fait maintenant, et c'est à toi

qu'en est la faute, non à moi, puisque ton amour me cachait ce qu'il me découvre à présent.

DOÑA ANNA.

La plus légère faveur d'une femme de condition ne suffit-elle pas pour donner l'espérance et l'empressement? pouvais-je, étant qui je suis, te donner des signes plus clairs de mon amour? et toi, estimerais-tu les faveurs que je t'accorde, si je t'eusse livré légèrement la possession de mon cœur?

GUZMAN.

C'est fait, il n'y a plus de remède; mais si mon absence t'afflige, chère doña Anna, pour adoucir la peine que tu éprouves, songe que le Callao n'est qu'à deux lieues de Lima. Jamais l'aurore ne donnera sa lumière à la montagne et à la plaine sans que le soleil que j'adore n'ait donné la sienne à mon ame. Ainsi je pourrai démentir l'absence qui te menace; car, bien que j'aie pris l'emploi de soldat, et que je doive résider au port, toutes les nuits que je ne serai pas de garde je pourrai venir te voir.

DOÑA ANNA.

Cette assurance non seulement adoucit mes regrets, mais c'est pour mes tourmens le re-

mède le plus convenable ; car si l'envie diligente a eu quelques soupçons de ma tendresse, par ton absence nous dérouterons les espions. Tu sais bien que la possibilité de te voir et de t'entretenir ne peut durer qu'autant que durera le secret. Ainsi, je t'en prie, donne-moi encore ta parole de ne pas le rompre, même quand tu serais jaloux ou offensé.

GUZMAN.

Je te promets de nouveau que personne ne saura de moi mon amour, si ce n'est ce valet, qui est l'exemple de la discrétion.

MACHIN.

Machin ne vient pas d'une race qui se perde pour parler, car pour savoir me taire je suis Biscayen, et c'est assez.

DOÑA ANNA.

Puisqu'Alonzo de Guzman met en toi sa confiance, c'est la meilleure preuve que tu puisses me donner de tes mérites. (A Guzman.) Et toi, pour que tu ne perdes jamais l'occasion de venir me voir sans que personne puisse deviner ton attachement (car la curiosité est capable de te mettre un espion secret qui te suive à ton entrée dans la ville et découvre notre amour), je veux

que le plus léger cheval, qui, excité de l'écuyer indien, surpasse le vent, obéisse à ton empressement; car l'emprunter serait donner indice de ton intention. (Elle lui donne une chaîne.) Avec le prix de cette chaîne tu peux l'acheter, et rappelle-toi que puisqu'à te voir ou à ne te pas voir est mon bonheur ou ma peine, nul obstacle ne doit s'opposer à mon désir, quand même toute ma fortune devrait payer une visite.

GUZMAN.

Quelle diligence, quel empressement ne mettra pas à te servir celui que ta faveur comble de tant de façons? J'accepte cette chaîne, bien plus parce que ses anneaux représentent la prison où je vis amoureux, que pour en acheter un cheval; car lorsque de telles faveurs attendent, l'amour donne des ailes aux pieds pour voler en jouir.

DOÑA ANNA.

Adieu donc; car je crains la surprise de quelque passion jalouse.

GUZMAN.

Quoique cette crainte m'offense, je lui sacrifie les plus cuisans regrets.

DOÑA ANNA.

Je n'ai plus d'avis à te donner puisque tu connais le balcon, le signal et l'heure.

(Elle sort.)

SCÊNE II.

GUZMAN ET MACHIN.

GUZMAN.

Que dis-tu de ma bonne fortune?

MACHIN.

Que ton vœu de chasteté court grand risque de faire naufrage entre l'occasion et la beauté; mais voici ton ami don Diego.

GUZMAN.

Je serais désolé qu'il eût reconnu doña Anna, s'il l'a vue avec moi: (A part.) quand mon cœur l'estime, et tellement, que pour ne pas contrarier ses projets je me résous à quitter Lima.

SCÈNE III.

GUZMAN, MACHIN, DON DIEGO, TRISTAN.

DON DIEGO.

L'heure de vous voir était déjà passée, ami Guzman.

GUZMAN.

Vous chercher me servirait d'excuse, si vous trouver n'était en même temps vous perdre.

DON DIEGO.

Comment ?

GUZMAN.

Je quitte Lima.

DON DIEGO.

Que dites-vous ?

GUZMAN.

Mon inclination naturelle est guerrière; je vis violemment dans la paix, et je vais au port servir le roi.

DON DIEGO.

Le peu de distance, Guzman, ne m'empêche point de sentir votre absence.

GUZMAN.

Autant de fois je viendrai vous voir que mon capitaine me donnera permission.

DON DIEGO.

Pour vous rappeler cette promesse, et parce que dans la milice le luxe est toujours désiré, je veux vous donner un panache magnifique, dont les plumes, pour la finesse et la couleur, sont, les unes, des ailes de l'amour, les autres, des écumes de Vénus.

GUZMAN.

J'en suis flatté, don Diego, parce que je vois que dans ce panache vous me donnez les ailes que vous savez que je désire en votre absence; mais puisque vous me le donnez pour souvenir (bien que mon amitié se fie assez à la vôtre pour ne pas craindre que l'oubli l'offense), je veux vous donner des gants semblables à ceux-ci pour la matière et la façon, l'odeur et le prix; (les gants que montre Guzman doivent être de buffle et richement brodés); et si vous ne les estimez pas pour leur étrange nouveauté, vous le pouvez du moins parce qu'ils sont faits en Espagne.

DON DIEGO.

Je confesse qu'en toute chose je suis par vous

surpassé; mais pour vous vaincre en cela, je veux me donner pour vaincu.

GUZMAN.

Ces bras vous répondront. (Ils s'embrassent.) Adieu, don Diego.

DON DIEGO.

Adieu. — Tristan, porte vite ce panache à Guzman.

GUZMAN.

Les instans, Machin, me semblent des siècles avant de partir; porte les gants à don Diego, et pense que je t'attends à cheval.

(Il sort.)

MACHIN.

Je le ferai; mais, par Dieu, si je ne savais que tu devais les déchirer, je t'en aurais plutôt fait une bourse à moustaches.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DON DIEGO, TRISTAN.

DON DIEGO.

Qui te retient, Tristan?

TRISTAN.

Je veux seulement te dire que pendant que tu parlais ici avec Alonzo de Guzman j'ai vu doña Anna.

DON DIEGO.

Amour, donne-moi le bonheur d'obtenir comme le zèle à poursuivre.

TRISTAN.

Tout s'obtient par les services.

DON DIEGO.

Ou je dois vivre en obtenant, ou je dois mourir en poursuivant.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

(La scène est au Callao.)

MIGUEL DE ERAUSO, en habit militaire, ouvrant une lettre dans laquelle est un portrait. Il lit l'adresse et ensuite la lettre.)

« A l'alferez Miguel de Erauso, mon fils, au port du Callao, dans le royaume du Pérou.

«Mon fils, que cette lettre soit mon testament, car je suis aux portes de la mort, par l'affront que nous a fait votre sœur Catalina en

se sauvant secrètement de Saint-Sébastien. Je ne vous l'ai point encore écrit, quoiqu'il y ait treize ans de cela, pour vous en épargner la douleur ; mais ayant appris qu'elle est passée au royaume du Pérou, en habits d'homme, je dois, dans le désir de son salut, cesser de respecter votre repos. Si le sort ou votre diligence vous la livre, vous êtes noble et sage ; vous saurez ce que vous aurez à faire. Dieu vous garde. De Saint-Sébastien, le 20 février 1618.

« Votre père, MIGUEL DE ERAUSO. »

Comment est-il possible que j'aie lu ces lignes sans avoir perdu, sinon la vie, au moins la raison ? Juste ciel ! une femme qui naquit noble s'abandonner à un excès si infame ! mais puisqu'elle est née femme, de quoi m'étonnerais-je ? O lettre qui par les yeux as porté le poison dans mon ame, en atomes, produits de ma fureur, va porter au vent mon affliction. (Il déchire la lettre.) Que la cruauté de mon étoile ou ma mort prochaine et inévitable ne te livrent pas au pouvoir d'autrui pour servir de preuve à mon déshonneur. Et toi, portrait, si ta laideur

et ta tromperie n'égalent pas celles de l'objet que tu représentes, délivre mon honneur de cette tache infame; découvre-moi la vérité, car je peux la connaître par toi, si je parviens à la rencontrer; mais l'habit n'est plus le même, les traits ont changé par les années, le chaud, le froid; et dans ces régions d'Amérique si éloignées ce serait une folie de la chercher et de se promettre quelque succès du zèle, de la diligence ou de l'industrie. Je me recommande au temps et à la fortune.

SCÈNE VI.

MIGUEL, LE NOUVEAU CID, GUZMAN, MACHIN, UN SOLDAT.

LE CID.

Sachez, seigneur soldat, que dans cette garnison c'est un usage devenu loi que les recrues paient la *patente*.

GUZMAN.

Eh bien! moi, qui ne suis pas recrue, non seulement je ne la paierai point, mais je la ferai payer à qui me la demandera; je suis Alonzo de Guzman.

MACHIN.

Que se passe-t-il ?

LE CID.

Savez-vous, Miguel Erauso, que le soldat que vous voyez, plus sauvage encore qu'imberbe, nous refuse la *patente* ?

GUZMAN, à part.

Juste Dieu ! voilà mon frère !

LE CID, à Guzman.

Dites, à quoi vous fiez-vous ? plus de barbe, ami, et moins de jactance. Sachez qu'on m'appelle par surnom le nouveau Cid, tandis que vous êtes à peine homme, car il faut que vous appreniez que la valeur se mesure aux moustaches.

GUZMAN.

Aussi, pour que la valeur soit plus dans son centre, je laisse les moustaches en dedans, et c'est assez.....

MACHIN, à part.

Il faut que je me mette de la partie, car il se fâche, et il en est à deux doigts de tirer sa lame. (Miguel regarde attentivement Alonzo de Guzman.) Seigneur, remarque que c'est une loi qu'à créée l'usage, et ce qui est usage n'est pas escroquerie.

LE CID.

Certainement, car jamais la courtoisie militaire n'a permis la supercherie.

GUZMAN.

Après ce langage, je veux montrer que j'estime plus la réputation que l'argent. Tout le monde dînera demain avec moi.

LE CID.

Avec cela vous serez ami de tout le monde.

LE SOLDAT.

En voilà assez. Maintenant servons ce plat à l'oisiveté. (Il tire des cartes.) Jouez-vous, Alonzo de Guzman ?

GUZMAN.

A tous les jeux : cependant j'aime mieux les dés.

LE CID.

On y joue peu dans les Indes.

GUZMAN.

A quoi jouerons-nous ?

LE CID.

N'est-il pas connu que dans le Pérou les joueurs ne savent rien de mieux que le lansquenet ?

(Ils jouent aux cartes sur une table, et Miguel regarde Guzman d'un peu loin.)

MACHIN.

Seigneur soldat, dites, est-ce que dans ce pays ceux qui gagnent sont ingrats? sont-ils chiches de cadeaux?

LE SOLDAT.

Les soldats sont des gens qui partagent toujours.

MACHIN.

Ce sont les seuls profits d'un valet qui est condamné à regarder perpétuellement.

MIGUEL, à part.

On dit que quand le berger a perdu une brebis, comme il n'est attentif qu'à la chercher, chaque voix lui semble un bêlement de sa brebis: de même, dans le souci que ma sœur perdue me cause, à chaque jeune homme que je verrai, auquel l'âge n'aura point donné le poil du visage, je croirai que c'est elle; et déjà commence à se réaliser ce désir dans celui que je vois, car non seulement il semble femme par la voix, la taille et le visage, mais je crois que les traits de sa figure sont ceux du portrait: je veux les comparer les uns avec les autres; mais..... à quelle folie vais-je m'arrêter? cet Alonzo de Guzman ne détruit-il pas tous mes soupçons par sa valeur?

GUZMAN, à part.

Si ma crainte ne m'aveugle pas, étonné, muet et attentif, mon frère me regarde; mais quand même il aurait connaissance de mon histoire, il n'a pu conserver le souvenir de mon visage et le reconnaître après tant d'absence; surtout lorsque l'âge, l'habit et l'état l'ont tant changé. Je m'inquiète d'un vain souci.

MIGUEL.

Si c'est elle, en me voyant pensif elle se mettra sur ses gardes; il faut dissimuler pour qu'elle se livre. Avec le temps, et en agissant avec prudence, ses actions me donneront bien occasion de vérifier mes doutes. (Il s'approche du jeu.)

LE CID.

Encore quatre piastres sur le valet.

MIGUEL.

Je les tiens.

LE CID.

Que le sept vient vite! par le christ, que vais-je m'aviser de jouer aux cartes!

MIGUEL.

Seigneur alferez, vous ne me payez pas?

LE CID.

Vous aviez vu.

MIGUEL.

Non pas.

LE CID.

Je le dis, et c'est assez.

MIGUEL.

C'est à moi que vous parlez ainsi ?

LE SOLDAT.

Ne vous étonnez pas, il perd.

MIGUEL.

Ce n'est pas une raison pour montrer tant d'arrogance.

LE CID.

Quand même je ne perdrais pas, je puis en montrer, car je suis.....

MIGUEL.

Rien à côté de moi.

LE CID.

Je vaux mieux que vous.

GUZMAN.

Tu en as menti, vilain. (Il le frappe sur la tête avec sa dague. Tous tirent leurs épées.)

LE CID.

Il faut que je vous coupe la langue et la main.

MIGUEL.

Est-ce que je n'ai point d'épée, Guzman? qu'est-ce que cela? ne voyez-vous pas que c'est m'offenser que de vouloir me venger quand je peux me venger moi-même?

GUZMAN.

Une insulte faite où je suis, je la prends toujours pour mon compte.

MACHIN.

Voilà qui est fait; la biscayenne est tirée; elle ne rentre jamais sans avoir fait sa tranche.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR DU CALLAO, en uniforme.

LE GOUVERNEUR.

Soldats, holà!

LE SOLDAT.

Voici le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Arrêtez, ou vive Dieu.....

LE CID.

Il faut vous obéir.

LE GOUVERNEUR.

Remettez sur-le-champ vos épées, et contez-moi le fait.

MIGUEL.

Ce n'est plus rien : sur quelques paroles, j'ai tiré l'épée avec l'alferez.... (Il lui parle en secret.)

MACHIN.

Nous avons fait un beau coup.

GUZMAN, à part.

Je n'ai pu me retenir ; l'offense de mon frère m'a rendu furieux, et la violence du sang m'a emporté.

LE GOUVERNEUR.

Puisqu'il en est ainsi, nouveau Cid, donnez-lui la main ; en tirant l'épée vous avez fait assez tous deux. (Le nouveau Cid et Miguel se donnent la main.)

LE CID.

Je lui donne une main d'ami.

LE GOUVERNEUR.

Il faut aussi la donner à ce soldat, car s'il avait la dague à la main lorsqu'il vous a offensé, il est évident que personne n'outrage son ennemi les armes à la main. (Il donne la main à Guzman.) Et s'il y eut en cela quelque excès, ma médiation doit l'effacer.

LE CID.

Vous l'ordonnez, je réponds en vous obéissant, car vous êtes mon supérieur. (A part.) Mais j'entends bien qu'étant outragé je ne sois pas obligé de garder l'amitié que je promets.

LE SOLDAT.

Alferez, êtes-vous blessé?

LE CID.

Je crois que non.

(Il sort.)

LE SOLDAT.

Il a dû frapper du plat, car il le coupait comme un navet si la main eût donné de fil. Le blanc-bec a fait preuve d'être homme à poil sur la poitrine.

(Il sort.)

LE GOUVERNEUR.

Que ce soldat rende grace à la recommandation que m'a faite de lui le vice-roi; sinon je lui aurais appris avec la corde à ne pas perdre si effrontément le respect dû à un alferez; car, bien que celui-ci ne soit pas son officier, il y a droit à cause de son rang. (A Machin.) Et vous, jeune homme, qui imitez votre maître dans son arrogance, je vous promets qu'à la première occa-

sion vous servirez d'exemple, pendu à un créneau du mur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

GUZMAN ET MACHIN.

MACHIN.

Et il le fera, vive Dieu, comme il le dit, car ce n'est pas un homme à rire, le gouverneur. Qu'en dis-tu, seigneur?

GUZMAN.

Que ma main est toute joyeuse du coup de plat que je lui ai appliqué; mais la nuit vient, et l'argent de la chaîne est à sa fin; il faut que je demande un autre secours à ma doña Anna: prépare le cheval. Le matin doit nous trouver de retour au fort.

MACHIN.

Je vais le préparer, gaîment parce que je désire voir Inès, et tristement parce que je vois que ton cheval me portera en croupe; car les meurtrissures que j'ai de son trot sont déjà telles, que je crois que c'est moi qui le porte en croupe.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

MIGUEL.

Si les affections de la nature offrent les indices les plus certains de la vérité cachée, comment la conjecture qu'elle est ma sœur ne serait-elle pas confirmée par le subit emportement, par la fureur aveugle qu'a enflammée chez elle mon injure? du sentiment naturel ce fut un mouvement involontaire, quand elle répondit de la voix et de la main au *je vaux mieux que vous* : vous mentez, vilain. Mais il faut que par d'autres expériences je confirme mon doute, et je pourrai, sans déclarer mon outrage, prendre le parti de me déclarer.

(Il sort.)

SCÈNE X.

(La scène est à Lima.)

DOÑA ANNA ET INÈS, au balcon.

DOÑA ANNA.

Déjà les liens de mon honneur et de ma réputation ne peuvent plus contenir la flamme

ardente d'une passion déterminée ; et je regarde, Inès, comme chose évidente, que j'aurais plus de honte à me marier publiquement qu'à me livrer en secret ; car si Alonzo de Guzman est un étranger dans Lima, auquel son bras et son épée donnent seulement du renom, mais dont la naissance et la qualité sont inconnues, tandis que le noble don Diego, pleurant mes froideurs, aspire vainement à ma main, il est clair que ce serait chercher mon déshonneur public que de la donner à Guzman. Ainsi, puisque je meurs d'amour, je suis résolue à acheter la vie au prix d'un gage qui n'est pas perdu, tant que la faute reste secrète.

INÈS.

Je t'ai vu tant souffrir, que la pitié de ton tourment l'emporte sur le regret de te voir perdre ainsi ; et puisque tu t'abandonnes à cette aveugle résolution, sois sûre que je t'aiderai avec zèle et discrétion.

DOÑA ANNA.

Ton devoir répond à la grande amitié que j'ai pour toi.

INÈS.

Quelqu'un vient.

DOÑA ANNA.

Le cœur me dit que c'est celui que j'attends.

SCÈNE XI.

DOÑA ANNA, INÈS, GUZMAN ET MACHIN.

(Les premières au balcon, les autres dans la rue.)

MACHIN.

Que le diable emporte la rosse qui m'a si bien brisé les os.

GUZMAN.

Pour un amoureux tu es bien délicat, Machin. Mais voici l'heure de voir ma chère doña Anna; je vais donner le signal au balcon.

DOÑA ANNA.

Il n'en est pas besoin.

GUZMAN.

Es-tu là, belle maîtresse? tu as prévenu mon désir.

DOÑA ANNA.

Le cœur où l'amour réside ne paie qu'un court tribut au sommeil.

GUZMAN.

En veillant tu as deviné le besoin que j'ai

de ne pas perdre un moment, car il faut que l'aurore me retrouve dans ma prison.

DOÑA ANNA.

Tu es prisonnier?

GUZMAN.

Oui, j'ai fait une sottise qui pourra bien me coûter du souci, de l'embarras et de l'argent.

MACHIN, à part.

Le coup est parti.

DOÑA ANNA.

Toute la fortune que j'ai t'appartient.

MACHIN, à part.

Il a porté.

GUZMAN.

Je crois que tu me forceras d'être lâche, si quand j'ai fait la faute tu dois, chère amie, la payer.

DOÑA ANNA.

Je tremble, Guzman, qu'on ne te voie dans la rue, car il y en a d'autres qui la parcourent, éveillés par d'autres amours.

GUZMAN.

Tu me renvoies déjà?

DOÑA ANNA.

Je ne te renvoie pas; au contraire, je te prie

de ne pas oublier les faveurs que tu m'as demandées.

GUZMAN.

La lâcheté est un mérite quand l'entreprise est si grande.

DOÑA ANNA.

Celui qui aime sans confiance s'avoue sans mérite. Pour moi, qui te reconnais tout ce qu'il faut pour me vaincre, je suis décidée à ce que tu entres me voir pour que je t'en fasse l'aveu, et pour éviter l'occasion que tu pourrais donner, en restant dans la rue, de compromettre ma renommée.

GUZMAN.

Une faveur si peu méritée; je la touche du doigt et ne peux la croire. Le désir même que je cachais, je l'accusais de hardiesse; je ne crains plus, charmante amie, que ton danger dans mon bonheur.

DOÑA ANNA.

L'obscurité me rassure, et le sommeil enchaîne mon père. En silence et à pas lents tu suivras mes pas dans les ténèbres, et tu arriveras sans péril dans mon appartement.

GUZMAN.

Dans l'attente de mon bonheur, un instant passe mille siècles.

DOÑA ANNA.

Je vais disposer la maison, et éteindre les lumières pour plus de sûreté. Attends-moi à la porte avec Machin.

(Doña Anna et Inès sortent.)

SCÈNE XII.

GUZMAN ET MACHIN.

MACHIN.

C'en est fait de ton vœu de chasteté. Par Dieu, je vais voir à présent, si, à tâtons et à côté de celle que tu aimes et qui t'adore, tu attendras des dispenses.

GUZMAN.

Crois-tu que je vais m'exposer au danger.

MACHIN.

Comment? quand l'occasion est dans tes mains, que peux-tu faire?

GUZMAN.

Le remède est de ne pas l'attendre.

MACHIN.

Mais c'est un outrage manifeste.

GUZMAN.

Ce que tu crois qui doit l'offenser, sera justement ce que je ferai valoir.

MACHIN.

Comment?

GUZMAN.

Le secret et la prudence sont les premières conditions qu'elles a mises à mon amour. Pendant les courts instants qu'elle tarde à ouvrir, je lui dirai qu'il est venu du monde dans la rue, et que, pour ne pas la compromettre, je me suis retiré; que les passans, montrant une jalouse curiosité, m'ont suivi, m'ont atteint; qu'ayant voulu me connaître, force a été de me défendre, et que notre combat a duré jusqu'à ce que la lumière du jour nous séparât. De là, je lui ferai une querelle de jalousie, de manière que doña Anna ne pourra pas se plaindre que j'aie perdu par mon absence l'occasion offerte, et sera toute contente de pouvoir m'apaiser.

MACHIN.

Quelqu'un vient ici.

GUZMAN.

Les cieux ont voulu favoriser mon intention par la vérité. Viens-t'en.

MACHIN.

A cause de toi je perds Inès. Ton vœu de chasteté est donc de *participans* (1).

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

DON DIEGO ET DON JUAN.

(Il est nuit ; don Diego tire les gants de Guzman.)

DON JUAN.

Il paraît qu'ils se retirent de la rue avec précaution. Puisqu'ils vous ont donné du souci, sachons pour qui ils soupirent.

DON DIEGO.

Quand même nous essaierions de les poursuivre, nous ne pourrions les atteindre, et puisqu'il vaut mieux donner de la jalousie que d'en prendre, gardons la porte et la rue de doña

(1) Allusion à ceux qui partagent l'excommunication pour fréquenter l'excommunié ; on les appelle *participantes de excomunion*.

Anna, et qu'ils viennent. S'ils ne reviennent pas il faudra croire qu'ils aspiraient à un autre amour, ou bien je resterai le maître, s'ils se retirent après être offensés.

DON JUAN.

Vous avez raison.

DON DIEGO.

Taisez-vous, don Juan, j'entends ouvrir la porte de doña Anna.

DON JUAN.

Votre doute est confirmé.

SCÈNE XIV.

DON DIEGO, DON JUAN, DOÑA ANNA.

(Doña Anna sort de la coulisse, prend la main de don Diego et celui-ci la donne à don Juan; ils vont par le théâtre comme à tâtons. Don Diego ôte les gants et les met dans la garde de son épée.)

DOÑA ANNA.

Approchez, donnez-moi la main, et suivez tous deux mes pas en silence.

DON DIEGO, à part.

Vive Dieu! c'est celle que j'adore. Il faut profiter de l'occasion.

DON JUAN, à part.

Étrange erreur!

DON DIEGO, à part.

Pourquoi douterais je? Je tire une juste vengeance, et l'amour trompé obtient ce que n'a pu obtenir l'amour empressé.

DON JUAN.

L'occasion perdue est pour les lâches qui se sont enfuis, et puisqu'ils l'ont laissé perdre, je pense bien avoir Inès par-dessus le marché.

(Ils entrent dans la maison.)

SCÈNE XV.

(La scène est au Callao.)

MIGUEL ET TÉODORA, en courtisane.

TÉODORA.

Comme je te le dis, il me tient dans le doute s'il a fait ou non des vœux, et s'il attend des dispenses du siége de Rome; mais, en reculant de jour en jour, il trompe mes désirs et enchaîne ma liberté. Dans un semblable malheur, je me confie à ta bonté, et j'espère avec confiance que tu me délivreras de sa rigueur, puisqu'il tient ma liberté captive.

MIGUEL.

Je t'offre ma protection ; ne crains plus désormais qu'il ose t'offenser.

TÉODORA.

Fais-lui connaître ma résolution, et j'attendrai cachée la fin de l'événement.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

MIGUEL.

Que manque-t-il pour me faire comprendre que ce feint Guzman est ma sœur Catalina ? est-il croyable qu'un jeune homme, que sollicitent l'occasion, la beauté, et l'ardeur de l'âge, résiste, par un vœu, aux attraits de Vénus ! surtout, lorsqu'en tout le reste, ses mœurs et sa conduite ne lui donnent pas odeur de sainteté. Si l'on joint à cela la naturelle sympathie qui lui fit ressentir mon offense, sa ressemblance avec le portrait, et ce que dit Téodora qui, sans être avertie de mon soupçon, assure que nos visages ont du rapport ensemble ; quels indices plus évidens, quelles preuves plus claires puis-je attendre pour me décider ?

SCÈNE XVII.

MIGUEL, GUZMAN ET MACHIN.

GUZMAN.

Mets la selle au cheval tandis que je vais écrire à doña Anna les feintes aventures qui me l'ont fait perdre cette nuit.

MACHIN.

Entre les galanteries et les mensonges touche la question de l'argent, et vends cher tes caresses, puisque tu me forces à faire la navette d'ici à Lima.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

MIGUEL ET GUZMAN.

MIGUEL, à part.

Puisque je suis resté en tête-à-tête, que l'occasion me convie, je sortirai de cette confusion. (A Guzman.) Guzman, j'allais vous chercher.

GUZMAN.

En quoi puis-je vous servir ?

MIGUEL.

L'alferez qui se prétend outragé dit qu'il n'a donné la main que forcé par l'ordre de son chef, et qu'en ce cas la paix faite n'oblige pas; pour se satisfaire, il nous défie deux contre deux, et nous attend sur le terrain.

GUZMAN.

La vie tient à peu de chose : allons vite, qu'il n'attribue pas notre retard à la lâcheté.

MIGUEL.

Suivez-moi, il n'est pas loin. (A part.) Comment un cœur de femme peut-il contenir une si mâle audace, lorsque tous ceux qui tiennent l'épée affirment que, dans la guerre et dans la paix, la plus grande valeur est de combattre en duel? mais si les histoires anciennes et modernes nous montrent tant de femmes que des forces humaines n'ont jamais pu vaincre, pourquoi ne les égalerait pas une femme de Biscaye, engendrée dans les montagnes où se recueille le fer?

GUZMAN.

Où sont nos adversaires? la vue embrasse un grand espace de la campagne, et ils ne paraissent pas.

que j'ai offensées? surtout lorsque le retard du nouveau Cid semble accréditer ce soupçon contre vous. Que sais-je! les scrupules du duel sont si étranges que vous vous êtes offensé peut-être quand je pensais vous servir en vengeant votre injure. Car, dans le combat même, vous avez donné des preuves évidentes de ce sentiment.

MIGUEL.

Guzman, Guzman, tout cela n'est que des fictions que votre cœur invente pour cacher la vérité que vous croyez ne pas m'être connue. Parlons clairement: j'ai l'avis certain de votre déguisement: il m'est envoyé de Biscaye avec un signalement et un portrait qui démontrent votre supercherie. Je les ai apportés ici, et je veux que secrètement l'affaire s'arrange entre nous deux. Jetez les yeux sur ces objets sans perdre du temps à nier ce qu'à défaut de ces preuves si précises, vos craintes justifient assez.

GUZMAN.

Je ne comprends ni votre intention ni vos énigmes; mais puisque vos paroles démontrent que votre ame délire, je veux m'éloigner d'un fou.

(Il veut s'en aller, l'autre le retient.)

MIGUEL.

Reviens, reviens, Catalina; je ne t'ai pas attirée ici pour laisser la question indécise. J'y suis résolu : ou de cette plage même, sans retard et sans dispute, je vais partir pour t'enfermer dans un couvent de Lima, ou je t'ôterai la vie pour que tu ne déshonores pas davantage la nation biscaïenne.

GUZMAN, à part.

Il s'est déclaré. J'en demande pardon au sang, mais je n'ai plus de ressource que dans mon épée. (A Miguel.) Je soupçonne que vous oubliez les exploits de cette main, puisque vous me donnez avec une si folle audace le nom de femme; et quand même la violence que vous prétendez faire ne suffirait pas pour provoquer ma fureur, ce seul outrage suffirait pour que je le venge l'épée à la main, afin de vous montrer que c'est un homme, et plus qu'un homme, celui qui lance des foudres qui épouvantent le ciel et qui châtient la terre.

(Ils se battent; Miguel tombe blessé.)

MIGUEL.

Arrête, arrête, tu m'as tué.

GUZMAN.

Malheureux! l'amour fraternel me déchire! (A Miguel.) Mets-toi sur mes épaules, et je te porterai confesser à cet ermitage (Il le prend sur les épaules); car, en chrétien, je suis obligé de te procurer pieusement le salut de l'ame. (A part.) Que ne puis-je te donner aussi celui de la vie.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène est à Lima.)

MACHIN ET INÈS.

(Machin en bottes et éperons, Inès avec son voile, et une lettre à la main qu'elle remet á Machin.)

INÈS.

Voilà, Machin, la lettre pour mon maître.

MACHIN.

Inès, pour que je parte un peu consolé, il faut seulement que tu me donnes tes bras.

INÈS.

Je te les donne avec l'ame.

MACHIN.

Serre plus fort.

INÈS.

Enfin tu vas au Chili?

MACHIN.

Enfin je vais au Chili pour me faire nouveau paladin. Mais arrête! si l'amour ne m'abuse pas, c'est mon maître que je vois venir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUZMAN.

GUZMAN.

Machin!

MACHIN.

Est-il possible que je te voie, seigneur de ma vie?

GUZMAN.

Inès, tu ne m'embrasses pas?

INÈS.

Avec les pieds tu as satisfait mon désir. Je vais en courant gagner les étrennes de ma maîtresse.

GUZMAN.

Attends, Inès; dis-moi quand je pourrai la voir.

INÈS.

Rien ne l'empêche à présent, car la mort a emporté son père, et la sienne est dans le retard à te revoir. Viens avec moi.

(Elle sort.)

GUZMAN.

Je te suis.

SCÈNE III.

GUZMAN ET MACHIN.

MACHIN.

Doña Anna t'écrivait cette lettre, et je partais aujourd'hui pour le Chili à chercher la vie avec toi ou la mort sans toi. (Il donne la lettre à Guzman qui l'ouvre et qui la lit.)

GUZMAN.

Je te suis obligé de ton affection.

MACHIN.

Et moi je le suis envers le sort pour ton retour, qui m'épargne le trot d'une rosse. Mais, seigneur, dis : est-ce que les jours passent pour toi? je t'imaginais avec une palme de moustache, et au bout de trois ans tu reviens chauve de barbe. Quels bains, quels onguens, quelles drogues as-tu donc pour que la barbe ne te pousse pas? dis-le, car je voudrais une bonne fois me voir délivré de l'ennui de donner chaque semaine mon menton à un barbier.

GUZMAN.

Machin, si tu veux apprendre ce secret, tâche

de le mériter ; car tu ne le sauras que si tu ne m'en parles jamais.

MACHIN.

De manière que tu le diras si je ne le demande pas ?

GUZMAN.

Oui.

MACHIN.

Eh bien ! tu peux compter que dès à présent je n'en parle plus. Mais voilà ta belle maîtresse qui vient te recevoir.

SCÈNE IV.

GUZMAN, MACHIN, DOÑA ANNA ET INÈS.

(Guzman va pour embrasser doña Anna, celle-ci le retient.)

GUZMAN.

Madame, si un amour fidèle mérite tes embrassements.....

DOÑA ANNA.

Arrête, Guzman.

GUZMAN.

Qu'est-ce que cela ?

DOÑA ANNA.

Laissez-nous seuls, vous deux.

INÈS.

Allons-nous-en, Machin.

MACHIN.

Vive Dieu! voilà un bien que la longue absence a singulièrement détérioré, et je ne voudrais pas, mon Inès, que tu eusses aussi changé mon hypothèque.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

GUZMAN, DOÑA ANNA.

GUZMAN.

Maintenant que nous sommes seuls, puis-je, après tant d'absence, doña Anna, mériter ces bras dont mon cœur adore fidèlement les amoureuses étreintes?

DOÑA ANNA.

Écoute d'abord comment j'ai été trompée la nuit que je te parlai au balcon, qui fut la dernière de ta vue et de mon contentement, comme la première de mon tourment et de ton of-

fense; car, bien que tu m'aies écrit, pour excuse, que le soin de ma réputation et le secret de ton amour avaient causé le crime de ne point attendre l'occasion que je t'offrais de me voir, parce qu'il y avait des gens dans la rue, et que ç'aurait été me compromettre ; cependant, comme il ne vaut rien de confier au papier un si important secret, je n'ai pas voulu t'écrire ce que tu vas écouter à présent; mais le remède t'appartient, comme tu le verras par mon récit. Autrement, jamais je n'aurais rompu le sceau de ma bouche.

GUZMAN.

Madame, le lendemain de cette nuit où, pour ta réputation, je perdis cette occasion que mon ame a si longtemps pleurée, j'allai sur le terrain avec Miguel de Erauso, et dans notre combat l'alferez fut plus malheureux que moi, car d'une profonde blessure que je lui fis, je le vis presque perdre la vie avec son sang. Forcé par cet événement, je partis seul et à pied, sans prévenir Machin, ce valet fidèle, qui est mon compagnon dans les biens et les maux, et depuis trois ans j'ai vécu sans lui dans l'Arauco, où j'étais arrivé en fuyant, et d'où je n'ai pas écrit de plu-

sieurs mois, ni à Machin, ni à toi, craignant que des lettres ne me découvrissent, car les gens sensés ne confient pas des secrets importans à une si fragile enveloppe. Ensuite, ayant appris que Miguel de Erauso, guéri de sa blessure, était plus tard mort d'une maladie, je me vis plus en sûreté et je me préparai le plus promptement possible à venir te revoir. Voilà l'histoire de mon absence et de mes ennuis. Raconte-moi maintenant les tiens avec confiance, car j'offre ma vie à ton désir et mon épée à ta défense.

DOÑA ANNA.

Lorsque je me fus éloignée du balcon, Guzman, que j'eus éteint les lumières, et que les ténèbres régnèrent dans toute la maison, pour accomplir ce que je t'avais promis, je vins à la porte de la rue, j'ouvris et j'y trouvai deux hommes arrêtés : toi et Machin, vous étiez deux. Qui pouvait avoir des soupçons, les voyant en même nombre et semblant m'attendre ? « Donne-moi la main, dis-je, et suivez-moi tous deux. » A peine ai-je prononcé ces mots, que tous deux s'approchent en silence, me donnent la main et me suivent. Certes, quand même j'aurais eu des motifs de soupçon, cela seul les aurait détruits.

Dans l'ombre qui nous enveloppait, ils pénètrent jusqu'à mon appartement, l'obscurité et le silence favorisant leur fourberie. Nous arrivons à ma chambre; j'en ferme doucement la porte, et celui que je crois mon amant y reste avec moi, laissant celui que je croyais ton valet dehors avec Inès, pour laisser plus de liberté à notre amour. Le traître commence audacieusement la persuasion par les œuvres, et donne à ses mains l'office de la langue. Il est vrai que mon amour pour toi me rendait si aveugle, que ma résistance n'aurait été que feinte. Mais au premier embrassement, j'aperçus la différence entre son corps puissant et le tien délicat; pour m'en assurer, je lui touche le visage, et j'y trouve ces marques viriles que ta jeunesse te refuse. Alors.... Oh! malheureuse! chaque fois que je me le rappelle, dans un trouble nouveau, les forces manquent à mon cœur.... Comme un triste navire, qui, dans la tempête, est menacé d'un naufrage mortel, tantôt par les flots, tantôt par les rochers, des sentimens contraires m'excitent et me retiennent. Chaque moment plus affligée, chaque moment moins résolue, si je laisse voir que j'ai reconnu la perfidie, il faut à tout

prix résister, dût-il m'en coûter la vie, car me rendre en confessant que je ne le connais pas, serait confesser ma faiblesse et consentir à mon déshonneur. Si je résiste, si je crie, si j'éveille mon père, ma mort est certaine comme son outrage, et comme ma faute son infamie. En outre, son age est avancé et ses forces éteintes; ces deux hommes, dont l'audace se reconnaît à leur entreprise, devant quelle mort reculeraient-ils? surtout quand les ténèbres facilitent leur crime et assurent leur défense. Enfin, après ces réflexions diverses, si réfléchit qui se noie, si chemine qui se heurte dans la nuit aux troncs et aux pierres, je crus trouver un moindre mal à passer pour ignorant la tromperie que pour connaissant l'offense; car, ne pouvant pas la venger, celui-là perd moins qui se montre ignorant avec excuse, que clairvoyant avec affront. Ainsi, pour donner à ma faiblesse une couleur de vertu, feignant de tendres paroles, simulant d'amoureux plaisirs, et l'appelant mon époux, je légitimai la faute de lui livrer mon honneur. Mais comme celui qui se débat avec les ondes sur les bords d'un lac profond, conserve au sein de la mort le souci de la vie, et saisit avide-

ment un jonc, une petite branche, y trouvant sa dernière ressource, de même, au milieu des angoisses de la mort de mon honneur, je voulus arracher un gage à celui qui me l'enlevait, comme un moyen de le connaître, comme une preuve de sa dette, comme un témoin de son crime. Mais le trouble, la réserve, et la crainte qu'il ne comprît mon intention, ne me permirent pas une plus grande recherche que celle qui suffit à lui enlever des gants, car il faut se contenter du hasard où le choix est impossible. Mais, pour augmenter mes maux, le sort contraire t'a obligé de quitter ces royaumes avant que tu revinsses me voir, et j'ai dû jusqu'à présent garder le silence, et souffrir pendant les trois ans de ton absence trois siècles de l'enfer. (Elle lui montre les gants.) Les voilà ces gants, ô Guzman. Si tu les reconnais et te rappelles le traître auquel tu les donnas, si tu ne veux pas en souffrant un si manifeste affront que je te croie le complice de son crime et de mon injure, que ta valeur prépare son châtiment, mon remède et ta vengeance. Puisqu'il fut le voleur de ton bien et l'auteur de mes peines, et puisque je suis à toi, c'est à toi que s'adressent mes outrages.

GUZMAN, à part.

Ce fut don Diego sans doute; ces gants le prouvent assez, et son amour pour doña Anna, car il n'aurait pas fait sentinelle à cette heure dans la rue et à sa porte, et n'aurait point commis un tel excès, si l'amour ne l'eût emporté. Et s'il a su que c'était à moi qu'il faisait l'outrage, plus encore qu'à remédier au mal, je suis forcé de me venger de l'offense. (A doña Anna.) Doña Anna, pour que je résolve le moyen de la réparation et de la vengeance, il faut que tu m'apprennes une seule chose. M'as-tu nommé cette nuit? le voleur de ta beauté a-t-il pu savoir que c'était à moi qu'il volait tes faveurs?

DOÑA ANNA.

Je ne me rappelle pas si, avant de reconnaître la trahison, je t'ai nommé, car j'étais si loin de soupçonner une telle perfidie, que la sûreté avait ôté la prudence à ma langue comme l'attention à ma mémoire. Mais, ensuite, je suis sûre d'avoir caché ton nom, et qu'Inès, ne reconnaissant point ton camarade, a de même gardé le silence, soit par crainte, soit par discrétion.

GUZMAN.

Donne-moi les gants, et prends confiance. Les

étoiles manqueront à la nuit, la lumière au soleil, l'eau à la mer, ou tu verras, quand même l'enfer défendrait le traître, son châtiment accompli ou ton honneur réparé.

DOÑA ANNA, lui donnant les gants.

Dis-moi, quel est mon ennemi?

GUZMAN.

Je veux que tu connaisses l'effet de ma valeur avant le nom de l'auteur de ton offense; car mon cœur se défie de toi-même, et te refuse l'aveu de ce secret, afin que la nouvelle de mon ressentiment n'arrive pas avant l'exécution aux oreilles de celui dont je veux te venger.

DOÑA ANNA.

C'est une précaution de ton amour et une délicatesse de ta valeur.

GUZMAN.

Je dois plus encore au soin que tu me confies de ton honneur.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

DON DIEGO ET DON JUAN.

DON JUAN.

Je suis aussi surpris que vous l'ayez aimée trois

ans avec constance, que de ce que vous n'ayez pu découvrir qui fut l'amant qu'elle attendait cette nuit.

DON DIEGO.

L'honneur peut beaucoup sur moi, car l'amour ne peut le vaincre, et si je l'aimais d'abord, depuis j'en suis devenu fou. Mais allez avec Dieu, don Juan, car on m'a dit qu'Alonzo de Guzman était arrivé, et je vais le voir.

DON JUAN.

J'irai faire mes dépêches pour l'Espagne.

(Il sort.)

DON DIEGO.

Je vous retrouverai cette nuit.

SCÈNE VII.

DON DIEGO, GUZMAN.

(Guzman porte le panache à son chapeau.)

GUZMAN.

Seigneur don Diego!

DON DIEGO.

C'est vous que je vois, Guzman!

GUZMAN.

Tout en arrivant je vous ai cherché.

DON DIEGO.

Je ne pourrai vous exprimer le désir que j'ai eu de vous revoir.

GUZMAN.

Pendant cette absence, don Diego, fiez-vous en à mon amitié, ce que j'ai le plus regretté a été de manquer de vous.

DON DIEGO.

Vous aurez beau enchérir, vous serez encore en reste avec moi.

GUZMAN.

Si nous devons disputer ensemble d'attachement, je voudrais que vous me dissiez d'abord ce que vous avez fait de ces gants qu'au moment de mon départ je vous ai laissés pour gage et pour souvenir d'amitié.

DON DIEGO.

Importe-t-il à l'affaire que je vous rende compte de cela?

GUZMAN.

Oui, car en voyant que votre cœur exalte si fort son amitié, je voudrais savoir l'estime que vous avez faite des gages de la mienne; ceux de la vôtre avaient tant de prix pour moi que ni les années, ni les combats les plus acharnés et

les plus sanglans contre un barbare ennemi, n'ont pu m'empêcher de défendre plutôt ces plumes que ma vie.

DON DIEGO.

Si pour défendre et conserver les vôtres, vous risquiez la vie, vous pouvez croire que j'aurais méprisé la mort. Mais comme les précautions humaines sont toujours inutiles contre les ordres du sort, ce fut l'estime même que je faisais de ces gants, puisque je les portais avec moi, qui fut l'occasion de leur perte.

GUZMAN.

Au moins, don Diego, le soin que j'ai toujours eu prouve que je vous ai vaincu en ne commettant jamais de négligence. Mais à présent que vous ne pouvez nier votre défaite, une occasion s'offre de recouvrer le crédit que vous avez perdu en les perdant. Voyez, que donnerez-vous de récompense pour les retrouver, car les voilà. (Il les lui montre.) Les reconnaissez-vous?

DON DIEGO.

Oui, Guzman; à l'apparence, ce sont eux, ou d'autres semblables.

GUZMAN.

Eh bien! don Diego, maintenant qu'ils sont

reconnus, je ne vous demande d'autre récompense que l'aveu d'un secret; en me le découvrant, vous montrerez l'estime que vous faites de mon amitié. D'ailleurs l'histoire ne m'est point inconnue, car je sais qu'où vous avez perdu ces gants vous avez trouvé, sous le nom d'autrui, la plus grande félicité que puisse obtenir l'amour; la nuit vous offrant l'occasion de voler par supercherie la jouissance à un autre espoir.

DON DIEGO, à part.

Qu'entends-je! par les gants le secret s'est découvert, et un si grand effet a eu une si petite cause! La faute en est à avoir dit que je les ai perdus, puisque l'événement cadre en partie avec leur perte; mais je n'ai pu prévoir le mauvais effet de cet aveu, ni me rappeler que je les perdis la nuit même du crime, car trois années écoulées depuis ce temps suffisent pour le faire oublier.

GUZMAN.

Si le doute est une manière de nier, je veux, don Diego, vous avertir de trois points importans, pour que vous vous déterminiez. Le premier, puisque vous savez que l'événement m'est connu, c'est que m'en faire mystère ou le nier

serait m'ôter l'obligation de me taire, tandis qu'au contraire m'en confier le secret serait m'obliger à le garder, et je vous en donne ma parole. Le second, et c'est celui sur lequel je me fonde davantage pour vous faire ma demande, c'est que l'offensé sait que vous êtes le voleur de son occasion perdue, qu'il est décidé à vous tuer, et que vous empêcherez difficilement qu'il n'en trouve le moyen, car il vous connaît et vous ne le connaissez pas. Le troisième, c'est que je me fais médiateur de l'affaire, et que je vous donnerai le moyen d'en sortir, car je suis votre ami, si vous vous ouvrez à moi. Je vous promets en échange de vous dire sous le secret quel est votre ennemi.

DON DIEGO.

Ce que vous venez de dire, je confesse que c'est la vérité, et l'avouer est la même chose que le raconter, puisque vous savez toute l'histoire. A présent que je vous ai fait ma confidence, il vous reste à remplir votre promesse, et à me dire quel est mon ennemi, et quel est le moyen que vous connaissez de m'en défendre.

GUZMAN.

Votre ennemi, c'est moi.

DON DIEGO.

Guzman ! que dites-vous ?

GUZMAN.

Que c'est à moi que vous avez enlevé l'occasion ; que c'est moi qui étais dans la rue et qui attendais le bonheur dont vous avez joui. En apercevant que des gens venaient, me retirer fut bienséance et non lâcheté. Car la première condition qu'elle mit, et à laquelle je m'engageai quand je lui offris mes vœux, fut de veiller à sa réputation. Comme vous connaissez mon courage, je puis être certain que vous n'attribuerez pas ma conduite à la peur, et maintenant que vous savez que c'est moi qui suis offensé, la réparation est d'épouser celle à qui vous devez rendre l'honneur.

DON DIEGO.

Plut à Dieu que je le pusse sans compromettre ma réputation, car j'acquitterais une dette et satisferais mon amour. Mais je m'étonne, Guzman, que vous fassiez assez peu cas de moi pour vouloir me marier à une femme qui eut un autre amant.

GUZMAN.

Si pour avoir eu un autre amant, elle avait

perdu l'honneur, je vous aurais offensé par une semblable demande; mais si une faveur légitime ne déshonore pas, et si l'honneur n'est compromis que par l'exécution ou la publicité, ma prétention est juste, car je n'ai obtenu que l'intention dans sa pensée, et vous seul l'exécution.

DON DIEGO.

Vous appelez faveur légitime celle qui se disposait aux œuvres, et qui, comme vous l'avez avoué, comme j'en ai fait l'épreuve, vous ouvrait la porte?

GUZMAN.

Si elle me nommait déjà son époux, l'honneur ne lui en donnait-il pas la permission?

DON DIEGO.

Oui, et c'est de cela même que je tire ma conséquence; car si elle vous nommait son époux et vous ouvrait de nuit sa maison en cette qualité, comment puis-je être assuré qu'elle n'a pas fait une autre fois la même faute amoureuse?

GUZMAN.

C'est une présomption bien fondée, et vous avez raison d'y prendre garde; mais si je vous satisfais complètement sur ce point, serez-vous son époux?

DON DIEGO.

Comment le pourrez-vous, puisque dans votre propre affaire vous ne pouvez servir de témoin?

GUZMAN.

Eh bien! si c'est impossible, faisons un contrat pour arranger l'affaire: je m'oblige, si je ne vous satisfais plainement, à vous laisser libre de vous marier, pourvu que vous vous y obligiez si je vous satisfais, et pourvu encore que vous gardiez un secret que je confie à votre honneur. Vous le garderez, n'est-ce pas?

DON DIEGO.

Par qui je suis, je vous le promets.

GUZMAN.

Eh bien! sachez, ami don Diego, que je suis femme.

DON DIEGO.

Femme! un courage qui tant de fois sut vaincre l'ennemi en campagne, et qui surpasse la renommée, l'espérance même du plus vaillant guerrier, comment pourrait-il être fils d'une ame féminine? et si la nature avait fait un si grand prodige, comment serait-il resté si long-temps caché, et quelle raison aviez-vous de servir en

habits d'homme? et si vous adorez doña Anna, comment puis-je croire qu'étant femme, vous aimez une autre femme? Ah! ne cherchez pas à me faire croire l'impossible.

GUZMAN.

Écoutez attentivement mon histoire et les motifs de ces étranges transformations, de ces aventures incroyables; vous reconnaîtrez si je vous trompe ou si je dis vrai. C'est à Saint-Sébastien, ville de la belle province de Guipuzcoa, et la plus riche de celles que baigne la mer, que je suis née, don Diego; mais comment pouvais-je dire que je suis née femme? que mon courage pardonne une si grande offense! Je naquis femme en effet, d'une antique et noble souche: mon nom est Catalina de Erauso, bien connu dans mon pays. A l'age donc où la langue commence à peine à former des accens distincts, déjà la nature se montrait forcée en moi. Les petits travaux qui sont l'exercice des filles nobles, je les changeais pour l'épée. Les tambours et les trompettes me faisaient plus de plaisir que les musiques concertantes. Mais mes parens, me voyant un caractère si sauvage, me mirent au couvent pour le corriger. Ah! don

Diego, qui pourrait expliquer la fureur, la rage qui s'alluma dans mon cœur! mais je m'en rapporte aux violentes actions que tu m'as vu faire dans ce pays. Onze années, ou plutôt onze siècles, dévorèrent là mon impatience, à l'imitation du feu que couvre et opprime la terre. Mais voyant que le moment était venu de faire des vœux, aidée par les ténèbres et la négligence des religieuses, je m'enfuis de cette sainte prison, et, parvenue dans les montagnes, je changeai d'habits; tant le malheur donne de résolution! J'arrivai à la cour, et don Juan de Jdiaquez, qui était alors président, connaissant ma noblesse et mon pays, et me croyant homme, me prit pour page, après de longues démarches que je fis auprès de lui; mon père sut tout cela. Je fus à Madrid, plus résolue que jamais, et de là à Pampelune, où je servis don Carlos de Arellano. Mais l'offense d'un cavalier téméraire auquel je donnai la mort m'en éloigna, et je partis pour la ville dont le Bétis baise les hautes murailles, pour Séville enfin. Là, je suivis Mars; je m'embarquai sur la flotte des Indes, et j'arrivai au pays qui enrichit l'Espagne de l'or qu'il cache dans ses veines. Une guerre sanglante commença avec l'orgueilleux

sauvage de l'Arauco : je m'y trouvai, et j'y montrai la valeur qui réside en moi. Dans le premier combat que je vis s'engager, je tuai seule....; mais que d'autres voix fassent mon éloge. Je te dirai seulement qu'à la première occasion don Diego de Sarabia me donna la cornette de sergent, et que peu de temps après on me fit honneur de l'enseigne qu'avait portée Gongalo Rodriguez tombé sous les coups des barbares Indiens, auxquels sa mort coûta tant de vies, et à moi de si graves blessures que tu peux voir sur ma poitrine. Ensuite, je portai la main au visage d'un gentilhomme, et je fus obligée de me sauver à Lima, où la belle doña Anna, me croyant homme aussi, me donna son cœur. Un an je jouis de son affection, et votre amour me témoigna ensuite le regret qu'il éprouve de ce que je l'aime et de ce qu'elle m'adore. Je sortis alors de Lima, et m'en fus au port pour que mon absence vous laissât jouir de ses faveurs ; bien que cette nuit même je la revins voir, et que mon entrevue devînt cause qu'elle fût à vous, par l'erreur que vous savez ; mais ce n'est pas le moment de m'éloigner de mon but. Je reviens à Lima, toujours poussée

par ma malheureuse étoile qui enchaîne ma vie aux mouvemens de mon épée. Il y a trois ans de cette aventure et doña Anna me prie, comme cause de son erreur et de ses tourmens, de me charger du soin de son honneur. C'est de ma part une dette obligée, puisque j'ai donné lieu à ce qu'elle le perdît. Vous seul pouvez le lui rendre, et vous le ferez de force ou de gré; et prenez garde, don Diego, de croire que parce que je suis femme je ne viendrai pas à bout de cette entreprise; vive Dieu! le soleil abandonnerait plutôt la terre, la mer ses bords, les oiseaux la région de l'air et le feu sa sphère élevée, que vous ne vous exempterez d'acquitter une si juste dette, car la raison vous y oblige, en même temps que ma valeur vous en prie.

DON DIEGO.

D'une vérité si prodigieuse je reste convaincu, seulement aux signes de votre visage, car la barbe ne pourrait y manquer à présent. Mais don Juan, qui a tous les secrets de mon cœur, Inès, la suivante de doña Anna, Machin, votre confident, sont témoins de l'événement, et si je dois me marier, il faut leur faire connaître ce que vous m'avez révélé, pour éviter mon déshonneur.

GUZMAN.

J'en conviens, et le bonheur de doña Anna m'y invite ; mais publier que je suis femme, don Diego, je mourrai plutôt que de le permettre.

DON DIEGO.

Que ferons-nous donc ?

GUZMAN.

Gardez la clef du secret que je vous confie ; le temps aplanit bien des difficultés, et la raison humaine n'a pas ses moyens prêts sur-le-champ. Laissez-moi réfléchir, maintenant que le principal est fait, puisqu'en apprenant mon histoire vous restez sûr de l'honneur de doña Anna, et détrompé de vos soupçons.

DON DIEGO.

Votre secret mourra dans mon cœur, et je me confie en votre amitié pour ne pas obliger doña Anna par mon offense.

GUZMAN.

Je prends à mon compte son honneur et le vôtre.

(Don Diego sort.)

SCÈNE VIII.

GUZMAN ET LE NOUVEAU CID.

(Il est nuit.)

LE CID, à part.

C'est lui; il vient seul, et puisque le sort, après tant d'années, me donne l'occasion de son châtiment, que sa mort venge mon offense !.... meure, ennemi.

GUZMAN.

Ah! vil traître!

(Ils tirent leurs épées et se battent.

LE CID.

Tâche de te défendre.

GUZMAN.

Sais-tu que c'est Guzman qui mesure avec toi son épée?

LE CID.

Je suis mort...., attends; laisse-moi confesser avant de mourir.

SCÈNE IX.

OCAÑA, MONROY ET PEROMATO, détenus de la prison.

OCAÑA.

Toute poule qui le dira en a menti.

MONROY.

Moi, je le dis. Mais tu ne me parles pas, en donnant un démenti aux poules, car tu sais que je ne le suis pas.

OCAÑA.

C'est à celui qui le dit que je parle.

MONROY.

Ocaña, est-ce que le diable t'aveugle, ou bien es-tu ivre?

OCAÑA.

Monroy, je ne suis ni ivre ni aveugle.

MONROY.

Chétif, veux-tu que je te tue?

OCAÑA.

Quelle gracieuse bêtise!

MONROY.

Hola! qu'on sonne pour Ocaña.

(Ils se battent avec des coutelas et Peromato les sépare.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MOTRIL ET JARAVA, détenus.

MOTRIL.

Est-il possible qu'il ait confessé sur le champ?

JARAVA.

Qu'est-ce qui t'étonne? si on l'a pris sur le fait, l'épée à la main, nue et ensanglantée?

MOTRIL.

S'il avait nié, il ne serait pas mort, quelles que soient les preuves.

MONROY.

Qu'y a-t-il donc, Motril?

MOTRIL.

Ce n'est rien : Guzman a tué le nouveau Cid; on l'a pris, et à peine a-t-il vu l'instrument(*), qu'il a chanté comme un sacristain.

OCAÑA.

Je parie que le pauvre diable aura bientôt son compte, car le vice-roi se fatigue des délits qu'il commet, et il en voudra finir avec lui.

(*) La question.

SCÈNE XI.

DON DIEGO ET DON JUAN.

DON DIEGO.

Je meurs de chagrin, don Juan, en voyant Alonzo de Guzman dans un si grand péril. On dit qu'il a confessé le crime, et il est impossible qu'après tant de mauvaises affaires, il n'encoure pas l'indignation du vice-roi.

DON JUAN.

Il est furieux, et voudra faire en cette occasion un grand exemple.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MACHIN, pleurant.

MACHIN.

Ah! cher maître de mes entrailles! est-il possible que les cieux permettent qu'un bourreau efface tes exploits!

DON DIEGO.

Qu'y a-t-il de nouveau pour ton maître, Machin?

MACHIN.

Il y a que le vice-roi se montre plus cruel et

plus obstiné que ne l'est d'ordinaire un méchant homme offensé et puissant. Il a ordonné d'en faire justice militairement, sans vouloir écouter aucune prière. L'autre se confesse, et le peuple attend l'exécution.

DON DIEGO, à part.

Dans cette occasion pressante, il faut déclarer au vice-roi qu'elle est femme. Une nouvelle si étrange excitera sa pitié; et quand même elle le nierait, je dirai qu'elle est religieuse professe, et je mettrai ainsi obstacle au pouvoir séculier, car ce n'est que le tribunal spirituel qui peut connaître de sa cause. Par un moyen si facile, j'atteint deux buts importans; en ami véritable, je lui sauve la vie, et, Machin, Inès et don Juan, sachant qu'elle est femme, je lève les scrupules qui m'empêchaient d'acquitter ma dette envers doña Anna, et de jouir en paix de sa beauté dans une heureuse union. (Haut.) Venez avec moi, don Juan.

DON JUAN.

Où allez-vous?

DON DIEGO.

Révéler un secret qui doit sauver Guzman.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

MACHIN, OCAÑA, MOTRIL, MONROY.

OCAÑA.

Enfin, de cette manière, Machin, votre maître a voulu être plutôt confesseur que martyr, et voilà qu'il sera l'un et l'autre.

MACHIN.

Il dit obstinément, quelle folie! que la bouche ne doit jamais nier ce qu'ont fait les mains.

MOTRIL.

Singulière sottise!

MONROY.

Est-ce qu'il vaut mieux, par hasard, faire des cabrioles en l'air?

OCAÑA.

Le meilleur courage est de défendre sa gorge.

SCÈNE XIV.

GUZMAN, MACHIN, UN ALCALDE ET UN RELIGIEUX.

L'ALCALDE.

Mettez-vous la robe, mon ami.

GUZMAN.

Quelle robe? Je suis soldat, et c'est dans mon habit qu'on doit m'emmener.

LE RELIGIEUX.

Frère, ne regardez pas à si peu de chose vous allez mourir, et vous êtes chrétien.

GUZMAN, à part.

Quand je me laisse ôter la vie pour ne pas dire que je suis femme, et pour ne pas porter de jupes, je consentirais à en porter pour mourir!

LE RELIGIEUX.

Prenez garde que vous perdrez les indulgences attachées à l'habit.

GUZMAN.

Il y a des messes, et ce ne sera qu'une année de plus de brûlure.

LE RELIGIEUX.

Quelle terrible obstination!

GUZMAN, à part.

Pour ne pas paraître femme, je veux tout perdre, excepté l'ame.

(On crie au dehors: Grace, grace!)

MACHIN.

Qu'est-ce que j'entends

SCÈNE XV.

LES MÊMES ET DON JUAN.

DON JUAN.

Le vice-roi vient de suspendre la sentence, en apprenant de votre ami don Diego que vous êtes femme.

GUZMAN.

Moi, femme!.... Il en a menti.... Que Son Excellence fasse exécuter l'arrêt; don Diego l'a trompé pour retarder ma mort.

MACHIN.

Vive Dieu! quand tu ne le voudrais pas, tu seras femme, et on te sauvera la vie. Ensuite on verra.

LE RELIGIEUX.

Si vous le prenez pour offense, vous aurez beau le nier maintenant, car la chose est déjà publique.

DON JUAN.

D'ailleurs de tous les maux le plus grand est de mourir.

GUZMAN.

Pourquoi faire vivrais-je, si l'on sait que je suis femme!

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène est à Madrid.)

LE VICOMTE DE LA ZOLINA ET DON DIEGO.

DON DIEGO.

Après que le vice-roi de Lima, frappé de la singularité de mon récit, eut accueilli ma prière, il fit faire des expériences juridiques qui lui prouvèrent qu'en effet l'alferez était une femme. Donnant alors à sa cause plus d'intérêt et d'attention, il lui accorda un sursis, pendant lequel elle prouva que le nouveau Cid l'avait provoquée au combat, et, comme la défense est de droit naturel, la première sentence fut révoquée. Rendue à l'habit de son sexe, elle fut enfermée chez les religieuses de la Trinité, comme ayant fait des vœux. Là, retenue violemment, elle jugeait les heures des éternités, jusqu'à ce que la discorde qui s'éleva pour la nomination d'une abbesse

vint rompre ses chaînes. Elle se mit à la tête du parti d'Isabel de Larriñaga, parce qu'elle était Biscayenne, et se chargea de la faire élire. Le parti contraire était plus puissant; elle remet alors à ses mains le soin d'obtenir ce qu'on refusait à sa bouche, et, prenant un vigoureux bâton, elle en frappe l'air de façon qu'elle adoucit à coups redoublés les esprits que son éloquence n'avait pu faire fléchir. Offensées de cet excès et éffrayées de sa furie, les religieuses sollicitèrent l'expulsion qu'elle désirait, et les deux pouvoirs du royaume, laïc et religieux, l'accordèrent pour éviter les dissensions. Libre enfin de la réclusion, elle se résolut de passer en Espagne et à Rome, pour des choses qui, je crois, regardent la conscience. A l'instant même où le vent l'emportait du Callao, elle changea ses basquines et ses jupons contre des hauts-de-chausse et un pourpoint. Neptune, favorable, la conduisit rapidement sur les plages espagnoles, aux colonnes d'Hercule. L'évêque, pour l'indécence de son costume, la fit arrêter; mais, apprenant ensuite ses exploits héroïques, non seulement il lui remit la peine, mais il la combla de faveurs, lui donnant pour son voyage de

l'argent et des bijoux. Elle partit aussitôt de Cadiz pour cette capitale, où elle est, m'a-t-on dit, et je la cherche dans le but que vous connaissez. Continuant maintenant mon histoire après la sienne, je vous ai dit, Seigneur vicomte de Zolina, que deux choses m'obligèrent également à rompre le secret : l'une, de sauver sa vie d'un infame supplice ; l'autre, de donner ma main à la dame que mon cœur adore, et de lui rendre l'honneur sans me déshonorer, en déclarant aux témoins de son erreur et des faveurs que j'obtins sous le nom d'autrui, que celui auquel elles étaient destinées était Guzman. Une fois connu pour femme, il ne pouvait donner lieu à ce qu'on médît de mon mariage, malgré des désirs non exécutés, car bien peu de femmes viendraient avec leur honneur intact au lit nuptial, si les intentions pouvaient déshonorer. Aussitôt donc que j'eus délivré du supplice la *Monja alferez* (c'est ainsi qu'elle se nomme maintenant), je courus raconter l'histoire à la dame pour qui je meurs, heureux de pouvoir la prendre pour épouse. Elle, non moins contente de recouvrer ainsi l'honneur, rend graces à l'erreur qui va la rendre heureuse. Ensuite je

vais à l'instant rendre compte à la *Monja alferez* de la manière dont les cieux remplissaient nos désirs : elle était en prison, et déjà en habits de femme. Lui parlant en secret, je lui donne gaîment la nouvelle de mes noces arrangées ; mais, qui l'aurait pu penser ? lorsque j'attendais qu'elle me répondît par mille félicitations, elle vient réveiller tous mes maux, en me disant ces paroles : « Don Diego, je suis autre que je n'étais, car j'ai vu l'ombre terrible de la mort. Je ne suis pas celui qui perdit l'heureuse occasion offerte par cette dame, et que vous avez surprise ; c'est un autre amant qui la possède. De ce que les gants étaient connus pour les miens, et ma valeur célèbre, cette dame remit en mes mains la réparation de son offense. C'était une affaire de pitié, elle était femme, moi femme, et les présens brisent les rochers. Tout cela réuni me fit rompre en sa faveur la loi de votre amitié, et me résoudre à vous tromper. Mais maintenant que je vous dois la vie, et que le repentir qui suit la confession m'exhorte à me corriger, il ne serait pas bien que je vous ôtasse l'honneur. » Elle dit, et je restai comme le malheureux qu'ont frappé les armes

brûlantes de Jupiter, comme celui qui se change en rocher s'il aperçoit le fatal visage de la Gorgone. Je reviens à moi, et, multipliant les paroles en même temps que les chagrins, je lui redemande si c'est bien la vérité qu'elle m'apprend; elle me confirme ce qu'elle a dit. Ma fureur m'excite à la tuer, mais ma valeur lui pardonne comme à une femme. Je pars en fugitif pour l'Espagne, entraîné à ce voyage par don Juan, qui partait sur la même flotte pour ses affaires; mais doña Anna, perdue et folle, car le dédain est ce qui enflamme le plus une femme, me poursuit comme mon ombre, en réparation de son honneur. J'arrive à Madrid, elle arrive également à Madrid, et ses actions, ses paroles, ses pensées s'unissent si bien pour m'aimer, pour me persuader et me contraindre, qu'il n'y a que la seule divinité qu'on nomme honneur qui puisse résister à ses attaques. Tandis que son amour et ma résistance passent de tristes jours dans un si rude combat, je rencontre tout-à-coup Machin, qui m'apprend ce que j'ignorais de cette histoire depuis que j'ai quitté, dans ma tristesse, l'Amérique pour l'Espagne. Il m'a dit que l'alferez est dans cette capitale et qu'il loge chez

un gentilhomme, son ami et son compatriote, dont le nom est Sébastien de Illumbe, et qui ne forme avec vous, Seigneur vicomte, qu'une même ame. Je veux ainsi me servir de vous auprès de lui, afin que vous unissiez toutes vos forces pour me favoriser, en intercédant tous deux pour que la *Monja alferez* éclaire par la vérité les ténèbres de mes doutes. Ma triste amante, avec tant d'assurance et de si tendres larmes, affirme que la *Monja alferez* a seule mérité ses faveurs, qu'elle persuaderait les roches insensibles, à plus forte raison celui qui l'adore. Que mon malheur excite la pitié, et surtout l'autorité de votre personne qui doit être encore une cause plus puissante.

LE VICOMTE.

Rien ne touche plus un noble cœur que la confiance en matière d'honneur. Ainsi, soyez sûr qu'il n'y a pas une pierre que je ne remue pour découvrir la vérité.

DON DIEGO.

Cette assurance me rend l'espoir.

LE VICOMTE.

Je veux d'abord lui parler en secret avant que vous la voyiez.

DON DIEGO.

Eh bien, Seigneur, je vous demande la célérité.

LE VICOMTE.

Je sais, don Diego, que les affaires d'honneur et d'amour ne laissent point reposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

GUZMAN ET MACHIN.

GUZMAN, déchirant des cartes.

Ah! maudit valet!... pourquoi vais-je jouer, par la mort de Dieu!

MACHIN.

Jure et blasphème, la faute en est à qui joue, car le valet, quel est son péché?

GUZMAN.

Maintenant que j'ai perdu, que faire? puis-je y remédier?

MACHIN.

Non, mais tu peux garder ce qui te reste à perdre.

GUZMAN.

Tu as raison.

MACHIN.

Mais tu ne sais pas que j'ai rencontré don Diego.

GUZMAN.

Don Diego! que t'a-t-il dit?

MACHIN.

Que je lui racontasse tes aventures depuis son départ de Lima jusqu'à notre arrivée à Madrid. Quand il les a sues, ainsi que la maison où tu demeures, il est parti, disant qu'il te verrait.

GUZMAN.

Et l'histoire de doña Anna, il ne t'en a pas parlé?

MACHIN.

Je mourais d'envie d'avoir des nouvelles d'Inès ; mais il sait que je suis un marbre pour me taire, depuis qu'à Lima, lorsque tu m'ordonnais de cacher les amours de doña Anna, il a trouvé dans ma bouche les coutumes de Biscaye, pour le dur et l'enfermé. Ainsi, il n'a pas traité cette question. Mais, puisque nous la traitons ensemble, si le changement de temps et de pays doit en apporter dans tes intentions, me diras-tu jusqu'à quand tu feras tant de mal à doña Anna et à don Diego?

GUZMAN.

Je m'entends bien.

MACHIN.

Quel but as-tu ?

GUZMAN.

Je m'entends bien.

MACHIN.

C'est sans doute quelque grand projet que tu conserves, puisque tu me le caches si bien, à moi, qui fus toujours le secrétaire des archives de ton ame.

GUZMAN.

Je te dis que je m'entends bien. Voir don Diego sera le moment de déclarer le but de mon silence et de ma tromperie. Prends patience, et ne me presse pas; c'est nécessaire, puisque je me tais.

MACHIN.

Voici Sébastien de Illumbre qui vient.

GUZMAN.

Ne lui dis pas que j'ai joué.

MACHIN.

Tu crains la semonce.

GUZMAN.

Oui; il est sage, et a pris l'engagement de me corriger, par commission du vicaire.

MACHIN.

Cette fois je me tairai, mais si tu joues encore, je chante.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SÉBASTIEN DE ILLUMBE, UN DOMESTIQUE, avec un paquet de vêtemens de femme qu'il pose sur une table.

SÉBASTIEN.

Pose ces habits sur cette table, et cours chez le vicomte de Zolina lui dire que j'attends la voiture que je lui ai demandée.

(Le domestique sort.)

Savez-vous, alferez Erauso, qu'un conseiller d'état à qui la renommée a porté de vos nouvelles désire vous voir?

GUZMAN.

Pourquoi me voir? est-ce que je suis par hasard quelque monstre inconnu, ou la bête du royaume de Pologne? n'a-t-on jamais vu d'homme sans barbe?

MACHIN.

Comment!... oublies-tu donc le *Memento, mulier* du couvent de la Trinité de Lima?

SÉBASTIEN.

Une femme soldat et une religieuse officier, c'est assurément le plus grand prodige de cette époque; et d'ailleurs, puisqu'un conseiller l'ordonne, il est nécessaire d'obéir.

GUZMAN.

Allons, il faut y consentir, puisque vous vous obstinez.

SÉBASTIEN.

Attendez; je veux que vous y veniez en habits de femme.

MACHIN.

Voici le diable!

GUZMAN.

Seigneur Sébastien de Illumbe, le respect que je vous porte peut seul m'empêcher de châtier votre envie comme un outrage.

SÉBASTIEN.

Voyez combien j'étais loin de croire vous outrager, ni de trouver en vous de résistance, puisque, sans vous avoir consulté, sans vous avoir déclaré mon désir, je vous apporte ces habits de chez une dame, et j'ai retenu une voiture pour vous conduire.

MACHIN.

L'alferez Catalina !

(Il s'approche avec une mante, Guzman lui donne un soufflet.)

GUZMAN.

Va-t'en, fou ; j'étouffe de colère.

MACHIN.

Ma foi! pour aller en voiture, il y a bien des barbus à Madrid qui se mettraient en mascarade.

SÉBASTIEN.

Alferez, décidez-vous, c'est nécessaire.

GUZMAN.

Si je vous ai dit, si ma vie vous répète combien je déteste ma nature ; si j'ai échangé pour le sauvage Arauco la présence de mes parens et de mes frères ; si j'ai reçu mille blessures, si ma main furieuse a versé le sang de mon propre frère Miguel de Erauso ; si, en voyant le lieu du dernier supplice, je me laissais donner la mort, et tout cela pour ne pas publier que je suis femme, est-il sensé de vouloir que je m'habille aujourd'hui de la façon que je hais tant ?

SÉBASTIEN.

Peut-être avez-vous fait des excès si peu sensés parce que vous n'aviez personne pour vous

donner des avis; mais, à présent que je vous conseille, et que vous m'avez donné le nom d'ami, je veux voir si je n'ai pas plus de pouvoir sur vous que votre inclination, et si vous voudrez, pour éviter un moment d'ennui, que le conseiller me prenne pour un homme qui ne sait pas vivre, en vous conduisant devant lui, à qui je dois tant de respect, dans un costume indécent.

GUZMAN.

Mais, dites-moi, quel manque de respect faites-vous à son autorité, lorsque le vicaire de Madrid m'a fait arrêter pour cette cause, et m'a rendu la liberté après avoir appris mes exploits ?

SÉBASTIEN.

Mais, puisque cette affaire vous a fait connaître pour femme, que perdrez-vous à changer d'habits pour deux heures ?

GUZMAN.

Deux heures sont deux mille années, et je ne veux pas paraître femme, maintenant que je ne puis plus nier que je le suis; en outre, le conseiller voudra me voir dans le costume que je porte, la nouveauté étant plus grande. Dans l'autre, qu'y aurait-il à voir ? est-ce, par hasard, un miracle de voir une femme habillée en femme ?

SÉBASTIEN.

Oui, lorsqu'elle a donné par tant d'éclatantes actions tant d'occupation à la renommée; ce sont elles, et non votre déguisement, qui lui font désirer de vous voir et de vous parler. C'est ce qui doit être, en effet, malgré votre résistance; car, jaloux de voir le peu d'empire que j'ai sur vous, je veux ou l'obtenir ou ne vous parler jamais.

MACHIN.

C'est fini, vous êtes tous deux des Biscayens têtus; voyons par où le fil cassera. Mais toi, qui refuses de paraître femme, et qui ne le paraîtras jamais tant que par cette opiniâtreté, tu dois être le plus menu.

GUZMAN.

Je sais bien que je le dois être, puisqu'un ami que je respecte tant s'entête et se fâche ainsi. (Il ôte son manteau avec fureur. — A Machin.) Donne-moi cette robe.

SÉBASTIEN.

Voilà la plus grande preuve d'attachement que je pouvais attendre.

MACHIN.

Que tu fais bien! ne t'obstine pas. On deman-

dait à un certain Roque pourquoi il aimait tant les femmes publiques ; il répondit : « Pour n'avoir pas la peine de disputer. »

GUZMAN.

Achève.

SÉBASTIEN.

Veux-tu par hasard t'habiller par-dessus l'épée ?

GUZMAN.

(Il ôte son épée, et met sa robe à l'envers.)

Je suis si habitué...

MACHIN.

Si habituée...

GUZMAN.

Je le suis aussi de parler en homme.

MACHIN.

Mets-toi maintenant la robe, elle est charmante.

GUZMAN.

La plus charmante robe ne vaut pas le plus simple haut-de-chausse

MACHIN.

Tu ne rencontres pas l'enmanchure.

GUZMAN.

Comment la rencontrer ; c'est le diable qui a inventé ces menottes.

MACHIN.

Tourne la robe de ce côté.

GUZMAN.

Comment la tourner? mort de ma vie! ne vois-tu pas qu'elle est trop longue?

MACHIN.

Eh bien! mets des pantoufles à talons.

GUZMAN.

Des pantoufles! est-ce que tu es ivre?

(On entend au dehors un bruit d'épées.)

UNE VOIX.

Arrêtez, cavaliers.

UNE AUTRE VOIX.

Vive Dieu! il faut que je vous tue.

GUZMAN.

Qu'est-ce que cela?

MACHIN.

Des coups d'épées.

GUZMAN.

Au diable les jupes!

(Il jette sa robe, saisit son épée et la tire.)

MACHIN.

C'est cela.

SÉBASTIEN.

Attendez.

GUZMAN.

Qu'ai-je à attendre! tout ce que vous direz serait me fatiguer et vous fatiguer, car vous n'obtiendrez pas de moi ce que je ne puis en obtenir moi-même.

SÉBASTIEN.

Où allez-vous ?

MACHIN.

Pourquoi le demander, si l'on se bat par là quand il n'y a rien à faire ici ?

SÉBASTIEN.

On ne pourra le réduire, car il n'a d'autre chose de femme que l'obstination.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, DON DIEGO ET DOÑA ANNA.

DON DIEGO.

Même au vicomte de Zolina que la *Monja alferez* veut flatter en toute chose, parce qu'il s'offre à la servir, elle a répondu la même chose.

DOÑA ANNA.

Quoi! elle persiste dans son mensonge! elle

me fait tant de mal sans que je l'aie offensée! Ah! cieux! si vous laissez impunie une telle injustice, pour qui donc gardez-vous les foudres de votre fureur?

DON DIEGO.

Tes plaintes sont vaines, doña Anna; je n'ai pas pu te prouver mon amour plus clairement qu'en me déterminant, contre les scrupules d'honneur, mais obligé, par ce que je dois à ton amour, à devenir ton époux, si le faux Guzman avait été seul ton amant et le maître de l'occasion que je volai; car je pouvais pardonner ta faiblesse, bien sûr que ton intention n'avait pas été jusqu'à l'exécution, et sachant que bien peu de mariages se feraient si l'on regardait aux délits d'intention. Mais la *Monja*, comme tu vois, nie qu'il en soit ainsi. Plains-toi de son mensonge, si c'en est un, et non de ma bonne volonté, car le ciel m'est témoin que ma pensée adore les traces de tes pas; mais ce serait une grande extravagance, et toi-même me blâmerais, si, pour te rendre l'honneur, je consentais à perdre le mien et le tien aussi, car il est certain qu'il n'y a pas pour une femme de plus grand outrage que d'être femme d'un homme outragé.

DOÑA ANNA.

C'est toi, sans doute, qui, repentant d'acquitter ta dette, as inventé cette trame; ton amitié a pu la contraindre à oublier les cris de la conscience pour m'ôter l'honneur, en niant une vérité si claire; mais la justice......

DON DIEGO.

Arrête. Pour détruire un tel soupçon il suffit de t'apprendre que depuis le jour où la *Monja alferez* nia à Lima qu'elle fût ton amant, et rétracta ce qu'elle avait affirmé, je n'ai pas vu son visage, et qu'elle a répondu ce que je te rapporte, non à moi, mais au vicomte de Zolina. N'est-ce pas prouver que je n'ai point le désir de tromper, que de la contraindre à déclarer la vérité par une telle entremise?

DOÑA ANNA.

Tu ne lui as donc pas parlé dans cette capitale?

DON DIEGO.

Mes chagrins n'ont pas permis à mes yeux de voir celle qui les a causés. Il est vrai qu'elle a demandé au vicomte de me dire qu'elle désirait me voir, et, comme je suppose quelque mystère caché sous ce désir, je veux lui parler.

Mais, si je la vois, je ne pense pas traiter cette question, non seulement parce que ce serait m'obliger à entrer en fureur, et qu'enfin c'est une femme dont je ne peux me venger, mais surtout parce qu'elle pourrait soupçonner que je veux, par une semblable querelle, lui faire dire, au lieu de la vérité, quelle qu'elle soit, qu'il est vrai qu'elle fut ton seul amant; ce soupçon suffirait à mon déshonneur. Maintenant que tu dois être certaine de ma bonne volonté, ne publie pas, je t'en prie, des événemens qui te sont si contraires, et prends pitié de moi, qui t'adore et te perds.

(Il sort.)

DOÑA ANNA.

Attends, attends.... don Juan..

SCÈNE V.

DOÑA ANNA ET DON JUAN.

DON JUAN.

Que m'ordonnez-vous?

DOÑA ANNA.

De venir avec moi pour être témoin de ce que

perfide Guzman va me répondre à moi-même.

DON JUAN.

Il est juste de vous obéir.

DOÑA ANNA.

Mon voile, Inès, je brûle de laver mon offense.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

GUZMAN, en bottes et avec des papiers, SÉBASTIEN DE ILLUMBE ET MACHIN.

GUZMAN.

Je vous confie le soin de soutenir mes demandes devant le conseil d'état. Voilà les pièces de mes services ; prenez et parcourez ce certificat que je vous laisse parmi les autres ; il vous fera connaître quelle récompense vous pouvez demander au conseil.

SÉBASTIEN, lisant.

« Don Luis de Cespèdes Xeria, gouverneur et capitaine-général de la province de Paraguai, etc.

« Je certifie à S. M. que je connais Catalina de Erauso depuis plus de dix-huit ans ; qu'elle

a servi au Chili, en habits d'homme, plus de dix-sept ans dans les compagnies du mestre-de-camp don Diego Brabo de Sarabia, et du capitaine Gonzalo Rodriguez; que de cette dernière compagnie elle fut faite *alferez* pour ses services, sous le nom d'Alonzo-Diaz-Ramirez de Guzman, et qu'elle se comporta dans toutes les rencontres avec beaucoup de courage; que, la compagnie ayant été réformée, elle passa en la même qualité dans celle du capitaine Guillen de Casanova, et qu'elle en fut tirée, avec les meilleurs soldats, pour sortir en campagne, depuis le fort de Païcabi, avec le mestre-de-camp Alvaro Nuñez de Pineda; qu'elle se trouva dans plusieurs batailles, où elle reçut des blessures, et particulièrement à celle de Puren, où elle fut à l'article de la mort. En foi de quoi, et parce qu'elle est digne des récompenses de S. M., je lui ai donné le présent, signé de mon nom et scellé de mon sceau.

« A Madrid, le 2 février 1625. »

GUZMAN.

Les autres sont de la même teneur. Celui-ci est du noble don Juan Cortès de Monroy, gouverneur de Veraguas; celui-ci de don Diego

Florès de Léon, dont la croix de Saint-Jacques, qui brille sur sa poitrine, manifeste les exploits. Celui-là est du capitaine Francisco de Navarrete, qui promet une récompense à mes services, tant il les a vantés. Voilà ceux que j'ai pu réunir à Madrid. Adressez-vous maintenant au secrétaire d'état; vous le trouverez, j'espère, favorable à ma demande.

SÉBASTIEN.

Quelle espèce de récompense préfères-tu ?

GUZMAN.

Si vous pouvez m'obtenir un meilleur emploi en Flandres, je serais ravie que S. M. récompensât mes actions d'éclat en employant à son service ces mains, qui brûlent d'éprouver si elles pourront vaincre les Flamands, comme les sauvages d'Arauco; mais enfin si vous ne pouvez obtenir aucune grace de cette nature, sollicitez-en du moins une autre plus facile à accorder.

SÉBASTIEN.

Laquelle?

GUZMAN.

Qu'on me donne le droit d'être toujours en homme; avec cette permission je serai payée et satisfaite.

SÉBASTIEN.

Si tu le prends sans l'avoir, de quoi t'inquiètes-tu ?

GUZMAN.

Je ne veux pas vivre sujette aux vexations et aux ennuis.

SÉBASTIEN.

Je me tiens pour averti ; mais, prends-garde, il est temps que tu partes ; moi, je vais chez le vicomte.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GUZMAN, MACHIN, DON JUAN, DOÑA ANNA ET INÈS, avec des voiles.

DON JUAN.

Le voilà.— Alferez Guzman, vous ne pouvez refuser les bras à mon désir.

MACHIN.

Qu'est-ce que je vois ? c'est Inès !

GUZMAN.

Seigneur don Juan, vous portez-vous bien ?

DON JUAN.

Bien, pour vous servir.

GUZMAN.

Et don Diego ?

DON JUAN.

Il viendra bientôt vous chercher.

MACHIN.

Inès, viens que je t'embrasse.

INÈS.

Comment oses-tu m'approcher, faux témoin ?

MACHIN.

Que peut faire un valet, sinon ce qu'on lui ordonne ?

DOÑA ANNA.

Guzman, me connais-tu ?

GUZMAN.

Oui, je te connais, doña Anna.

DOÑA ANNA.

Comment donc, si tu me connais, ton cœur perfide a-t-il pu faire une action si cruelle contre mon honneur, en niant d'évidentes vérités ? crois-tu, par hasard, qu'il n'y a point de loi, point de justice, point de Dieu ? Dis, quelle intention te poussa à une si détestable méchanceté ? Une vérité si claire, erois-tu que ceux qui

l'ont vue refuseront de la dire? parle, Inès; parle, Machin.....

MACHIN.

Je ne sais rien.

DOÑA ANNA.

Ah! traître, faux témoin! malheureuse que je suis d'être née femme, et de ne pouvoir les punir tous deux.

INÈS.

Est-ce que tu ne me disais pas tout-à-l'heure, pour ton excuse, qu'un valet ne pouvait faire que ce qu'on lui ordonne?

MACHIN.

Je ne sais rien.

GUZMAN.

Ton obstination ne peut me faire changer, et, quoique j'aie pitié de ta peine, ce que j'ai dit à Lima, je le répète ici.

DOÑA ANNA.

Est-il possible que tu offenses ainsi Dieu?

DON JUAN, à part.

Qui pourra découvrir lequel ment des deux? Mais don Diego s'approche.

MACHIN, à part.

Grace à Dieu, cette fois va finir l'accouchement d'un si long mensonge.

DOÑA ANNA.

C'est don Diego; plût à Dieu qu'il venge sur ce cœur infame son outrage et mon déshonneur.

GUZMAN.

Mon désir est accompli.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON DIEGO.

DON DIEGO, à part.

Je vois enfin, tout brûlant de colère, la cause de tant de peines; mais le ciel a voulu qu'elle fût femme pour que je ne pusse m'en venger. Doña Anna est ici, et je m'en réjouis pour la laisser satisfaite.

MACHIN, à part.

Ils changent de couleur, qu'est-ce que cela!

DON DIEGO.

Le vicomte m'ayant dit que vous aviez à me parler, je viens vous entendre, alferez.

GUZMAN.

J'aurais regretté dans l'ame de m'en aller sans vous voir.

DON DIEGO.

Parlez donc, je vous écoute.

GUZMAN.

Vous vous souvenez, don Diego, que lorsque je vous découvris que j'étais femme vous me promîtes le secret, sur votre parole de gentilhomme?

DON DIEGO.

Oui, je me le rappelle parfaitement.

GUZMAN.

Eh bien! pourquoi l'avez-vous rompu?

DON DIEGO.

Pour vous sauver la vie.

GUZMAN.

Le désir de me sauver n'était pas suffisant pour vous obliger à rompre ce secret, puisque je vous avais averti que j'aimerais mieux mourir que de publier que j'étais femme; et puisque vous l'avez découvert par l'envie de vous marier, j'ai voulu, par ce mensonge, empêcher l'effet que vous vous promettiez de votre action. Maintenant que je suis libre de mes chaînes,

que j'ai repris le costume d'homme, et que j'ai ceint de nouveau l'épée, tous les affronts, les outrages, les reproches et les infamies que j'ai soufferts depuis ce moment, et que je souffre encore, parce que vous avez violé votre parole, je dois m'en venger et vous en donner le juste châtiment. (Il frappe don Diego avec une canne, tous deux tirent leurs épées.)

DON DIEGO.

Ah! misérable!

MACHIN.

Ne le disais-je pas?

DOÑA ANNA.

O ciel!

(Don Juan se met entre eux.)

DON JUAN.

Que faites-vous, don Diego?

DON DIEGO.

Punir une femme insolente.

DON JUAN.

Puisque vous dites vous-même qu'elle est femme, quelle offense une femme peut-elle vous faire?

GUZMAN.

Vous mentez ; je ne suis pas femme, quand je tiens ce fer qui a vaincu tant d'hommes.

DON DIEGO.

Éloignez-vous, don Juan.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE LA ZOLINA ET SÉBASTIEN DE ILLUMBE.

LE VICOMTE.

Que vois-je ! arrêtez, don Diego ; êtes-vous homme, êtes-vous chevalier ? vous tirez l'épée contre une femme ?

DON DIEGO.

Je ne puis mieux l'employer que contre une femme, quand elle m'outrage.

LE VICOMTE.

Cessez et soyez plus prudent ; quand même elle vous offenserait, si vous vous tenez pour offensé, vous ne pouvez avoir satisfaction, même en lui donnant la mort, puisqu'elle est femme, et que ce serait plutôt une honte qu'un exploit que de tremper votre fer dans son sang.

GUZMAN.

Elle est femme!... toujours femme!... Vicomte, ne me traitez pas ainsi de femme, car ce mot me ferait perdre le respect au monde entier.

LE VICOMTE.

Si tu l'es, de quoi t'offenses-tu ?

GUZMAN.

Si je le suis, je ne l'avoue pas, et ne veux souffrir que personne me le dise. Vous, don Diego, puisque je souffre ces offenses à cause de vous, sachez que je ne me repens de rien de ce que j'ai fait, et que je ne suis pas femme si vous voulez satisfaction.

SÉBASTIEN.

Voit-on un caractère plus étrange!

DOÑA ANNA.

Quel tigre t'a donc nourrie, cruelle, pour faire tant de mal à celle qui t'a fait tant de bien ?

GUZMAN.

Écoute, doña Anna; puisque ma reconnaissance et ton honneur ont eu tant de pouvoir sur mon ame que, seulement pour effacer les soupçons de don Diego, j'ai découvert que j'étais femme, quand ce secret était si bien gardé, maintenant qu'il est public et que j'ai

satisfait mon ressentiment en empêchant ton mariage par mon mensonge, je vais en faire l'aveu pour te rendre l'honneur. Ainsi, don Diego, il est juste de restituer à doña Anna ce que je lui dois, en déclarant que mon amour seul occupa son cœur. Puisque vous avez vu l'intention que j'avais en le niant, donnez-lui la main; pour effacer l'offense que je vous ai faite, et pour qu'elle n'épouse pas quelqu'un qui conserve le moindre regret, je confesse une seconde fois que je suis femme. Je défais ainsi l'offense que je vous ai faite, puisqu'en disant que je suis femme, c'est dire que je n'ai pu vous offenser. Si ce n'est point encore une satisfaction suffisante, que la reconnaissance fasse plus que n'aurait fait la mort de ce cœur invincible! (Elle s'agenouille.) Je me mets à vos pieds pour avouer que vous m'avez vaincue et que je dois la vie à votre merci. Vous devez être maintenant plus satisfait que de m'avoir tuée.

DON DIEGO.

Lève-toi et viens m'embrasser; non seulement je suis satisfait, mais vaincu par l'exemple de ta générosité. C'est un exploit dont je suis plus envieux que de tous ceux qu'ont célébrés les temps passés.

LE VICOMTE.

Jamais tu n'as mieux que maintenant montré la valeur de ton ame.

SÉBASTIEN.

Cette victoire sur toi-même est plus belle qu'une victoire sur des armées d'ennemis.

LE VICOMTE, au public.

Terminons ici, en demandant pardon, cette histoire véritable. Où finit la comédie ont fini les aventures de la *Monja alferez*, qui est maintenant à Rome. Si de nouveaux événemens offrent matière à ma plume, je vous promets une seconde partie.

FIN.


3 2044 011 845 260


WIDENER
1992
WIDENER
CANCELLED
MAY 17 1992
MAY 21 1992
BOOK DUE
WIDENER
STALL-STUDY

